

HISTOIRE DES CROISADES

Par NICOLAS IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest

Membre de l'Académie Roumaine

Correspondant de l'Institut



A PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER
éditeur

1 9 2 4

Brève Histoire des Croisades

DU MÊME AUTEUR

- L'Art Roumain ancien**, illustré de 330 gravures et 12 planches en couleurs. Paris, 1922 125 fr.
(*En collaboration avec G. Bals*).
- Histoire des Roumains**, Paris, 1920, 2^e édition, Bucarest, 1922 7 fr.
- Les Latins d'Orient**, Paris, 1921.
- Introduction à la connaissance du peuple roumain**, Paris, 1921.
- Formes byzantines et réalités balcaniques**, Bucarest-Paris, 1922. In-12, 190 pages 5 fr.
- Roumains et Grecs au cours des siècles (Hellènes et Thraces)**, Bucarest, 1921, avec nombreuses gravures. In-8, 54 pages 3 fr.
(*A l'occasion des mariages princiers de 1921*).
- Voyage en Roumanie**, avec de nombreuses gravures, vues diverses, Bucarest, 1921. 69 pages 3 fr.
(*Conférence donnée le 22 octobre 1921 à la Sorbonne*).
- La Vérité sur le passé et le présent de la Bessarabie**, Bucarest-Paris, 1922. In-12, 75 pages.
- Desvoltarea asezamintelor politice si sociale ale europeii, epoca moderna**. Bucarest, 1922. In-8, 104 pages 4 fr.
- Etudes Roumaines**. Influences étrangères sur la nation roumaine, Paris, 1923. 94 pages 5 fr.
(*Leçons faites à la Sorbonne*).

N. IORGA

*Professeur à l'Université de Bucarest
Agrégé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut*

Brève Histoire des Croisades

et de

leurs fondations en Terre Sainte



PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

Éditeur

7, RUE DANTON, 7

1924

PRÉFACE

Contrairement aux habitudes de travail de l'auteur, ce petit ouvrage ne revient pas toujours aux sources, sauf pour la première croisade, dont les données originales ont été recueillies et classées d'une façon commode par Hagenmeyer, et pour les croisades non « classiques » du XIII^e et du XIV^e siècles. Du reste pour beaucoup de faits l'analyse de ces sources avait été déjà accomplie pour nos deux ouvrages sur des domaines avoisinants : le *Byzantine Empire* et la *Geschichte des Osmanischen Reiches*.

Comme cependant les résultats acquis (pour les États de Terre Sainte) en première ligne par Röhrich peuvent être considérés comme définitifs, nous les avons acceptés sans en prendre bien entendu cette responsabilité qui vient uniquement du travail original.

Donner cependant au public une brève exposition des croisades, en rapport avec les lignes générales de l'histoire de leur époque, nous a paru ne pas être œuvre inutile.

L'histoire de la « guerre sainte » gagna un intérêt, à un autre point de vue que celui des croisades elles-mêmes, seulement à ce moment du xv^e siècle où l'idée d'une grande expédition libératrice contre les Turcs usurpateurs et profanateurs devint la conception politique dominante en Occident. Un Italien, un secrétaire pontifical, Benoît Accoltus (1415-66), donna la première exposition de ces guerres pour la croix, en relevant dans son titre même le caractère barbare des ennemis naturels et éternels de la chrétienté (*Benedicti Accolti de bello a christianis contra barbaros gesto pro Christi sepulchro et Judaea recuperanda libri IV*; Venise 1532). Il écrivait à l'époque où Pie II, qui avait été le grand-maître de la Renaissance italienne, préparait cette grande expédition contre les Turcs qui fut arrêtée à Ancône par la mort presque subite de son chef.

Si, vers la fin du siècle suivant, Jacques Bongars, un archéologue, en quête d'inscriptions antiques et de chroniques latines, fût-ce même pour servir à l'histoire de la Hongrie, qu'il traversa dans ses voyages d'exploration, laissant des notes intéressantes sur la Transylvanie et la Valachie

même, se décida à présenter à un public qui prisait un latin d'une qualité beaucoup supérieure, les récits embrouillés et souvent très naïfs des chroniqueurs de la croisade, dans son grand ouvrage publié à Hanau, en 1611, *Gesta Dei per Francos sive orientalium expeditionum et regni Francorum hierosolymitani historia*, il faut se l'expliquer encore par un grand intérêt politique contemporain. En effet, pour corriger l'effet de la scission protestante, pour refaire un prestige fortement diminué, la papauté, soutenant l'Empire très catholique des Habsbourg en guerre pour la Hongrie avec le Sultan, organisait une nouvelle croisade ayant tous les caractères du genre; elle rêvait de pouvoir délivrer Constantinople devenue une *Clementina* pour honorer le pape promoteur Clément VIII; des rêveurs pensaient à mettre en branle une grande guerre sacrée qui se serait dirigée contre la Syrie et l'Égypte, des Français combattaient sur le Danube moyen, des ingénieurs italiens envoyés par le grand-duc de Toscane reprenaient Giurgiu au Grand-Vizir Sinan; les princes roumains et les Cosaques combattaient l'Infidèle et des incitations à la révolte agitaient dans les Balkans les Slaves, les Albanais, les Grecs. La France entendait reprendre son ancien rôle et le duc de Nevers, se rappelant être un Paléologue par ses origines italiennes, osait prendre sur lui la succession de Godefroy de Bouillon. On se rap-

pelait dans le royaume de Henri IV le rôle qu'avaient joué les Français dans les anciennes croisades dont les soldats sans exception étaient pour les Musulmans des Francs. Tout cela explique la publication d'un recueil qui s'intitulait de ce nom glorieux des Francs croisés.

Au xvii^e siècle l'histoire des croisades fut reprise par un simple érudit, préoccupé des choses de l'Orient (« Histoire du schisme des Grecs »), à l'époque où Ducange étudiait les souvenirs de l'Empire byzantin et où les chroniques de l'Orient grec étaient pour la première fois éditées : l'œuvre du père Maimbourg n'offre, bien entendu, aucun intérêt et elle n'a aucune signification par rapport aux tendances du milieu politique. Quant à l'abbé Mably, qui s'intéressait aux institutions de l'ancienne France, il cherchait plutôt dans son exposition de la guerre sainte au Moyen-âge la vérification de ses théories sur l'évolution sociale.

Pour avoir un grand ouvrage d'ensemble sur l'histoire des croisades, il fallut attendre le commencement du xix^e siècle. Ce fut encore en France qu'il fut composé, dans des conditions politiques spéciales, par un écrivain longuement et intimement mêlé à la vie publique, aux conflits d'idées, de tendances, de passions de son temps, Michaud (né en 1767).

Le publiciste du journal royaliste « *La Quotidienne* », mis en jugement par les jacobins, exécuté

en effigie, avait combattu, excité par les mêmes scrupules de légitimisme, Bonaparte, qui allait consentir cependant à son élection comme membre de l'Académie. Les croisades l'attiraient comme la manifestation la plus expressive de ce moyen-âge, dont la résurrection pouvait servir d'appui à la restauration des Bourbons. Auteur de vers, dans lesquels Chateaubriand n'avait découvert qu'un infortuné qui s'entretient avec lui-même, il trouvait dans les exploits de ces « chevaliers errants » pour la croix, — car il ne voyait pas les intérêts, d'un tout autre ordre, et les instincts, beaucoup moins idéalistes, qui les poussaient, — la matière pour des récits d'une belle ordonnance, prêtant à cette riche couleur que les romantiques devaient introduire dans la littérature.

Cette histoire, dont le premier volume parut en 1808, eut un très grand succès. L'auteur revint sur le sujet, qui devint la préoccupation principale de sa vie entière. Il s'associa un jeune et zélé collaborateur, — qui l'aida aussi pour sa *Nouvelle biographie générale* et son édition des sources de l'Histoire de France, — Poujoulat, pour publier les chroniques sur lesquelles il s'appuyait, dans sa « Bibliothèque des croisades ». Dans la compagnie de cet auxiliaire il entreprit, ayant déjà dépassé la soixantaine, ce voyage en Levant et en Terre Sainte dont devait résulter la *Correspondance d'Orient*.

Pour Michaud, l'essentiel était, ainsi que nous l'avons dit, la richesse de la forme et, en même temps, l'intérêt de la cause politique qu'il servit, avec une dignité personnelle qui l'honorait, jusqu'à la fin de sa carrière. La source qui lui fournissait les matériaux les plus riches et lui permettait de déployer plus largement les qualités de son style était naturellement celle à laquelle il allait puiser les renseignements. Or le mémoire historique rédigé vers la fin du XII^e siècle par l'archevêque de Tyr, Guillaume, en conflit avec son supérieur, Héraclius, patriarche de Jérusalem, conflit qui l'amena à Rome, où, probablement, il finit ses jours, ce mémoire, de proportions très amples, répondait parfaitement à ses désirs. Les autres sources n'avaient pour lui qu'une valeur subsidiaire.

Ce défaut d'information ne fut signalé, dans l'admiration générale que suscita cette grande œuvre, qu'en 1841, lorsque von Sybel, qui devait s'illustrer par une histoire diplomatique de la Révolution française et par une exposition, du même caractère, sur les facteurs du nouvel Empire allemand, publia son Histoire de la première croisade. Il lui fut facile de prouver la valeur secondaire de Guillaume de Tyr, simple compilateur et continuateur des sources authentiques, plus anciennes, et, démontrant, en même temps, l'importance secondaire d'autres récits plus éten-

du, comme celui d'Albert d'Aix, il appuya son propre récit sur les témoignages des participants à la croisade.

Il trouva donc la base de son exposition dans l'auteur anonyme des *Gesta Francorum*, puis dans Pierre Tudebodus ou Tueboeuf, qui en dépend si étroitement, — si elles ne sont pas elles-mêmes un résumé de son récit, — dans ce prêtre de Cimay, accompagnant le Normand italien Bohémond et les Poitevins, esprit ignorant qui croit être le premier parmi les chroniqueurs de la croisade (*qui primus hoc scripsit; penitus ductore careo*), lorsqu'il prend la plume pendant le règne du roi Baudouin, à Jérusalem, qui se fie à la légende de Charlemagne voyageant en Orient et distingue gravement entre les *Lumbardi* et les *Longobardi*. Il n'a, comme on peut bien l'attendre, aucun sentiment national et n'hésite pas à déclarer que « les Francs étaient pleins d'une superbe gonflée¹ », alors que pour un Guibert de Nogent, ennemi des prêtres mariés de l'Orient, du système de l'esclavage et de la corruption grecque, les Français sont les seuls combattants pour le Christ, comme il l'a bien prouvé au chanoine de Mayence qui les qualifiait de *Francones*, en rappelant qu'ils sont restés respectueux des martyrs, toujours orthodoxes après le baptême, toujours empressés à l'œuvre de déli-

1. Franci pleni erant tumida superbia.

vance du Saint-Sépulcre : « nation noble, sage, belliqueuse, généreuse et d'un commerce poli¹ ».

L'auteur allemand y associera Foulques de Chartres (né en 1058), prêtre de profession, qui s'enrôla parmi les « Occidentaux » avec Robert le Normand et Étienne de Blois pour faire le voyage d'Italie, où il trouva le conflit entre les partisans du pape légitime et ceux de son rival Guibert, qui attaquaient les pèlerins, malgré les croix de Jérusalem cousues sur leurs vêtements; auteur d'un style rude (*stilo rusticano, tamen verax*), mais d'une sympathique simplicité. Puis Robert le Moine, peut-être abbé de Saint-Rémi, qui assista au concile de Clermont, où fut proclamée la guerre sainte. Enfin, — sans oublier le biographe de Tancred, prince normand du royaume de Naples, Raoul de Caen, — le Provençal Raymond d'Agiles ou d'Agilers, bonne âme naïve, pleine de fidélité pour son comte, qui est « le comte » sans aucune distinction, pour le légat, évêque de Puy, — il était lui-même chanoine du chapitre, — voyageur toujours intéressé par ce qui se passe dans son voisinage, à la curiosité passionnée duquel on doit des pages du plus haut intérêt sur l'« Esclavonie » du roi Bodin de Scodra.

Après l'apparition de l'étude citée de von Sybel, l'Allemagne érudite donna une histoire générale

1. Teutonicorum vestrorum quorum ne nomen quidem ibi sonat.... Gens nobilis, prudens, bellicosa, dapsilis ac nitida.

des croisades par Wilcken, qui, par son étendue, rappelle celle de Michaud, et un bon résumé préparé par M. Kugler, il y a une trentaine d'années, pour la collection Oncken.

Il fallut cependant la forte impulsion donnée par le comte Riant, encore un Français, pour que les croisades fussent soumises à un nouvel examen, des plus détaillés, qui arrivât jusqu'aux moindres faits dont elles se composent et qui, spécialement pour la première expédition, peuvent être considérés comme définitivement établis. Riant, qui appartenait à la noblesse napoléonienne, se prit d'un zèle infatigable pour ce grand chapitre de l'histoire universelle au moment où le second Empire s'occupait continuellement et de la manière la plus énergique des choses d'Orient, où le succès final de la guerre de Crimée avait fondé, dans la vie financière de Constantinople, dans le jeu des nouvelles institutions, dans le sort des populations chrétiennes, en Syrie et ailleurs, l'influence dominante ou l'hégémonie française ; à un moment où le Liban maronite était vengé des massacres druses par les soldats de Napoléon III et où Chypre, étudiée par Louis de Mas Latrie dans le passé des Lusignan, uni aux croisades, était considérée comme une station prochaine de l'expansion des nouveaux Francs en Orient, rien n'était plus naturel que cet intérêt chaleureux qui se dépensait pour les anciennes « gesta Dei per Francos ».

Les « Archives de l'Orient latin » parurent, continuées bientôt par la « Revue de l'Orient latin » qui n'a pas, peut-être, disparu définitivement (c'est au moins le vœu d'un de ses anciens collaborateurs). En même temps presque, en Allemagne, M. Hagenmeyer commençait par réduire, sur la base de recherches extrêmement patientes, d'une précision qui ne laisse rien à désirer, le rôle de Pierre l'Érmitte dans la première croisade¹; il poursuivait par une nouvelle édition, accompagnée d'un long et riche commentaire, des lettres la concernant (celles d'Étienne de Blois, d'Anselme de Ribeaumont, etc.) et il devait couronner son œuvre de labeur opiniâtre en donnant une admirable chronologie de l'expédition, textes à l'appui². Le contemporain de M. Hagenmeyer, le professeur Reinhold Röhricht, de Berlin, débutait par des travaux sur les croisades du XII^e et du XIII^e siècle³, pour arriver à l'Histoire du royaume de Jérusalem⁴; il donnait ensuite une Histoire de la première croisade⁵ et une Histoire abrégée des croisades⁶ sans oublier son

1. *Peter der Eremitte, ein kritischer Beitrag zur Geschichte des ersten Kreuzzuges*, Leipzig 1879.

2. *Chronologie de la première croisade* (extrait de la « Revue de l'Orient latin »), Paris 1902.

3. *Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge*, Berlin 1874, 2 vol.

4. *Geschichte des Königreichs Jerusalem (1200-1291)*, Innsbruck 1898.

5. *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, Innsbruck 1901.

6. *Geschichte der Kreuzzüge im Umriss*, Innsbruck 1898.

catalogue de pèlerins allemands en Orient, ses « *Deutsche Pilger im Heiligenlande* », en collaboration avec Meissner, après un premier essai sur le sujet dans ses « *Contributions* » publiées en 1878.

La science française, qui s'était honorée en publiant dans des conditions extraordinairement somptueuses les « *Historiens des croisades* », occidentaux, grecs et arméniens, a repris l'étude de ces grands mouvements historiques qui appartiennent en si large mesure à la France. Plus récemment un savant dont les publications déjà nombreuses touchent sous tous les rapports à la vie de l'Orient médiéval, M. Louis Bréhier, donnait sous le titre : *L'Église et l'Orient, les Croisades*, le résumé d'Histoire des Croisades le plus largement conçu en ce qui concerne leurs facteurs initiaux et leurs multiples conséquences. Ce domaine de l'histoire se dégage enfin complètement des réminiscences romantiques et du bagage de l'érudition superflue et encombrante pour être considéré d'après les besoins intellectuels de notre époque et interprété selon les idées maîtresses de la société contemporaine¹.

Si nous reprenons cependant, dans une forme encore plus concise sous le rapport des faits, cette

1. Cf. ce jugement de Poujolat dans la biographie de Michaud : « Ce qui se passe aujourd'hui est tout simplement un retour de ces pensées fécondes par lesquelles s'accomplirent les gigantesques expéditions d'outre-mer ».

histoire en relation avec une histoire universelle en préparation, c'est pour la replacer encore plus complètement dans la vie du moyen-âge dont il ne faut la séparer sous aucun rapport et pour la faire paraître comme une des manifestations les plus énergiques de la vitalité croissante des pays occidentaux, du monde latin surtout, de la France en première ligne. En acquérant ce résultat historique nous aurions contribué aussi au développement de la conscience de soi-même que ce monde doit avoir aujourd'hui, par égard à ses sacrifices récents et devant la concurrence naturelle qu'il doit attendre de ses rivaux.

Brève Histoire des Croisades

CHAPITRE PREMIER

Facteurs déterminant les croisades.

I. — PÈLERINAGES.

Le comte Riant donnait la définition suivante des croisades : « La guerre religieuse proprement dite provoquée par l'octroi solennel de privilèges ecclésiastiques et entreprise pour le recouvrement direct ou indirect des Lieux Saints¹. »

Il y aurait à redire contre certains des termes qui la composent. On ne pourra jamais dire ce que signifie une « guerre religieuse » qui ne serait pas « proprement dite » ; dans chaque expédition de ce genre il y a des motifs profanes, des intérêts politiques qui s'y mêlent et qui arrivent même à dominer l'action entreprise sous un autre nom et dirigée vers un autre but. Si l'expédition a été cependant « provoquée » ou au moins reconnue, bénie par le Pape, soit que les privilèges « ecclé-

1. *Archives de l'Orient latin*, I, p. 2; cf. p. 22.

siastiques » qui sont la conséquence nécessaire d'un patronage du Saint-Siège soient précisément exprimés ou seulement sous-entendus, il y a une croisade. En outre — le comte Riant le reconnaissait lui-même, — le but direct dans une guerre contre les païens, contre les Infidèles, ce qui signifie spécialement les Mahométans, devait être toujours « le recouvrement des Lieux Saints » : quel autre pouvait être pour un combattant de la croix le suprême bonheur de ses victoires que la délivrance de Jérusalem et du territoire entier où le Sauveur avait vécu humainement ses souffrances pour retourner aux cieux, sa mission divine accomplie sur cette terre des péchés séculaires ?

Mais, pour avoir une croisade, il faut encore un élément : sinon toujours une participation, fût-ce même seulement morale, des populations, des masses, au moins la réunion sous les drapeaux de la croix et de Saint Pierre des soldats de bonne volonté appartenant à différentes nations et soumis à des autorités politiques différentes.

Une guerre sacrée sera donc celle qui, initiée ou patronnée par le Saint-Siège, rassemble des combattants appartenant plus ou moins au corps de la chrétienté latine entière, pour les diriger contre les Infidèles dans le but de délivrer les terres chrétiennes qu'ils occupent et en dernier lieu la Terre Sainte elle-même.

Ceci étant une fois fixé, examinons quels sont

les facteurs qui ont pu déterminer une pareille action commune contre les Turcs et les Arabes détenteurs des cités et des places sacrées de l'Orient asiatique.

On place en première ligne les pèlerinages.

Il y en eut, de très fréquents, entrepris par les chrétiens grecs, désireux de se purifier, d'après une ancienne coutume de l'Asie, devant les tombeaux des martyrs et surtout devant l'église du Saint-Sépulcre. Ces voyages assidus étaient soumis sans doute, — ceux des musulmans de notre époque le montrent bien, — à une réglementation spéciale en ce qui concerne la route, les hospices, l'entretien. Les sources de l'histoire byzantine ne conservent pas la mention de ces pèlerinages accomplis en masse, car telle était la coutume. On racontait cependant qu'Hélène, mère de Constantin, avait fait ses dévotions à Jérusalem, où elle avait découvert, par une faveur particulière, le bois de la sainte Croix, qui n'est pas mentionné dans les voyages les plus anciens. Eudoxie, mère de l'empereur Théodose le Jeune, aurait suivi cet exemple.

En Occident on peut cueillir çà et là la mention d'un pèlerinage en Terre Sainte : celui d'un Bordelais en 333, celui de Sainte Sylvie. Ces voyages ont dû être cependant d'un usage beaucoup plus large, car on a cru sans motif pendant longtemps que les relations entre les Occidentaux et les

Orientaux avaient presque cessé pendant les premiers siècles du moyen-âge. Au contraire, les routes qui menaient vers Constantinople et la Syrie étaient continuellement fréquentées et la présence de nombreuses colonies syriennes, d'un certain nombre de marchands grecs en Occident, l'existence de couvents destinés aux seuls Orientaux à Rome, le rôle joué à Rome, à Ravenne par des clercs syriens devenus papes et archevêques le prouvent suffisamment¹.

Le Pape Grégoire I^{er} fut amené même à envoyer en Orient un agent pour y fonder l'hospice dont avaient besoin les pèlerins occidentaux ; il pensa aussi aux besoins des moines du Mont Sinaï.

Pendant tout ce temps l'Empire byzantin ne pouvait que favoriser ces hôtes venus dans un but si pieux. Au VII^e siècle il y eut une interruption subite de tout pèlerinage. Les Perses, qui représentaient non seulement une opposition invétérée à l'Empire, mais aussi un antagonisme religieux, se rendirent en 614 maîtres de la ville sainte. Mais, dans quelques années, une offensive byzantine, conduite par Héraclius, qui paraissait devoir régénérer l'Empire, les en chassait (628). Pour un certain laps de temps l'ancienne situation, propice aux pèlerinages, était ainsi rétablie. Mais la Syrie, restée au fond toujours hérétique et ennemie de

1. Bréhier.

cette capitale qui l'accablait d'impôts et la ruinait par les malversations de ses fonctionnaires, sans pouvoir lui fournir les garanties d'un ordre et d'une sécurité nécessaires à sa prospérité, accepta volontiers l'installation des Arabes du calife Omar, représentant d'un nouvel état de choses, absolument démocratique, d'une simplicité idéale et qui, de plus, ne laissait rien à désirer au point de vue de la tolérance à l'égard de toutes les formes de ce christianisme, duquel le prophète s'était inspiré par le nestorianisme même voisin de l'Arabie¹.

Pendant les pèlerins suivaient l'ancienne route vers Jérusalem. Certains de leurs récits, ceux d'Arnulphe, de l'Anglo-Saxon Willibald, existent encore. Ce dernier visitait les Lieux Saints au commencement du VIII^e siècle, peu avant la révolte qui, excitée par les intrigues byzantines, éclata dans la ville sainte, en 746².

Les patriarches grecs de Jérusalem entretenaient des relations suivies avec les princes de l'Occident, auxquels, de même qu'à l'empereur constantinopolitain, dont on ne désirait pas trop le retour, des subsides étaient demandés, étant données les difficultés causées par la domination d'un souverain hétérodoxe, quelle que fût la tolérance dont il

1. Jorga, *The byzantine Empire*, p. 49 et suiv.

2. *Historia Miscella*, dans Muratori, XXIV, 15,

faisait preuve. Pépin, devenu roi des Francs, à la place des Mérovingiens déchus, par une sentence du Pape, qui ressemble étrangement aux consultations des mouftis, dans l'Empire turc, sur les changements politiques, fut visité aussi par des envoyés du lointain prélat qui veillait sur le Sépulcre du Seigneur, auquel il envoya des présents.

Sous Charles, fils de Pépin, qui n'était à ce moment, malgré son importance en Occident, qu'un maigre potentat chrétien aux yeux du grand chef des Musulmans, le calife Haroun-al-Rachid, des relations, nécessaires à cause de l'antagonisme commun à l'égard des Byzantins, eurent lieu entre Aix-la-Chapelle et Bagdad : en 797 trois ambassadeurs francs se dirigent vers la cour de cet empereur païen, « Aaron », quelques mois avant l'arrivée des envoyés grecs chargés de négocier sur la paix avec le nouveau rival qui venait de surgir à leur maître dans la personne de Charlemagne. Le souverain franc, qui accueillait à sa cour tel prince maure, chassé par ses parents, n'avait, sans doute, aucun scrupule à offrir au calife une alliance contre les Byzantins. Bientôt après, en 799-800, il y eut un nouvel échange d'ambassadeurs : à la suite de l'arrivée des moines grecs envoyés par le patriarche, le prêtre Zacharie fut chargé d'une mission auprès d'Haroun. Et la chronique franque contemporaine assure que celui-ci, non

content d'admettre les propositions du roi chrétien, soumit à son autorité, dans Jérusalem même et dans les environs, les édifices et les places sacrées pour la religion de celui qui était devenu son allié¹. Pour preuve de cette concession il envoya à Charles, avec des reliques, les clefs du Sépulcre, de la montagne des Oliviers, du Calvaire, de la cité elle-même, avec un drapeau².

Or, d'après l'opinion unanime des historiens des croisades et de ceux qui ont étudié l'ère carolingienne, cela signifierait ce qu'on appelle couramment « le patronat » du roi franc, du futur empereur d'Occident sur les Lieux Saints. Il n'est pas nécessaire de dire tout ce que cette conception du sens de l'ambassade de 799-800 pouvait avoir d'utile pour affirmer les droits de la France sur le protectorat de Jérusalem et de ses environs sacrés. Nous osons cependant entretenir des doutes concernant cette interprétation, qui s'impose à première vue, et nous essaierons d'en donner une autre plus conforme aux proportions politiques de l'époque, aux coutumes des potentats orientaux, et à l'esprit qui a toujours animé l'islam des califes aussi bien que celui des sultans à l'égard des puissances chrétiennes.

Haroun-al-Rachid ne pouvait pas, adoptant ce point de vue, purement chrétien, du patronat,

1. Ut illius potestati adscriberetur (Annales d'Eginhard).

2. Annales de Saint-Bertin.

abandonner une partie de sa souveraineté sur cette Terre Sainte, qui avait un caractère sacré pour ses Musulmans eux-mêmes, disposés à honorer le sépulcre du prophète Jésus, prédécesseur de Mohammed. Il n'avait, du reste, étant donnée sa situation envers Byzance, qui seule pouvait l'intéresser, aucun intérêt à le faire. Mais il pouvait consentir à inféoder par le drapeau, ainsi que les sultans de Constantinople l'ont fait à l'égard, non seulement de leurs propres pachas, nommés conséquemment *flambularii* (de *flambula*, drapeau) par les Italiens, mais aussi des princes vassaux de Moldavie et de Valachie. Charles avait demandé probablement une protection spéciale pour les pèlerins de son royaume : on lui répondait en lui accordant, dans la seule forme possible, dans le droit musulman, non pas un privilège, mais une simple forme, sans aucune conséquence politique réelle. Le calife se plaisait à voir dans celui qui devait bientôt se poser en rival du basileus un simple feudataire, pour Jérusalem et la Terre Sainte, de son vaste empire.

On voit bien que c'est le sens de cet acte de simple politesse, que l'autre partie pouvait entendre à son gré, si on considère ce qui suivit en ce qui concerne le rôle des Carolingiens en Palestine jusqu'à la dissolution complète de la nouvelle unité impériale en Occident. Les patriarches de Jérusalem, Georges, Thomas, ont des relations avec Alcuin, le conseiller de Charles, avec le roi-empe-

reur lui-même. Des moines de Saint-Sabbas et du mont des Oliviers se présenteront encore, comme en 800, devant le puissant prince chrétien, en même temps que, avant et après la paix conclue, en 803, avec les Byzantins, des émissaires d'Haroun apportaient à son ami latin l'éléphant « dont le nom était Aboulahaz¹ » — et les annales noteront avec intérêt la date de sa mort, — ou bien une horloge à figures, des tentes de lin. On assure même, bien que le témoignage soit dû à des pèlerins d'un âge plus récent, que l'empereur qui exhortait ses sujets à envoyer aux chrétiens de Jérusalem leurs aumônes², acheta un terrain dans la ville sainte pour y établir un nouvel hospice³. Ces relations continuèrent, bien que beaucoup plus rares, sous le règne, agité et dénué de prestige, du successeur de Charlemagne. Une lettre du patriarche de Jérusalem, qui parle aussi de captifs faits par les Turcs sauvages et encore païens, — donc n'ayant rien à voir avec les Arabes établis en Terre Sainte, — de la Mer Caspienne, date de 881. La « lignée de Charlemagne » est invitée à fournir des subsides, sans la moindre idée d'une intervention politique, qui n'était pas même nécessaire à une époque où, en 869, le patriarche Théodose assurait à Constantinople que lesdits Arabes « sont des

1. *Nomen elephanti erat Abulahaz* (Annales de Saint-Bertin).

2. *Mon. Germ. Hist., Leges, I*, 163, année 810.

3. Bréhier, ouvr. cité.

gens d'une conduite équitable et qui ne causent, de nulle façon, aucun mal, ne se rendant coupables d'aucun acte de violence. »

Et bientôt le roi Alfred, des Anglo-Saxons, dans le siècle suivant le roi de Hongrie, s'empresseront de se rendre utiles aux Jérusalimitains et à leurs chefs religieux sans que pour cela on eût pensé à les faire participer au patronage échu, par l'intérêt politique d'un autre âge, à Charlemagne.

En 969 Jérusalem, tout en restant musulmane, change de maîtres. Les gens du sultan d'Égypte, de celui que plus tard le monde latin appellera le Soudan, se substituent aux soldats du calife de Bagdad dans la possession de la ville sainte. Byzance, qui avait regagné la Crète et la domination dans la Méditerranée, répondit par des campagnes de récupération, de vraies croisades orientales, qui eurent un grand succès momentané : Nicéphore Phocas déboucha des gorges du Taurus avec une armée qui arriva bientôt devant Tripoli et Antioche. Tzimiskès, successeur de cet émule d'Héraclius, poursuivit l'œuvre sainte : alors que les Sarrasins, provoqués ainsi, exécutaient le patriarche de Jérusalem comme complice de ses coreligionnaires, les nouveaux légionnaires de la Rome byzantine se rendaient maîtres d'Émèse, d'Apamée, de Balanée, de Béryte (Beyrouth), de Byblos. Si, peut-être, ces guerriers du Christ n'entrèrent pas à Jérusalem, ils purent contempler au moins, de la

hauteur du mont Thabor, salués en frères, par les habitants de Ramleh et de Jérusalem même, l'église du Saint-Sépulcre¹. En tout cas les Égyptiens restèrent à Jérusalem et ils vengèrent cruellement sur leurs propres sujets chrétiens les injures qu'ils avaient subies. La manie destructrice d'un de ces chefs religieux, d'un caractère quelque peu hérétique, Ilakem, allié par les femmes au patriarche Oreste, amènera la destruction des églises de Jérusalem, et pendant une vingtaine d'années, au commencement du xi^e siècle, une véhémence persécution se déchaînera contre la chrétienté de Terre Sainte. Le bâtiment même du Saint-Sépulcre fut détruit à une date qu'Adhémar de Chabannes croit pouvoir fixer : le 27 septembre 1010.

Ces rigueurs ne cessèrent qu'en 1021 ou 1027, à la suite d'un traité conclu par le Soudan avec l'empereur byzantin Michel IV, et, en 1048, on pouvait célébrer la messe dans l'église, refaite, du Saint-Sépulcre². Pendant quelque temps encore ce traité, renouvelé, garantit aussi bien aux chrétiens de Terre Sainte le libre exercice de leur religion que la voie ouverte, sous certaines conditions et en échange de taxes, rigoureusement fixées, aux pèlerins d'Occident.

1. Notre *Byzantine Empire*, pp. 106-107. Cf. Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs*, Grenoble 1869; Guy le Strange, *Palestina under the moslems*, Londres 1890.

2. Riant, dans les *Archives de l'Orient latin*, I, p. 40-41.

Le schisme de 1054, l'échange d'anathèmes entre Rome et Constantinople, renouvelant la discorde du x^e siècle, à l'époque où Photius dictait dans l'Empire byzantin, ne porta aucune atteinte, — malgré les plaintes du Pape Victor II, — à la circulation des fidèles venant adorer le Christ devant la pierre même de son tombeau. Au contraire il y eut comme une recrudescence fanatique des pèlerinages après que fut échu le terme de l'an mille qui devait amener la fin du monde. Raoul Glaber signale dans un passage souvent cité cette affluence : « A ce moment presque tous ceux qui voulaient aller de l'Italie et des Gaules au Sépulcre du Seigneur, à Jérusalem, commencèrent à abandonner la route habituelle par le détroit de mer, pour passer par la terre du roi de Hongrie, qui devenait à tous un passage très sûr.... Et par conséquent une multitude innombrable de nobles et de gens du vulgaire partirent vers Jérusalem¹ ».

Parmi les principaux pèlerins on peut citer le comte d'Angoulême, le comte de Verdun (997), le roi de Norvège, Olaf (1003), reçus en Hongrie par Saint Étienne, Robert, duc de Normandie, mort à

1. Tunc temporis coeperunt pene universi qui de Italia et Galliis ad Sepulchrum Domini Hierosolymis ire cupiebant, consuetum iter, quod erat per fretum Maris, omittere atque per hujus regis patriam transitum habere. Ille vero tutissimam omnibus constituit viam... Cujus rei gratia provocata innumera-bilis multitudo, tam nobilium, quam vulgi populi, Hierosolymam abierunt : I, III, ch. 1.

Nicée en 1035, l'archevêque de Trèves en 1038, l'archevêque de Cambrai, qui fut détrossé dans l'île de Chypre en 1054, les évêques de Mayence, Siegfried, de Bamberg, de Ratisbonne, d'Utrecht (1064-1065), qui commandaient toute une armée et menaient un train qui faisait croire aux Grecs de Constantinople, plus ou moins ébahis, que le chef de cette expédition pourrait être, en habit de moine, l'empereur d'Occident lui-même, le « roi de Longobardie ».

Le récit de ce dernier « voyage » montre bien les conditions dans lesquelles ils s'accomplissaient. Les pèlerins eurent sur la Morava un conflit avec des brigands, qu'avait attirés la pompe extraordinaire de leur accoutrement. Le gouverneur de Tripoli pensa à les massacrer. Des Bédouins, des « Arabites », les attaquèrent à Ramleh, blessant l'évêque d'Utrecht. Dans la lettre reproduite par Lambert de Hersfeld et les Annales d'Altaich, qui expose leurs souffrances, les évêques s'expriment dans ces termes : « Nous avons subi les Hongrois, qui nous ont servi sans fidélité, les Bulgares, qui pillaient secrètement, nous avons évité les Ouzes (Coumans), qui nous dépouillaient ouvertement, nous avons eu l'expérience des Constantinopolitains, qui nous offensaient de leur superbe, en Grèce et dans leur Empire, nous avons enduré les *Romanites* (d'Asie Mineure), qui sévissaient contre nous au-dessus de toute cruauté humaine et bestiale ».

Les embûches des Bédouins les attendaient au retour par la Liche, *Aliquia*, l'ancienne Laodicée, où ils s'embarquèrent pour Constantinople. A Oedenburg, en Hongrie, l'évêque de Bamberg succomba aux fatigues du voyage, ainsi que devait le faire, en 1086, à Jérusalem même, le prince allemand Conrad, frère de Hermann, l'adversaire de Henri IV¹,

Bientôt, en 1070, un chef des Turcs du Kova-resm sauvage se saisissait de Jérusalem, un demi-siècle après que les Bédouins s'y étaient établis pour un moment par une surprise semblable.

Cet incident dans les troubles du monde musulman suffisait-il pour expliquer l'agitation générale qui détermina la croisade? Nous en doutons. Les nouveaux maîtres du Saint-Sépulcre n'y introduisirent pas un nouveau régime; ils ne pensaient qu'à profiter des taxes imposées aux pèlerins. Lors des persécutions de Hakem il y aurait eu un bien autre motif d'indignation, d'intervention armée, et rien ne s'était produit dans l'Occident latin.

On a bien quelques lettres du Pape Grégoire VII, qui, en pleine rivalité avec l'empereur allemand, parle des dangers qui menacent, du côté des Turcs d'Asie Mineure², Constantinople, — assurée cependant contre ces bandes beaucoup moins faibles que

1. Mêmes Annales; cf. *Archives de l'Orient latin*, I, p. 53 et suiv.

2. *Archives de l'Orient latin*, I.

les vieilles troupes arabes par l'intronisation d'un empereur militaire, Alexis Comnène, d'une lignée de soldats, — qui exhorte le comte de Bourgogne, le comte de Poitiers à soutenir le *basileus* et promet son propre départ, à la tête d'une armée de 50.000 hommes, non sans avoir laissé la charge de protéger l'Église à son adversaire, Henri IV. Cette idée, si peu politique, ce chiffre fantastique, l'ardeur belliqueuse inattendue d'un pontife qui employait d'autres moyens pour imposer sa volonté et qui, en fait de moyens militaires, en était réduit à la protection humiliante et tyrannique de ses « vassaux » les Normands, suscitent des doutes sur l'authenticité d'une de ces lettres; une seconde a été déjà rendue suspecte par l'analyse critique du comte Riant. Grégoire VII pensait bien à la croisade, mais pas dans ce sens.

La guerre sacrée qui précède et provoque la croisade, c'est donc ailleurs qu'il faut la chercher.

II. — GUERRE SAINTE D'OCCIDENT¹.

Dès le VII^e siècle l'Islam menait une guerre contre l'Empire byzantin qui pouvait être considérée, — et elle l'était de fait, — comme la manifestation

1. Cf. l'ouvrage récent de M. P. Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris 1923.

d'une inimitié religieuse dirigée contre la chrétienté entière.

Des chroniques occidentales comme celle du Mont Cassin, composée de notices contemporaines, s'occupaient du siège de Constantinople en 675, par les Arabes¹, de celui qui suivit en 721 et dura trois ans. La capitale de l'Empire byzantin était considérée encore comme le foyer d'une civilisation supérieure, comme le siège du seul empereur légitime; les rois barbares de l'Occident s'adressaient au César oriental pour lui demander des titres; son nom avait figuré jusque dans les derniers temps sur les monnaies des chefs germaniques; son *besant* d'or était considéré comme la meilleure monnaie du monde entier et il passa dans l'usage commun pour désigner une valeur incontestablement supérieure. Sans compter que Venise vivait sous l'influence de cet « Orient chrétien », que la Sicile était encore administrée par des stratèges et que les vaisseaux byzantins essayaient de maintenir, en combattant continuellement contre la flotte puissante des Arabes, les communications régulières avec l'Occident. Vouloir se saisir de Constantinople pour y installer l'islamisme constituait sans doute un acte de défi au sentiment chrétien qui n'avait été jusqu'alors affaibli par aucun schisme.

1. *Id est a mense aprili usque in septembrem, et semper hyemabant Cilicum (sic)* (édition Muratori, col. 918). Il s'agit des événements, bien connus, de 718.

Bientôt on eut les Arabes de Tarik en Espagne, où ils rejetèrent les Visigoths dans les montagnes. Puis les bandes « sarrasines » passaient les Pyrénées pour attaquer cette autre terre gothe au delà des montagnes. Un chroniqueur italien, de date postérieure, Romuald de Salerne, prétend que les guerriers d'Abdérame, au nombre de plusieurs centaines de mille, dont ils devaient laisser sur le terrain trois cent soixante mille, avaient l'intention très sérieuse de s'établir en Gaule « avec leurs femmes et leurs enfants¹ ». La victoire de Charles Martel, dont on a depuis quelque temps sensiblement réduit les proportions, les en aurait empêchés à Poitiers.

Charlemagne entreprit contre ces envahisseurs une œuvre de revanche dont le souvenir se perpétua dans la légende pour faire, en dernier compte, du roi des Francs, combattant contre l'émir ibérique, un pèlerin armé sur la voie de Jérusalem et le plus fameux précurseur de la croisade du XI^e siècle. On sent combien dut être profonde l'impression produite sur les esprits par cette guerre d'Espagne, qui, à une époque où on acceptait avec satisfaction les présents d'Haroun-al-Rachid, en demandant des concessions à sa grâce, tandis que les « Grecs » de Constantinople étaient traités en rivaux et enne-

1. Cum uxoribus ac liberis, quasi Galliam possessuri; quorum erat innumera multitudo.

mis, ne pouvait avoir, du reste, qu'un sens politique et territorial très net.

Il en fut quelque peu autrement lorsque les Arabes, d'Afrique ou d'Espagne, attaquèrent, après l'établissement des Francs en Italie, les îles voisines de la péninsule : la Corse, la Sardaigne, Ischia, Lampédousa¹. Pépin, le fils et lieutenant de l'empereur, dut organiser des expéditions contre ces pirates hardis. En 806 les Francs attaquaient les Infidèles en Corse, mais dès 813 ceux-ci s'établissaient à Centumcellae et à Nice. Et le même chroniqueur de Ferrare, s'occupant de cette invasion, reproduit l'opinion de son temps que, « les chrétiens en étant troublés, certains scélérats invitèrent par des envoyés le Soudan de Babyloine à venir en Italie, pour en prendre possession² ».

Rome elle-même devint au VIII^e siècle le but des incursions sarrasines. Jean VIII (872-882) offrait une récompense aux cieux, un *praemium caeleste*, le « repos de la vie éternelle » à ceux qui lui fourniraient des secours contre ces ennemis acharnés, qu'attirait le prestige plus que les richesses de Rome³. Les « guerres du Christ » (*bella Domini*) avaient commencé dès ce moment de l'histoire. Mais le Saint-Siège ne fut guère soutenu dans ce

1. Riant, loc. cit., p. 13, note 13.

2. *Orta turbatione inter christianos quidam scelerati miserunt ad Soldanum Babiloniae ut in Italiam accederet, eam possessurus.*

3. Mansi, *Concilia*, XIV, p. 888.

long conflit, l'Empire de Charlemagne ayant été déjà affaibli pour être bientôt brisé par les querelles intérieures. Il avait fallu fortifier Ostie (833), puis Rome elle-même (852) et on se résigna enfin, après que l'église de Saint Pierre avait été profanée par ces bandits (846)¹, en 878, à payer un tribut aux « païens ».

Dès 651-652 des Africains s'étaient montrés en Sicile, pour se rendre compte de ce qu'on pouvait entreprendre de ce côté aussi, où il pouvait être question, en effet, d'une colonisation, à côté et au milieu d'une population chrétienne aussi mécontente que celle de Syrie et d'Asie Mineure du régime grec, financièrement écrasant sans pouvoir offrir des garanties réelles de défense aux victimes d'une fiscalité trop lourde. Déjà Paul le Diacre, l'historien des Lombards, mentionne une descente à Syracuse, qui devait résister le plus, entre les villes siciliennes, à leur mainmise. Ce ne fut cependant qu'après l'établissement, au commencement du vi^e siècle, à Kaïrouan, de la dynastie révolutionnaire des Aghlabites que l'œuvre de conquête commença en Sicile². Abdallah et son fils Mohammed parurent à la tête de quelques troupes assez faibles

1. *Annales Bertiniani et le Liber Pontificalis.*

2. Voy. Noël des Vergers. *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites et de la Sicile sous la domination musulmane*, texte arabe d'Ebn-Khaldoun, accompagné d'une introduction française et de notes.

mais capables d'ébranler la domination des Byzantins affaiblis. La ville de Girgenti fut la première occupée, alors qu'Enna, attaquée en même temps, résista longuement à des tentatives répétées. Avec l'aide des coreligionnaires d'Espagne aussi, Palerme, une des deux capitales de l'île, succomba, non sans s'être défendue avec acharnement. Puis ce fut le tour de Messine, de Taormine; Syracuse se rendit enfin, après un siège célèbre.

Si la population indigène s'habitua facilement à une domination patriarcale, d'une tolérance absolue, les razzias des nouveaux maîtres de la Sicile presque entière en Calabre et dans les autres districts de la province byzantine en Italie méridionale, où les appelaient les querelles entre les provinces de Bénévent et de Tarente, ainsi que le duc de Bari, devaient nécessairement provoquer de la part des derniers Carolingiens cantonnés en Italie des mesures militaires, d'autant plus que d'autres essaims de pillards, probablement de même provenance, se montraient déjà en Provence, à Marseille, à Arles (838-842)¹, avant de faire de Fraixinet leur repaire et de la région qui conserve encore le nom des Maures un de leurs domaines sur la côte septentrionale de la Méditerranée.

En 852, l'année même où Barcelone fut conquise par « le roi des Sarrasins d'Espagne² », Louis II

1. *Annales Bertiniani*, année 842.

2. *Annales Bertiniani*, année 852.

gagnait sur eux la bataille de Bénévent et il se dirigeait de nouveau, en 866, contre ces Sarrasins dans cette même région¹ ; il se saisit de Bari, où il captura un des « rois » de ces pillards. Louis, s'étant proposé cependant d'écarter les Grecs et les Lombards aussi pour se rendre maître de la province, fut emprisonné par le duc Adalgise, et les Sarrasins en profitèrent pour attaquer Salerne ; le roi franc mourut avant d'avoir pu mettre ordre dans tout ce fouillis d'anarchie produit par la lutte entre quatre races et trois religions².

Mais les « païens » revinrent : tout le monde les appelait : les ducs de Salerne et de Naples, l'évêque-duc Athanase ; c'étaient, comme les Osmanlis pour les Grecs du xiv^e siècle en rivalité pour la couronne, les meilleurs des soudoyers et ceux qui demandaient moins, se faisant payer eux-mêmes. De nouveau la chronique d'Erchempert cite des noms de « rois » arabes de la même façon et de la même qualité. Charles le Chauve n'eut ni le temps ni les moyens de les combattre.

Une réaction grecque fut essayée par Constantin le Porphyrogénète au x^e siècle : mais le patrice Malacène, qu'il envoya en Sicile, avec une escadre, fut complètement battu. L'expédition entreprise

1. Kleinclausz. *L'empire carolingien, ses origines et ses transformations*, Paris 1902, p. 399 et suiv.

2. Erchempert, col. 244 et suiv. ; Kleinclausz, œuvre citée, p. 452-455.

par le grand restaurateur du christianisme aux dépens des usurpateurs musulmans en Asie, Nicéphore Phocas, renouvela, à la fin du même siècle, une tentative qui ne pouvait pas avoir de succès. L'eunuque Nicétas, commandant de la flotte byzantine, fut pris avec une centaine de patrices et un très grand nombre d'officiers, par l'émir Achmed, qui serait mort étouffé par la joie de sa victoire.

De nouveau la Calabre fut envahie; Othon II, époux d'une princesse grecque et désireux de s'établir dans ce Midi italien tout plein de souvenirs impériaux, essaya d'en chasser les Infidèles; il fut battu près de Tarente et put se sauver à peine sur la légère embarcation qu'un Juif avait mise à sa disposition. L'émir arabe obéidite, Thikat-al-Daoulet, put poursuivre donc un règne de paix et de prospérité.

Au commencement du xi^e siècle, qui voyait donc la domination arabe fermement établie en Sicile, malgré ces efforts répétés de la part des représentants des deux empires chrétiens, l'offensive musulmane, partant aussi bien de cette Sicile que de l'Espagne et de l'Afrique elle-même, reprend. Dès 935, Gênes est saccagée par les Arabes. En 1002, des Sarrasins envahissent la Sardaigne et se saisissent de la ville de Cagliari. Des vaisseaux abordent sur la côte toscane près de Pise pour chercher des captifs. De nouveau les chevaliers du désert apparaissent sur le chemin de Rome. En

1005 ils se rendent maîtres de Pise pour en être chassés dans quelques mois à peine. En 1006 nouvelle attaque contre Pise, due aux Maures d'Espagne. En Sardaigne, un nouveau chef de pillards, « Mugetus », qui s'y est fixé en « roi, » fortifiant sa résidence, fait crucifier et emmurer vifs les chrétiens¹.

C'est bien une guerre de religion. Les chrétiens l'entendaient de même à une époque où ils parlaient de la religion brutale de l'ivrogne Mohammed, qui est puni aux enfers pour tous ses méfaits, de cette religion des « serviteurs de Satan », des « Moabites » profanes qui invoquent les « préceptes de Rasulla » (*praecepta Rasulae*) et blasphèmement fréquemment la reine des cieux, Marie².

Les Génois aussi bien que les Pisans, formant une expédition de croisade, se dirigent donc vers la Sardaigne sous le drapeau de Saint Pierre pour en chasser les envahisseurs (1017). Trois ans plus tard, le chef sarrasin étant revenu, il en est de nouveau expulsé et des Pisans, munis d'un privilège apostolique, l'en chasseront pour la troisième fois. Après quoi, s'étant saisis de sa « couronne », ils l'envoient à l'empereur comme au chef laïc de la chrétienté. En 1035 il y aura même un *stolus*, une expédition

1. Chronique pisane, dans Muratori; cf. Laurentius Vernensis diaconus, dans la même collection. Voy. aussi Heyd. *Histoire du commerce du Levant*, I, p. 134.

2. Bréviaire de l'histoire de Pise, *ibid.*

sur la côte d'Afrique, contre Bône et Carthage, dont les couronnes seront déposées, ainsi, dans le trésor impérial. En 1073 la ville de Méhédia, sur cette même côte africaine, qui avait envoyé les premiers envahisseurs sarrasins à la Sicile, est saccagée, après quoi le roi arabe est contraint de payer un tribut et, comme de coutume, sa couronne est offerte au César chrétien. La croisade d'Afrique s'enrichit en 1088 d'un nouvel épisode enfin, lorsque les Pisans et les Génois se saisissent de deux cités musulmanes et distribuent aux églises de leurs patries le riche butin qu'ils en ont rapporté. Le chroniqueur allemand Bernold parle de cette campagne italienne qui amena la soumission au Saint-Siège du « roi d'Afrique », assiégé dans sa résidence, — ce même « roi d'Afrique », qui, d'après la vie de Henri IV, lui avait envoyé comme jadis Haroun-al-Rachid à Charlemagne, des présents à Spire¹.

La Calabre n'avait pas été épargnée par les Arabes de Sicile après leur victoire sur les forces byzantines de Nicéphore Phocas². Mais bientôt les bandes hardies des Normands, sous les fils de Tancred de Hauteville, appelées par les Grecs qui

1. En 1072 un Carthaginois chrétien, Constantin l'Africain, qui avait fait des études en Egypte, de sorte qu'il connaissait toutes les langues de l'Orient musulman. A Salerne il fut reconnu par le « frater regis Babyloniorum ».

2. Romuald de Salerne, année 987; cf. l'histoire sicilienne (jusqu'en 1282), *ibid.*, pp. 756, 760, 766-767.

retenaient la possession de l'Italie méridionale, vinrent mettre fin au régime musulman dans l'île. Dans les querelles intérieures entre les Arabes, un de leurs chefs, Ebn-el-Thammoun, se présente devant Roger, un des chefs de cette éblouissante conquête due à quelques centaines de chevaliers français, pour lui demander appui et protection¹. Le hardi aventurier chrétien n'avait que 270 compagnons lorsqu'il se saisit de Messine, puis, son parent Robert étant venu l'appuyer, la victoire d'Enna prépara la conquête de l'île entière, à laquelle collaborèrent les Pisans, espérant une situation qu'ils n'eurent jamais. En 1071, Palerme appartenait à Roger, qui devint « grand comte de Sicile ». Comme les Sarrasins avaient su gagner les chrétiens deux siècles auparavant, les vainqueurs chrétiens gagnèrent dès le début les sympathies de la population musulmane, dont ils admirent les droits et respectèrent les coutumes.

Une pareille entreprise, menée si rapidement à bonne fin, devait inciter les chevaliers en quête d'aventures et les princes ambitieux à risquer ailleurs des « guerres saintes » tout aussi profitables et, en même temps, elle devait contribuer à fanatiser les masses pour une grande croisade populaire. D'autres succès chrétiens y contribuèrent

1. Cf. Aimé. *Ystoire de li Normant* et la « Chronique de Robert Viscart ».

tout aussi puissamment. Car c'est en Espagne, où les pèlerins cherchaient, dès le ix^e siècle, le tombeau de Saint Jacques à Compostella, l'époque de ces brillantes conquêtes contre les Maures qui furent, pour ainsi dire, résumées dans la personnalité héroïque, à demi fabuleuse, du Cid. A la suite de toute une série d'épisodes de la *reconquista*, Tolède redevint chrétienne en 1085 et Valence allait être reprise aux Infidèles en 1094. L'apparition, en 1084, des Almoravides berbères pour renouveler les forces des Musulmans d'Espagne, partagés depuis quelque temps en principautés rivales, leur victoire de Zalaca contre Alphonse VI de Castille (1086) étaient de nature à réchauffer l'enthousiasme des chevaliers de la guerre nationale et religieuse. En relation avec ces exploits quasi légendaires il faut placer l'aventure, rapportée par le chroniqueur allemand Lambert de Hersfeld, de ce Robert de Lorraine, de la lignée du futur chef de la première croisade et premier roi de Jérusalem, qui combat les Maures dans la Galicie espagnole, tout près du tombeau de l'Apôtre, pour se diriger vers Jérusalem et que les Normands appellent au service de l'empereur byzantin, en lui proposant « la domination de la Grèce entière ».

Ceci nous amène cependant à un troisième facteur de la guerre sainte.

III. — AVENTURIERS VARÈGUES ET NORMANDS EN ORIENT.

Dès le ix^e siècle, des aventuriers du Nord scandinave, des Varègues de la race des Vikings et de leurs compagnons pendant les grandes entreprises de pillage sur les côtes de l'Europe occidentale allaient chercher fortune à Byzance, où ces Βάρβαροι devinrent bientôt familiers aux Grecs. Nous avons émis ailleurs¹ l'hypothèse qu'on pourrait voir peut-être dans les guerriers de Rourik, fondateurs d'un État « russe », c'est-à-dire scandinave, à Kiev, non pas des Germains septentrionaux qui seraient descendus directement de leurs repaires suédois, à travers un pays désert et peu hospitalier, mais bien des Varègues de Constantinople, qui, entretenant des relations suivies avec les voisins slaves de l'Empire, auraient remonté le cours du Dnjéper².

Un siècle après l'établissement des pirates de Rollon sur la côte qui devait devenir de ce fait une Normandie, habitée par les descendants, complètement francisés, de ces colons redoutés, des essaims de ces nouveaux Normands, apprivoisés sous bien

1. *Histoire des Etats balcaniques* (une seconde édition est sous presse).

2. Nicéphore Bryennios mentionne (p. 45) la nation depuis longtemps fidèle à l'empereur, qui venait d'une « île près de l'Océan ».

des rapports, mais pas aussi sous celui de l'initiative guerrière et de la spontanéité aventureuse, se dirigèrent vers le royaume anglo-saxon de la Grande-Bretagne, sous la conduite du duc Guillaume lui-même, vers le Sud italien, où les chefs furent les fils du seigneur de Hauteville, mais aussi vers d'autres régions.

La capitale de l'Empire grec devait les attirer par son prestige plus que par les richesses qu'elle conservait encore, mais surtout par le large horizon d'entreprises qui s'ouvrait, contre les « Bulgares » de l'État macédonien, contre les Pétsché-nègues et surtout contre les Turcs seldschoukides d'Asie Mineure.

Ils y trouvaient les derniers des Scandinaves restés dans le Nord de leurs ancêtres, comme ce fils de roi Harald Hardrada, qui arriva, avec 500 hommes, sous l'empereur Michel le Paphlagonien, et fut employé aussi bien en Sicile que dans les expéditions bulgares, ayant obtenu le titre, très recherché par ces hôtes, de spatharocandidat¹. Puis des Allemands comme ce Pierre, « neveu de l'empereur allemand », que mentionne la même source². On les appelait les Némitzoi, les Alamanoi; ils prirent part aux dernières campagnes de l'empereur Rhomanos et soutinrent Nicéphore Botaniate, pour le trahir ensuite; on connaît un de leurs chefs,

1. Kékauménos, p. 97 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 96.

Gilbrecht¹. Les « Lombards », les Italiens (Λογγι-
βάρδοι.) ne manquaient pas, bien entendu : tantôt
soldats engagés pour combattre les bandes de bar-
bares danubiens ou contre les Serbes de Bodin,
tantôt révoltés contre l'autorité légitime², ils ajou-
taient par leur présence encore un élément au
chaos permanent que la nouvelle dynastie des Com-
nènes allait essayer de débrouiller enfin. On ren-
contre même des Flamands qui combattent contre
les Pétschénègues³. Des Anglais, nommés aussi,
d'après l'ancienne coutume, des « Varègues », gar-
daient Durazzo, où ils allaient se trouver, sans
vouloir combattre, devant les troupes du Normand
Robert⁴.

Des aventuriers normands avaient déjà figuré
dans l'armée du rebelle Maniakès⁵. Un nommé
Hervé jouait un rôle à cette époque, un fils de
Humbert, Humbertopoulos pour les Grecs, fait
partie lui aussi de la garnison de Durazzo, et, après
avoir paru à Cyzique, contre les Pétschénègues, il
prend partie à cette bataille de Léboundion qui les
détruisit pour se mêler ensuite d'un complot byzan-

1. Cf. Cédrene, pp. 691-718 ; Nicéphore Bryennios, pp. 120-122 ;
Michel l'Attaliatè, p. 147.

2. Cédrene, pp. 720, 739 ; Bryennios, p. 133 ; l'Attaliatè,
p. 297.

3. Anne Comnène, pp. 395, 396.

4. Cf. Bryennios, pp. 146-147 et Histoire sicilienne (jusqu'en
1282), éd. Muratori, col. 772.

5. Bryennios, p. 126 ; Anne Comnène, p. 370.

tin¹. Mais bientôt Crispin, un autre de ces hardis chefs de bande, gagna par la hardiesse de ses exploits une réputation à nulle autre pareille. On le trouve d'abord en Arménie, où il fait du « château-noir », de Maurokastron, son aire. Les intrigues d'un Némitze le font chasser de l'armée impériale. Il ne s'en soucie guère et, au lieu de retourner dans sa patrie, il s'en va chercher fortune en Mésopotamie. Profitant des querelles entre Rhomanos, échappé à la prison turque, et son remplaçant, Michel, il se mêle aux conflits byzantins uniquement pour en retirer du profit. Il avait eu aussi l'occasion d'affronter les Bulgares d'Alusien. Le grand lettré Psellos s'occupe une fois lui-même de cette bizarre personnalité².

Il eut un successeur dans Oursel ou Roussel de Bailleul, qui conduisait dans ses razzias téméraires des Ouzes coumans aussi bien que des Francs, des « Celtes », des « Varègues » et « autres » guerriers de la même provenance et de la même espèce. Lui aussi il travaille en Asie Mineure, à Césarée, dans la Galatie et la Lycaonie. Il s'occupe à capturer des seigneurs byzantins, capables de payer une bonne rançon, comme le César Jean. Il suit les traces de son ancien capitaine en Mésopotamie et

1. Anne Comnène, pp. 60, 324 et suiv., 404, 411; Bryennios, p. 199.

2. Cédreus, pp. 702-3; lettres de Psellos, éd. Sathas, p. 285; Bryennios, pp. 52-54.

se mesure avec les Turcs, dont, une fois, il aurait battu 5 à 6.000 avec ses quelques chevaliers. L'empereur a recours à ces barbares pour se débarrasser de son dangereux auxiliaire. S'il est pris par les païens, sa femme, digne de lui, trouve bien de quoi le racheter. On le revoit le lendemain à Amasie, à Néocésarée. Des Alains, sujets d'un seigneur caucasien, viennent se mettre sous ses ordres, espérant un salaire qu'il saura bien s'épargner. Après Nicéphore Paléologue, Alexis Comnène avait dû marcher, pendant qu'il n'était qu'un des chefs de l'armée impériale, contre ce condottiere qui avait osé attaquer Constantinople avec 3.000 de ses Francs. Il fallut que le poison versé par le Grand-Logothète mît fin à l'activité ruineuse de cet indomptable Normand¹.

On pense bien la réputation que pouvait créer une pareille conduite. Ce sont, dit Cédrene, copié par Michel d'Attalie, « des gens sans foi et insatiables, mais surtout incapables de reconnaissance² ». Et on en fournirait des preuves encore plus éloqu岸tes que les faits rapportés ci-dessus : dans un combat de Rhomanos contre Michel, on s'entend en français des deux côtés pour refuser de donner dans la mêlée. On en arrivait « à préférer que les Turcs occupent le pays des Rhomées et se saisissent

1. Cf. Cédrene, pp. 691, 708, 710-711, 734, 743 ; l'Attaliatē, pp. 188-189, 253 ; Bryennios, pp. 58-59, 73-74, 83, 85, 89, 127-128.

2. Cédrene ; cf. l'Attaliatē, p. 125.

de leurs biens que de voir ce Latin (Crispin) s'établir à une seule place, fût-ce même pour arrêter les incursions turques¹». Et l'officier macédonien qui, au xi^e siècle, donne des règles pour la conduite administrative et militaire de l'Empire, affirme que pour de l'argent ces étrangers sont en état de vendre ce qu'ils ont de plus cher ; il approuve l'attitude des empereurs à leur égard, qui ne leur ont donné que « le pain et le vêtement » (ἄρτον καὶ ἱμάτιον) sans les élever à la situation de patrices, de consuls, de stratèges².

Mais les Byzantins avaient leurs raisons pour le haïr, et mépriser en même temps la race franque, qui, de son côté, continuait sa poussée vers l'Orient, sous une forme plus dangereuse que celle de ces chevaliers d'aventure.

IV. — L'ATTAQUE NORMANDE CONTRE L'EMPIRE BYZANTIN.

En s'établissant définitivement dans le futur royaume des Deux-Siciles, les Normands français subirent aussitôt l'influence décisive des sujets qu'ils n'avaient pas vaincus dans une vraie guerre, leur conquête ayant plutôt le caractère d'une usur-

1. L'Attaliate, pp. 171, 199.

2. Pp. 95-96, 290.

pation de la part des défenseurs appelés contre des ennemis héréditaires par la population elle-même.

Ces sujets, ayant en partie dans leurs veines le sang des anciens colons de la « Grande Grèce », avaient vécu pendant des siècles sous une domination byzantine qui avait influencé de la manière la plus profonde sur leurs habitudes et leurs institutions aussi bien que sur leurs conceptions et leur orientation politiques. Les chevaliers aventureux de la Normandie française, les frères de ceux qui dans la Grande-Bretagne prise de haute lutte devaient garder pendant trois siècles leur caractère étranger, durent se plier, dans ce milieu d'un développement beaucoup supérieur, aux traditions locales. Ils se « byzantinisèrent » donc sous plus d'un rapport.

Sous Roger le Conquérant et sous ses successeurs qui devaient ambitionner le titre de rois d'Italie, pour s'arroger tout de même une couronne d'un titre plus modeste, Palerme et les autres villes siciliennes gardèrent sans aucun changement leur ancien aspect, leur ordonnance ancienne. On voyait dans la capitale, telle que l'a décrite au XII^e siècle un Hugues Falcando, des bazars, comme le « forum Saracenorum », des « palais arabes » (*palatium Arabum*), des tours rappelant celles de l'Asie byzantine et musulmane, des arcades (*viae coopertae*). Dans les ateliers on travaillait d'après

des procédés qui appartenait au monde oriental, quelle que fût la religion et l'appartenance politique, à des tissus d'une grande beauté et d'une finesse extrême, qui portaient les anciens noms grecs (*amita, dimita, trimita, diapiston*, etc.) : on conserve à Vienne quelques-unes des pièces portées par les rois normands à leur couronnement et elles présentent en lettres arabes les formules cérémonieuses employées à la cour des califes. Ce travail soigné d'une industrie archaïque n'avait pas besoin sans doute de l'importation des ouvrières que les soldats de Robert Guiscard rapportèrent, avec le butin, de Thèbes envahie.

La cour ressemblait absolument à celle de Constantinople dans la forme, l'arrangement, l'ornementation du palais, de la célèbre chapelle, offrant la même profusion de marbres rares que la basilique vénitienne de Saint-Marc. Et bientôt, au milieu des eunuques et des femmes, à côté d'un favori que l'assassinat seul pouvait écarter, le descendant du seigneur de Hauteville eut tout l'aspect d'un César byzantin, figé dans la grandeur solennelle, dans l'imposante immobilité de son rôle impérial.

Dans ce monde napolitain et sicilien l'orientation politique resta, à travers les siècles, purement byzantine. Les notices des anciennes annales fondues dans les chroniques du xi^e siècle, comme celles du protospaithaire Lupus, portent souvent les dates computées à la manière de l'Orient grec. Les

empereurs orientaux apparaissent avec des sobriquets populaires (comme celui des princes portant pendant le même siècle le nom de Michel) qui ne sont mentionnés par aucune autre source (Isaac Comnène est intitulé « Oconnus » par la reproduction graphique de son nom grec : Ὁ Κομνηνός). Naples et la Sicile restaient politiquement les provinces byzantines de l'Occident, de même que l'Asie Mineure était celle de l'Orient, flanquant cette péninsule balcanique à laquelle elles entendaient parfois, conscientes de leur vitalité supérieure, imposer des maîtres.

Pour y pénétrer, les ducs normands cherchèrent à gagner ce titre de légitimité, qui, fût-il même un simple prétexte, un prétexte ridicule, était indispensable pour toute prise de possession dans un milieu byzantin. Constantin, fils de l'empereur Michel Ducas, devait épouser une fille de Robert Guiscard, envoyée à Constantinople, pour y être élevée, avec sa sœur; or cette famille représentait un droit, usurpé par tous ceux qui, contre Michel ou après Michel, se soulevèrent ou se saisirent du trône constantinopolitain : Nicéphore Botaniatc, Basilakès, Bryennios, Melissinos. Alexis le Comnène, qui avait employé l'armée qu'il était chargé de rassembler à Andrinople pour envahir Constantinople et y permettre à ses auxiliaires, parmi lesquels le « Némitze », l'Allemand Arno, un pillage qui dura plusieurs jours, n'était que le plus heu-

reux de ces usurpateurs, et, du reste, il le sentait bien lui-même lorsqu'il prétendait, aux commencements difficiles, habilement dissimulés par sa fille, la princesse Anne, dans cette « Alexiade », d'un caractère officiel si évident, ne représenter que les droits du jeune Michel, fils de l'empereur, qui devait périr en combattant à Durazzo. Soutenu par de nombreux auxiliaires turcs, des archers dont le nombre avait atteint dix mille hommes, odieux à ses adversaires qu'il faisait aveugler sans pitié, le nouveau César était pour les Normands ce motif même d'attaquer l'Empire qu'ils cherchaient depuis longtemps, *se sentant cependant plutôt membres de cet Empire que ses ennemis*. Et, pour affirmer encore plus leur qualité de restaurateurs de l'ordre légitime, ils amenaient avec eux un faux Michel, qui n'avait été qu'un échanson de la cour de Constantinople et un ivrogne bien connu, pour l'installer à Durazzo, sous les regards ironiques d'un public bien informé sur sa personne, au milieu d'une cohue qui l'acclamait et lui chantait des hymnes¹.

En 1081 Robert commença donc, dans ces circonstances, son expédition dans les Balkans, expédition que, naturellement, nous n'entendons pas décrire. Soutenu par certains sujets de l'Empire,

1. Circumvallatus cantantibus undique turbis; Guilelmus Apulus, éd. Muratori. Des ambassadeurs de Robert à la cour de Byzance avaient été blessés.

comme les Ragusains, qui l'auraient préféré pour leur commerce, — car l'invasion normande avait rompu le contact naturel qui faisait des régions sises des deux côtés de la mer une seule unité économique, — il se saisit d'Avlona (Vallona) et de Kanina et mit le siège devant Durazzo, où la lutte devait continuer longuement, même après la défaite d'Alexis (octobre). Les chevaliers de l'Occident, une autre variété de Varègues¹, pénètrent ensuite dans les régions de l'intérieur, à peine échappées aux troubles bulgares qui suivirent les guerres du tzar Samuel; ils entrent dans Diavoli, traversent la Macédoine, livrent des combats à Janina, affrontent Alexis lui-même à Larissa, où était cachée une partie du trésor impérial; Bohémond, prince de Tarente, serait arrivé en vainqueur à Salonique, si les Vénitiens, ces Byzantins nichés au fond de l'Adriatique, n'étaient intervenus avec leur flotte pour arrêter ses progrès.

Cependant les Normands réussirent à se former eux aussi une puissance navale qui, à l'automne de l'année suivante, comptait cent vingt voiles réunies à Brindisi, sous le commandement du prince Roger. Une victoire fut obtenue sur les Vénitiens, et Corfou fut assiégée un moment. Mais la peste chassa les envahisseurs, et Bohémond malade revint en Pouille.

1. Romuald de Salerne, au xi^e siècle, les appelle : *Garaugi*.

Le vieux Robert avait été rappelé pour accomplir en Italie son rôle de protecteur du Pape contre la revanche de Henri IV, le César germanique excommunié. Ayant arraché à ses ennemis Grégoire VII, qu'il abrita dans ses États, il se montra de nouveau, sans pouvoir garder la mer contre les Vénitiens, au milieu de ses troupes à Céphalonie. Sa mort, le 17 juillet 1085, mit fin à des projets qui tendaient à faire revivre l'Empire byzantin sous de nouveaux maîtres.

Tout cela posait cependant les Normands italiens en ennemis inexorables d'Alexis comme empereur et fondateur de dynastie.

CHAPITRE II

La première croisade jusqu'aux combats contre les Turcs.

On a bien réduit le rôle de ce Pierre l'Ermite dont jadis on se croyait en état d'esquisser même la biographie pour faire mieux connaître celui auquel on aurait dû l'élan, avant tout populaire, de la première croisade. A l'époque de l'enthousiasme franciscain un pareil rôle aurait pu être joué par un moine mendiant, mais, à la fin du XI^e siècle, on vivait encore à une époque d'hierarchie stricte et de sévère discipline. L'initiative en revient sans aucun doute, en tant qu'elle ne vint des masses elles-mêmes, élément créateur en Occident pendant le moyen-âge, au pape Urbain, qui ne faisait, du reste, que continuer une direction indiquée déjà, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par son grand prédécesseur Grégoire VII.

Mais en sa faveur non plus on ne peut pas admettre l'existence d'un plan politique bien conçu et exécuté avec une certaine méthode. Urbain

reprenait à ce moment, en 1095, la tradition des Papes de race française cherchant contre les persécutions de leurs ennemis un abri au delà des Alpes. On n'a aucune preuve qu'un passage de Bernold, qui n'est pas une source de croisade¹, de la présence au synode de Plaisance, au mois de mars de cette même année, d'ambassadeurs byzantins ayant la mission précise de demander des secours contre les Turcs, qui à ce moment même étaient moins redoutables et dangereux qu'auparavant. La prétendue lettre de l'empereur Alexis, qui, dans une forme totalement inadmissible, étant contraire à toutes les formes diplomatiques usitées à Byzance, quémande un contingent latin libérateur et offre à ses futurs sauveurs les trésors et les femmes mêmes de ses États, n'est qu'un produit assez tardif de la littérature de propagande : un souverain militaire, venu au pouvoir pour une œuvre de récupération, aurait-il pu jamais se servir de ce langage ignoble²? S'il annonce, en août, un prochain concile à Clermont, il n'indique nullement ce but nouveau. Ce ne fut qu'après avoir terminé les affaires courantes que le Pape s'adressa aux assistants par une harangue, transformée par les chroniqueurs dans une exhortation formelle en

1. *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, XII, p. 394.

2. Cf. la lettre authentique d'Alexis à l'abbé du Mont-Cassin (juin 1098) dans Riant, *Epistola Alexii ad Robertum Flandrensem*, p. 44.

faveur du royaume latin établi en Terre Sainte, pour leur demander d'attaquer les païens détenteurs, — mais depuis si longtemps! — de Jérusalem.

Tels sont les faits. Si cependant les paroles de congé prononcées à Clermont avant la séparation produisirent une puissante effervescence au milieu de toutes les classes de la société française, il faut l'attribuer à un seul motif : la forte vitalité, l'esprit entreprenant, la joie de voyager, de combattre et de conquérir de cette féodalité nombreuse et énergique, qui dépassait en ce moment comme moyens et comme esprit tout ce que pouvaient présenter les autres nations catholiques. Le roi Philippe était excommunié à cette époque à cause de ses démêlés matrimoniaux qu'il ne s'était pas décidé encore à débrouiller d'après le droit canonique invoqué par le Pape ; celui-ci avait évité de toucher aux terres royales, de s'adresser de n'importe quelle façon au chef couronné de la noblesse française ; d'autant plus les chevaliers furent-ils poussés à se mettre en marche, remplaçant par leur activité un souverain incapable de combattre pour la croix. On voulait peut-être aussi montrer qu'en deçà des Pyrénées aussi il y avait ce zèle pour la cause sainte qui avait donné plusieurs fois la victoire sur les Maures aux voisins de Castille et d'Aragon. Le trouble causé par la disette, par les maladies ne paraît avoir influencé que médiocrement la mise en mouvement de l'expédition.

Ce fut ainsi un produit spontané du moyen-âge et à savoir dans le pays où il avait à ce moment un plus complet développement, en France.

On ne trouve aussi que dans les sources secondaires¹ la mention que le nouveau concile de Limoges eût eu pour but d'insister, à cause de la situation désespérée des chrétiens d'Orient, sur la nécessité immédiate de la croisade. Ce qui est certain c'est que vers la fin de décembre 1095, Urbain faisait savoir à « ceux qui voudraient prendre part à la guerre » qu'ils peuvent se réunir à son légat Adhémar, évêque de Puy, et à sa suite². C'est de cette façon qu'il concevait la dite guerre, le terme du départ étant fixé pour le 15 août de l'année suivante. Il n'était question que d'un pèlerinage armé, les chrétiens sans armes étant sujets en terre turque à des avanies.

Au mois de février suivant, Philippe I^{er} réunit à Paris ses barons pour leur recommander d'accomplir une œuvre à laquelle ses relations avec l'Église devaient l'empêcher de participer ; il recommandait comme chef son frère, Hugues le Grand : c'était tout de même un moyen de faire rentrer dans son

1. H. Hagenmeyer, *Chronologie de la première croisade*, Paris 1902 (extrait de la « Revue de l'Orient latin »), p. 12.

2. Qui belli societatem inire voluerint, sciant Ademerum in B. Mariae Assumptione profecturum ejusque comitatui tunc se adherere posse ; *Archives de l'Orient latin*, I, p. 220.

initiative un courant qui ne lui devait rien. Avant que les premières mesures eussent été prises dans ce brillant monde féodal, des aventuriers partaient déjà droit devant eux, sur le « chemin de Jérusalem », sous la conduite du moine picard Pierre et d'un chevalier dont le surnom indique la qualité, Gautier Sans Avoir. D'autres combattants du même acabit les accompagnaient. Avant de remplir de stupeur par le désordre de leur apparition et par les abus auxquels ils se livraient ce monde byzantin d'un formalisme archaïque si strict, ils se mirent à rançonner les Juifs du bord du Rhin. Il y eut même de vrais massacres que des témoins hébraïques décrivent avec force doléances; des Allemands ayant des affaires à résoudre avec ces mécréants, leurs créanciers, la bande d'un certain Emicho, « l'ennemi de tous les Juifs », ne manquèrent pas cette occasion de satisfaire d'anciennes et implacables rancunes. Les sources juives constatent cependant que Pierre l'Ermite ne fut pas mêlé à ces actes de violence : au contraire, il aurait présenté aux non-croyants de Trèves des lettres de recommandation de la part de leurs coreligionnaires français¹. Le moine apparaît seulement comme un « apôtre chrétien », accompagné tumultueusement par une grande quantité de gens, venus pour accomplir un pèlerinage, « pour continuer la route vers

1. Hagenmeyer, ouvrage cité, p. 18.

Jérusalem ». Les gens du « voyage » de Terre Sainte le laissèrent même à Cologne, où il continuait sa prédication et poursuivirent leur chemin sous la conduite de Gautier. L'Ermite dut suivre, bon gré, mal gré, ses compagnons d'aventures, de souffrances et de malheurs. Il commandait maintenant l'arrière-garde germanique. Les pèlerins armés en arrivèrent en Hongrie à des conflits avec les indigènes auxquels ils arrachaient de quoi se nourrir : un combat eut lieu dans une localité qu'Albert d'Aix appelle Mala-villa et qu'on a voulu, bien à tort, identifier avec Semlin, bien que six jours de route la séparassent de la grande forêt bulgare qui commençait, ainsi qu'on le connaît bien, à Belgrade même, et demandait une semaine entière pour être traversée jusqu'à Niche¹. A Belgrade un peu plus tard, la compagnie allemande de Gotteschalk fut détruite, ainsi que l'avait été à Neutra le ramassis de pèlerins de la même nation dont le chef était un prêtre, Folkmar. Emicho allait avoir le même sort. On le voit bien, les « croisés » recueillis en Allemagne considéraient leur tâche comme étant celle de simples pillards qui subissaient les conséquences de leurs brigandages : on ne leur découvre aucun projet défini.

Les compagnons de Pierre l'Ermite, cherchant

1. Albert d'Aix, dans les « Historiens latins des croisades », I, ch. VIII.

à se saisir de la récolte des Bulgares, durent combattre contre les paysans et probablement aussi contre les garnisons byzantines. En général cependant, l'Empire évitait les inimitiés : il paraît qu'on s'était entendu à Sofia pour le sauf-conduit et l'approvisionnement, car les incidents de cette façon ne sont plus mentionnés jusqu'à Constantinople. Partout les étrangers étaient invités à fixer leurs tentes en dehors des villes, qui craignaient pour leur avoir et leur sécurité.

Anne Comnène décrit avec un certain étonnement mêlé de mépris l'arrivée sous les murs de la capitale de Koukoupétros le moine avec toute cette engeance de paysans et de vagabonds qui n'avaient pas l'air de soldats, étant désarmés en grande partie et qui manquaient d'argent pour payer les frais de leurs mangeailles. Il est très probable que l'Empire avait en ce moment une convention avec les Turcs et, comme ces pèlerins paraissaient d'humeur très batailleuse, leur apparition inopinée dérangeait étrangement les calculs toujours très nets de la diplomatie byzantine.

Pierre eut une audience à la cour d'Alexis, se bornant à le saluer au nom du Christ. C'était évidemment un homme avec lequel on ne pouvait pas conclure d'engagements. On lui offrit les moyens de transport pour passer en Asie Mineure. Arrivés en cette terre de conquête turque, les siens se dirigent vers Nicomédie et vers le petit port de Kyboton,

qui appartenait encore aux Impériaux. L'armée ne fit que passer deux mois dans l'inactivité et les festins aux frais d'un hôte qui certainement ne les avait pas invités et qui n'entendait pas être servi par de pareils auxiliaires.

S'il y eut une attaque contre le château de Xérigordos, ce fut uniquement un acte de pillage de la part des Allemands et de quelques Normands qui s'étaient ralliés à l'expédition. La garnison turque fut tuée, les habitants grecs expulsés ; on se partagea leur maigre avoir. Bientôt un chef turc envoyé par le sultan Soliman récupéra la place. Devant l'incapacité d'entreprendre quelque chose de sérieux, Pierre dut revenir à Constantinople demander l'approvisionnement qui, à l'approche de l'hiver, manquait complètement à cette cohue. Soliman lui-même mit en fuite les colonnes qui, d'une allure désordonnée, se dirigeaient vers Nicée. Gauthier Sans Avoir y finit sa tâche. Les siens ne poussèrent pas jusqu'au camp de Kybotos.

Alexis dut intervenir en faveur de ces chrétiens malheureux, exposés à succomber à la faim ou à périr sous les coups des Turcs, « misérables pèlerins, seul reste de tant de « milliers », dit Albert d'Aix. Une petite troupe byzantine sous la conduite d'un chef *expérimenté*, Euphorbénos, fut envoyée à Nicée.

Ce qu'on appelle la croisade populaire et qui ne fut, de fait, qu'un bruyant pèlerinage manqué,

par une autre voie que celle de coutume, finit de cette façon. Le tour des seigneurs de l'Europe occidentale, qui avaient complètement ignoré cette lamentable avant-garde, était déjà venu.

Des barons lorrains avaient pris les devants avec Godefroi de Bouillon, un des ducs de Lorraine, qui avait des peccadilles à expier, ayant, ainsi qu'on le prétend, fait périr de sa propre main, un roi germanique suscité par le Saint-Siège; son frère Baudouin l'accompagnait. Il traversa l'Empire, dont il était un des princes les plus illustres, pendant le mois d'août, s'arrêtant à Tulln près de Vienne, pour s'y reposer trois semaines. Pendant ce retard, d'autres étaient déjà arrivés à Constantinople.

C'était Hugues le Grand, qui d'abord, arrêté à Durazzo, où on faisait, naturellement, bonne garde contre les Normands, avait été délivré par l'intervention de l'empereur, qui l'avait fait venir par la voie détournée de Philippopolis¹. On apprenait en même temps le débarquement par surprise, à Avlona, de Bohémond, qui, avec son parent Tancred, avait cru nécessaire une intervention normande au moment où l'Empire se trouvait devant de nouvelles difficultés. Il avançait si lentement vers Castoria qu'il semblait plutôt vouloir prendre possession de cette Macédoine si longtemps con-

1. Anne Comnène, X, ch. VIII.

voitée. Seul le frère du roi de France se trouvait avant la fin de l'année à Constantinople : la qualité qu'il prétendait avoir était celle de pèlerin, et il est très probable qu'un pacte fut conclu dès ce moment entre lui et l'empereur. Il était cependant si peu accompagné qu'il lui fut impossible de rien entreprendre.

Godefroi traversa lui aussi la forêt bulgare. Il eut une entrevue avec des fonctionnaires byzantins envoyés par Alexis, certainement dans le seul but de lui accorder l'« agora », l'approvisionnement. Sans piller, puisqu'elle avait ses quartiers assurés, la troupe du prince lorrain passa par Sofia, « Sterniz » (Sredec, Sardica). Il en fut cependant autrement, d'après le témoignage formel des sources de croisade, lorsqu'on s'approcha de Constantinople. On lui assigna un camp en dehors des murs de la capitale, à laquelle l'apparition de ces nouveaux intrus ne promettait rien de bon. Il paraît que cette décision aigrit encore plus l'esprit peu favorable aux Grecs schismatiques, depuis longtemps systématiquement décriés en Occident, des pèlerins armés. Cependant Alexis leur permit d'occuper, à cause des rigueurs de l'hiver, — on était aux fêtes de Noël, — certains palais déserts sur le littoral. Ils en vinrent aux mains avec les habitants qu'ils molestaient. La raison doit en être cherchée aussi dans la difficulté que rencontrait le chef suprême à s'entendre avec la diplomatie impériale.

Les conseillers d'Alexis ne consentaient à reconnaître dans les nouveaux venus que des auxiliaires faméliques et dénués d'argent comme les soudoyers normands, et par conséquent ils réclamaient l'hommage général. Or Godefroi ne voulut pas y consentir, dans sa qualité de grand prince occidental, sujet seulement à l'empereur germanique, et Albert d'Aix assure que ce fut à la suite de son ordre exprès que les soldats de l'armée catholique firent des razzias dévastatrices pendant presque une semaine.

On arriva à s'entendre, non sans qu'Alexis eût donné comme otage son fils Jean. Le Lorrain avait complètement cédé devant le « basileus ». Le texte du même chroniqueur, très bien informé pour toute cette époque, est formel : « le duc pacifié et gagné, se professe non seulement comme fils, selon la coutume du pays, mais aussi comme vassal, les mains jointes, avec tous les chefs qui étaient présents ou qui suivaient¹ ». Par une proclamation, les pèlerins reçurent l'instruction de garder « la paix et l'honneur » de l'empereur. L'approvisionnement qui avait été interrompu jusqu'à l'hommage fut ensuite rétabli. On y ajouta un subside hebdomadaire de perpères d'or impériaux², une solde et une

1. *Dux placatus et illectus non solum se ei in filium, sicut mos est terrae, sed etiam in vasallum junctis manibus reddidit, cum universis primis qui tunc aderant et postea subsecuti sunt*; Albert d'Aix, II, xvi.

2. Je crois qu'il faut lire ainsi dans le même chroniqueur à la place de « tartaron. »

« aumône pour les pauvres ». Comme cependant l'« armée » était « incorrigible », commettant des dégâts dans les quartiers, l'empereur imposa à Godefroi de la faire passer en Asie, ce qui arriva avant le printemps.

Byzance était revenue dans ses droits, en ce qui concerne Godefroi et elle était en train de négocier avec Bohémond un pacte du même contenu, le seul qu'elle pouvait accepter. Ici encore, elle rencontra de la résistance et aussitôt l'empereur soldat donna l'ordre d'ouvrir les hostilités contre les envahisseurs. Le gué du Vardar fut défendu contre eux : il fallut s'arrêter et reprendre les pourparlers. Prenant le chemin de Sérès, et épargnant la population plutôt grecque des villes, qui les accueillait portant des crucifix, les Normands eurent à rendre les bestiaux qu'ils avaient arrachés aux Valaques de ces régions. Bohémond dut quitter son armée à laquelle il recommanda la discipline la plus parfaite, — *modeste appropinquate civitatem*, — pour se présenter devant Alexis avec une vingtaine des siens. On ne voulait pas, à Constantinople, voir ces Normands redoutés, avant d'avoir pris toutes les garanties nécessaires. Godefroi et Baudouin servirent de médiateurs¹.

La question de ce nouvel hommage n'était pas

1. *Gesta*, VI, 4 : « Illuc quoque venit dux Godefridus cum fratre suo ».

encore résolue, lorsque Raymond de Saint-Gilles, comte de Provence, parut à son tour à Constantinople, à la suite d'une sommation impériale faite dans les mêmes termes. Le comte était parti de Marseille, par mer, comme « vrai et seul chef féodal du « pèlerinage » officiel, étant accompagné du légat désigné par le Pape, qui entendait se réserver le commandement suprême, Adhémar, évêque du Puy. Il avait débarqué en « Esclavonie », chez les Serbes, qui, à ce moment, ayant un prince ou « roi » résidant à Scutari, n'entendaient recevoir aucune instruction de Constantinople. Malgré les incidents habituels, inséparables du passage de bandes ignorant toute discipline, le comte arriva à conclure une vague convention avec le « roi » sur la base de cette « fraternité » slave, correspondant aux coutumes patriarcales de ces régions. Aussitôt qu'on se décida ensuite à passer en terre d'Empire, pour suivre de Durazzo à Salonique la voie « Egnatia » il fallut demander une permission formelle de la part d'Alexis. L'empereur présenta ses conditions invariables : « la filiation », la reconnaissance du comte comme « fils » de Sa Majesté unique et universelle, et l'hommage.

Et il fallut que Raymond aussi quittât ses troupes pour conclure personnellement l'accord qui lui avait facilité le passage¹. Par cette tournure poli-

1. Voir Raymond d'Aguilers, dans les « Historiens », III, p. 236 et suiv. et Foucher, *ibid.*, p. 329.

tique l'évêque du Puy était comme annulé. Car, de son côté, le Saint-Siège n'avait rien conclu avec l'Empire, ce qui serait sans doute arrivé si la lettre d'Alexis avait été authentique ou si du moins les ambassadeurs byzantins avaient paru, ainsi qu'on le prétend, au concile de Plaisance. Adhémar fit semblant d'être retenu à Salonique par une maladie : il n'arriva à Constantinople qu'après la conclusion des conventions avec l'empereur.

Raymond refusa d'abord ce qu'on exigeait de lui. « Il n'était pas venu, pour faire d'un autre son seigneur, ou pour faire le chevalier au nom d'un autre, mais bien seulement au nom de celui pour lequel il avait quitté sa patrie et les biens de sa patrie¹. » Cependant, cette résistance ne pouvait pas durer. Les conseils de Godefroi furent corroborés par l'intervention de Robert de Flandre, qui, étant parti, avec le duc de Normandie et le comte Étienne de Blois, par le chemin de Rome, où il avait trouvé les troubles causés par les adhérents de l'autre Pape, Guibert, ne s'était pas attardé en Pouille, mais s'était embarqué aussitôt pour la péninsule des Balcons. Il est probable que le comte lui aussi, très mal accompagné, avait accepté la formule impériale. Et enfin Bohémond s'était sou-

1. Raymond, p. 238 : *se ideo non venisse ut dominum alium faceret aut alii militaret, nisi illi propter quem patriam et bona patriae suae dimiserat.*

mis lui aussi à une formalité qu'il espérait pouvoir employer à son profit exclusif. Aussitôt après que Raymond eût prêté serment, « eût juré à Alexis la vie et l'honneur » — dit le récit des « Gesta » (*vitam et honorem juravit*) — le Normand s'empressa de faire passer en Asie Tancred, Richard *del Principato* et leurs soldats pour prendre le plus tôt possible possession du terrain qu'on voulait acquérir. Bohémond était resté en arrière pour mieux fixer les points concernant l'approvisionnement.

De toutes les troupes locales qui devaient composer la grande armée du pèlerinage, seuls les Normands et les gens du comte de Blois et de son frère Eustache, les sujets du nouveau roi d'Angleterre, étaient encore en retard. Après leur long séjour en Italie méridionale, pendant lequel ils perdirent la plus grande partie de leurs compagnons, qui jetèrent les bâtons de pèlerins et vendirent leurs arcs, leur seule arme¹, pour s'en retourner dans leurs provinces, ils s'étaient embarqués en 1077, pour traverser, par Durazzo et Diavoli, la région occidentale de la péninsule balcanique, où déjà les Provençaux avaient mis à taille les indigènes, Valaques, Slaves et Grecs. De fréquentes désertions amoindrirent encore le nombre de leurs soldats. Aussitôt arrivés à Constantinople, ils n'attendirent aucune invitation pour

1. Arcubus suis ibi venditis et baculis peregrinationis resumptis; Foucher, *ibid.*, p. 329.

conclure le traité d'amitié et de filiation : dans une lettre adressée par le comte à sa femme Adèle, il se loue de l'accueil qui lui avait été fait par Alexis, qu'il considère comme son « père¹ ».

Une vraie armée s'était formée, à la suite de ces conventions, à Nicomédie. Elle contenait les contingents de Godefroi, de Bohémond et de Tancrède, les Normands, les Flamands arrivés plus tard, les débris des bandes populaires, avec Pierre l'Ermitte, ressuscité, mais n'ayant aucune qualité de commandement, et avec cela un prestige très douteux. Raymond vint un peu plus tard avec ses Provençaux. *Aucun pacte n'avait été conclu entre ces différents chefs, qui n'auraient jamais consenti à une subordination. Et c'est justement ce qui devait leur faire accepter la « filiation » avec Alexis.* Mais, cet acte seul existant pour chacun d'entre eux, *ils n'étaient qu'une armée byzantine*, dans le genre des troupes occidentales infiniment plus faibles dont nous avons rappelé les exploits.

L'Empire, qui leur donnait provision, argent et autorité, les dirigea donc vers d'autres buts que celui du pèlerinage. Il lui fallait Nicée, occupée par les Turcs de Soliman, et ses auxiliaires, enfin régularisés, disciplinés, unifiés, ralliés à l'autorité suprême de l'empereur, allaient la récupérer, de

1. Cf. Albert d'Aix, II, XXI, avec la première lettre d'Étienne de Blois à sa femme, dans le recueil de M. Hagenmeyer (« ab eo quasi a patre discessi »).

concert avec les troupes grecques et avec une flottille qui parut sur les eaux du lac. Les turcoples byzantins avaient combattu à côté des chevaliers. L'empereur lui-même surveillait de loin, sur cette même terre d'Asie, dont la conquête était un des principaux buts de sa politique, les opérations. Le chef des impériaux, Boutoumitès, entra le premier dans la ville, et il n'y eut d'autres drapeaux arborés que ceux à l'aigle bicéphale. Le nom du basileus fut seul proclamé. Peut-être même que Soliman s'était entendu avec Alexis au nom duquel fut faite la capitulation. Les croisés furent empêchés de toucher à l'avoir des habitants, qui étaient de race grecque¹.

Le légat était présent; il n'eut aucun rôle; le nom même du Pape ne fut pas prononcé. Il se trouva cependant quelqu'un pour rappeler qu'il faut poursuivre le pèlerinage. Antioche était indiquée comme premier relais sur la route. Mais c'était encore une ancienne possession byzantine. Anne Comnène nous assure que son père l'empereur défendit expressément qu'on se dirigeât vers cette grande ville sans avoir conclu une nouvelle convention², qui évidemment devait en assurer la possession à l'Empire. Un guide byzantin, accompagné de troupes, Tatikios, devait accompagner les étrangers. Alexis leur recommanda aussi

1. Hagenmeyer. *Chronologie*, p. 74 et suiv.

2. Συντάξασθαι τῷ βασιλεῖ; XI, 3 (éd. de Bonn, p. 82).

de demander, par des ambassadeurs, au Soudan de « Babyloine », du Caire, dont dépendait la ville sainte, la permission d'y entrer en pèlerins, et une des sources prétend que les chevaliers comprirent ce conseil à leur façon, sommant le grand chef des Infidèles d'abjurer ou bien d'accepter, en parfait chevalier musulman, un défi dans toutes les formes¹.

En chemin, Bohémond fut attaqué par les Turcs ; les autres corps, qui poursuivaient chacun une autre route, accoururent à son secours ; Soliman, qui commandait personnellement, fut battu dans les plaines de Dorylée². C'était un accident que Byzance n'avait ni préparé, ni prévu.

Elle ne pouvait plus assurer l'approvisionnement. Les pèlerins ne trouvaient pas d'eau et ils se nourrissaient de graines de blé crues : la mortalité fut grande. On était au mois d'août, et la chaleur était insupportable. Mais nulle part la résistance turque ne se renouvelait plus. A Antioche de Pisidie, à Konieh, à Eregli, la garnison se retirait ; les habitants fournissaient le ravitaillement et donnaient de bons conseils. En Cilicie montagneuse, les différents corps se séparaient pour suivre chacun une autre vallée. On était en « Herménie », dans la Petite Arménie, gouvernée par

1. « *Historia belli sacri* », dans les *Historiens*, III, p. 181.

2. Anne Comnène, p. 84. La « *vallis Dorotilla* » de la lettre de Bohémond au Pape (*Historiens*, III, p. 350), lui correspond.

des princes locaux qui n'étaient soumis à aucune autorité supérieure, vivant depuis longtemps en rupture avec Byzance, haïe pour des motifs religieux. C'est ainsi que les pèlerins se présentèrent exténués par le passage à travers la « diabolique montagne », ayant jeté leurs lourdes armures, mais sans avoir subi d'échec militaire, à Tarse, à Césarée de Cappadoce, à Adana, à Mopsueste. On espérait qu'il en serait de même à Antioche aussi.

Mais Yagi-Sian l'émir qui possédait cette ville encore importante, était décidé à résister. Il expulsa tous les chrétiens, retint le patriarche en prison et avertit tout autour ses coreligionnaires de Jérusalem, d'Alep, de Damas, de Perse même. Du côté des croisés, Tancrede s'était empressé de mettre une garnison normande à Tarse, la première ville qui fut occupée par l'armée des pèlerins, et Baudouin avec un nombre de chevaliers se jeta contre les païens au delà de l'Euphrate; les châteaux arméniens furent cédés par Tatikios à Bohémond, établi à Édesse, où l'Arménien Toros portait le titre de couropalate byzantin; il courait jusqu'à Samosate¹. Le massacre de Toros par la populace l'en fit bientôt seigneur. L'essor indiscipliné de la chevalerie occidentale s'ajoutait déjà à la rapacité des Normands pour introduire le trouble dans cette cohue qui, sous l'influence des impé-

1. Hagenmeyer, *Chronologie*, pp. 128, 139.

riaux, avait marché en Asie Mineure comme une armée. Des Anglais soldés par Alexis tenaient à grand'peine Laodicée : ils appelèrent Robert de Normandie, qui s'y rendit aussitôt.

Le siège d'Antioche commença à la fin du mois d'octobre. Les chrétiens manquaient d'engins de guerre et un commandement unique était impossible. Les Provençaux paraissaient vouloir disputer la ville aux Normands. Pendant quelque temps cependant, les habitants de la campagne, des Syriens et quelques Grecs et Arméniens, fournissaient abondamment les provisions qui avaient si longtemps manqué aux pèlerins. La longueur de ce siège, qui dura jusqu'en juin, doit être attribuée aussi au contentement relatif que les pèlerins avaient enfin trouvé dans cette région de montagnes, féconde en champs cultivés et en vergers.

Il en fut autrement après que l'hiver eût rendu la campagne aride et déserte ; les chevaux périrent presque tous¹. Le légat resta dans le camp, alors que des détachements allaient chercher au loin des vivres pour l'armée. En leur absence, les Turcs essayèrent une sortie jusqu'à Alep. Pour reconforter l'armée profondément découragée, le légat ordonnait des jeûnes, des processions, et un prêtre provençal invoqua des visions qui lui firent trouver le fer de la Sainte Lance. Il avait fallu employer

1. Lettre d'Anselme de Ribeaumont, dans les *Historiens*, III, p. 891.

l'excommunication pour faire revenir Robert de Normandie et se saisir de Pierre l'Ermite, qui avait cherché à s'enfuir. Devant cette débandade et cette impuissance, le commandant des Grecs lâcha la partie¹. Des ambassadeurs du Soudan parurent probablement pour inviter les chrétiens à abandonner le siège².

Le sultan de Perse essaya d'une contre-offensive. Il envoya son atabek, résidant à Mossoul, Kerboghâ, contre Baudouin, qui se maintint à Édesse. Pendant qu'il se dirigeait vers Antioche, Étienne de Blois se retira à Alexandrette, sur le littoral (juin 1098). *D'après le témoignage des « Gesta³ », il avait été élu par les autres princes comme chef de l'armée entière.* Il paraît que cette résolution était la conséquence de la décision prise par les mêmes de remettre à Bohémond la mission de se saisir d'Antioche, quitte à en être le possesseur, *mais seulement jusqu'à ce que l'empereur byzantin, venant au secours, eût fait valoir ses droits.* De fait, le 3 juin, le Normand, qui avait des intelligences dans la place, plantait, non pas le drapeau des croisades, ni celui de l'Empire, mais le sien propre sur les remparts.

Le château résistait encore, et Kerboghâ était déjà arrivé. Un nouvel et long siège commença, les

1. Raymond d'Aguilers, loc. cit., p. 206; *Gesta*, p. 136.

2. Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 126; cf. *ibid.*, p. 136.

3. Loc. cit., p. 184.

chrétiens subissant cette fois le sort des compagnons d'Yagi-Sian. Le pain coûtait un besant si on pouvait le trouver; on se nourrissait de peaux d'animaux, de feuilles fraîches et de chardons¹. Le prêtre provençal fit déterrer la Sainte Lance. C'est en vain que Pierre l'Ermite fut envoyé au camp des Musulmans, pour obtenir le départ des siens de la part de Kerboghâ, mais, le lendemain, 28 juin, une victoire signalée permit aux assiégés quelque temps de répit. Aussitôt le château se rendit à Bohémond.

Le prince normand ne voulait partager avec personne la possession d'Antioche. Pour se gagner l'appui des Génois, il leur céda une église et un quartier². Il y avait cependant l'engagement formel, que nous avons déjà plusieurs fois rappelé, avec l'empereur. Alexis n'avait pas perdu de vue ce qui se passait en Syrie. Il était venu jusqu'à Kutayeh, pour retourner à Constantinople, sans qu'on puisse en préciser le motif, qui ne fut pas sans doute l'information décourageante fournie par Étienne de Blois. Aussitôt Kerboghâ vaincu, les chefs de la croisade s'empressèrent d'offrir, par Hugues le Grand et le comte de Hainaut, qui s'en retournaient, Antioche à son propriétaire légitime, l'empereur³.

1. *Gesta*, loc. cit., p. 148.

2. Hagenmeyer, *Chronologie*, p. 179.

3. Ut ad recipiendam civitatem veniret et conventiones quas

Sauf cette ardeur conquérante des Normands, sauf l'établissement de Tancrede à Tarse et l'usurpation de Baudouin à Édesse, les autres barons ne voyaient donc désormais un autre but que celui du pèlerinage à Jérusalem : *peragerent iter S. Sepulcri*¹.

La date du départ fut fixée et, en attendant, Bohémond s'en alla visiter ses châteaux d'Arménie et Godefroi Édesse, gouvernée par son frère : celui-ci lui avait cédé quelques châteaux voisins. Plus tard, une attaque commune fut livrée à Marra.

On avait perdu ainsi le moment propice pour la conquête de Jérusalem, où les Turcs de Sokman, fils d'Ortok, étaient complètement démoralisés. Les troupes du Soudan s'avancèrent, et, après quarante jours de siège, la ville fut livrée aux Égyptiens (26 août 1098)².

Eu égard à l'expédition prochaine, les croisés, qui avaient vu mourir à Antioche le légat, demandèrent au Pape de se mettre lui-même à la tête de l'expédition³. Urbain II traita même de ce projet au concile de Bari⁴. Cette intervention était d'autant plus nécessaire que non seulement la question du commandement suprême restait ouverte, mais

erga illos habebat expleret; *Gesta*, p. 152; Baudri de Dol, *ibid.*, IV, p. 80.

1. *Gesta*, p. 152.

2. Hagenmeyer, *Chronologie*, pp. 184-185.

3. « *Historiens* », III, pp. 350-351.

4. Riant, dans les « *Archives de l'Orient latin* », I, p. 224.

à Antioche même, où on continuait à maintenir les droits de l'Empire, — *salva fidelitate imperatoris*, — Raymond ne voulait pas se dessaisir au profit de Bohémond des points fortifiés qu'il avait occupés¹.

La marche sur Jérusalem commença sous les plus mauvais auspices. Une partie des pèlerins s'occupait à massacrer dans les châteaux conquis les malheureux mécréants, s'en nourrissant même aux moments de disette et poussant leur cruauté jusqu'à fouiller dans les entrailles des morts éventrés pour y chercher des besants d'or. A Édesse, Tancred imitait les plus affreux tyrans, faisant couper les mains, les pieds, les langues à ceux qu'il soupçonnait de conspirer contre sa domination². Quand la question se posa d'organiser l'expédition contre les Sarrasins logés dans la ville sainte, les chevaliers acclamèrent comme chef le comte de Provence : il devait être le « *ductor et dominus exercitus* » et faire porter devant ses troupes la Sainte Lance; s'il ne le veut pas, qu'il confie aux soldats du Christ cette relique et ils iront d'eux-mêmes, sous la conduite du Seigneur, *domino duce*³. Mais Bohémond, réclamant les quartiers occupés par les Provençaux, refusa tout concours. La multitude s'émut de ces querelles : « Eh quoi! Pour Antioche des querelles et des querelles pour

1. *Gesta*, p. 153.

2. Cf. *Gesta*, p. 155 et Hagenmeyer, loc. cit., pp. 201-202.

3. Raymond d'Aguilers, p. 270.

Marra et dans toute place que Dieu nous aura donnée. les litiges des princes, et la diminution de l'armée de Dieu¹ ». Et elle détruisit, d'un élan d'indignation, les murs du château. Bohémond chassait les Provençaux d'Antioche et Raymond se rendait compte, douloureusement, que personne des seigneurs ne veut faire, à cause de lui, le voyage du Saint-Sépulcre².

Il partit cependant. Tancrede était venu dès le commencement à ses côtés: les Normands devaient être nécessairement aussi de ce dernier acte de l'aventure. Robert de Normandie se réunit aussi à cette « armée » toute nouvelle, composée du contingent de princes ayant déjà des intérêts réels, divergents entre eux, sur une terre inconnue. On pillait en chemin les troupeaux des Arabes. Dans les châteaux occupés, on trouvait des provisions abondantes. Les émirs, comme celui de Tripoli, envoyaient des présents et on leur demandait en échange d'embrasser la foi du Christ. On se saisit, presque sans combat, de Tortose. Ayant appris que le « pape des Turcs³ », le calife lui-même, s'avance à sa rencontre, Raymond appela au secours les princes du parti contraire, Godefroi

1. Eho! Et propter Antiochiam lites et propter Marram lites et in omni loco quem Deus dederit nobis principum certamina et imminutio exercitus Dei erit; *ibid.*, p. 27.

2. Nullus seniorum voluisset causa ejus ire in viam S. Sepulcri; *Gesta*, p. 156.

3. Raymond d'Aguilers, p. 277.

de Bouillon et Robert de Flandre — Bohémond étant bientôt revenu à Antioche, pour la possession de laquelle il craignait, — qui étaient partis plus tard, à la fin de février 1099, de Laodicée. Ils hésitèrent. Les Normands contestèrent l'authenticité de la lance. Le malheureux prêtre qui l'avait découverte périt pendant l'épreuve.

L'empereur seul pouvait rétablir unité et discipline.

Ses envoyés, arrivés en avril, se plaignirent de ce que Bohémond pensait à retenir pour lui-même en prince indépendant Antioche, contrairement au serment qu'il avait prêté. Il offrait son argent et ses soldats, son concours personnel pour la fin de juin¹. Les chefs en furent ébranlés. Mais Raymond s'était arrêté pour se saisir de Tripoli, qu'il considérait comme devant être sa part du butin. La conquête de ce grand port devait tarder. On se saisit des châteaux se trouvant sur la route. L'offre du Soudan, qui permettait l'entrée à Jérusalem de « deux à trois cents » pèlerins sans armes², fut rejetée avec mépris.

Un vrai enthousiasme paraissait avoir saisi l'armée. Elle faisait aussi des marches de nuit, qui étaient, il est vrai, aussi plus recommandables dans la seconde moitié du mois de mai, à cause de la

1. *Ibid.*, p. 286; Anne Comnène, édition citée, II, p. 111.

2. Raymond d'Aguilers, p. 277.

grande chaleur pendant le jour. Dschébel. Sidon, Tyr, Caïpha, Césarée, Arsouf, Rama, Émaüs, les villes bibliques, surgissaient sur la route, on buvait les eaux qui avaient abreuvé les troupeaux des patriarches, on foulait la poussière de la terre foulée par le Seigneur. On ne touchait pas, par piété, à ces places trouvées sans défense aucune, sous la garde des souvenirs sacrés. On croyait sentir la protection du Seigneur, qui hantait les rêves de ces exilés soumis au charme brûlant de la terre d'Orient. On pensait déjà à établir des évêques dans ce pays d'Israël, dont les pèlerins se sentaient conquérants et purificateurs. Le moyen-âge qui vivait dans l'idée de l'Église était comme soulevé par le spectacle réel des régions dont l'aspect était jusqu'alors reproduit pour eux seulement dans les peintures et sur les vitraux. Tancrede, dont l'impatience était plus vive, et Baudouin, chevalier de la même trempe, poussèrent jusqu'à Bethléem. Ils y firent leurs prières, dans la basilique de la Vierge, mais, aussitôt après, le Normand planta son drapeau au-dessus de l'édifice.

On était devant Jérusalem le 7 juin, « à l'heure où la rosée du matin sous la chaleur du soleil levant commence à sécher sur les herbes¹ ». Le siège devait durer un jour de moins que celui des Sarrasins. Un assaut de nuit échoua. Il fallut

1. Albert d'Aix, V, XLIV-XLV.

recourir aux machines, dont la construction tarda. La flotte sarrasine parut à Joppé, et elle se saisit par surprise des vaisseaux génois qui y étaient arrivés¹. Enfin, après une procession générale, pieds nus, autour des murs, un second assaut, qui se prolongea pendant toute une journée, le 14 juillet, livra la ville sainte aux pèlerins². Un certain Léthald réussit à escalader les murs, le jour suivant, un vendredi, « près de l'heure même où notre Seigneur Jésus-Christ voulut bien subir pour nous, la crucifixion³ ». Ayant conclu une convention avec le comte Raymond, l'émir qui commandait dans la Tour de David fit ouvrir la grande porte à laquelle les pèlerins avaient coutume de payer leurs redevances⁴. Une affreuse tuerie n'épargna pas même ceux parmi les Turcs, les Arabes, les Éthiopiens, qui se croyaient garantis par ce pacte. Les rues étaient remplies de cadavres.

Quelques jours plus tard, Urbain II mourait à Rome.

On avait reconnu que Jérusalem ne pouvait appartenir qu'à l'Église. Elle peut et doit être représentée cependant par un prince ayant qualité d'*advocatus*⁵. La résolution était déjà prise avant la

1. Raymond d'Aguilers, p. 295.

2. Hagenmeyer, loc. cit., p. 248 et suiv.

3. *Gesta*, p. 161.

4. P. Tudebode, dans les « *Historiens* », III, p. 109.

5. *Aliquis advocatus qui civitatem custodiat*; Raymond d'Aguilers, p. 16.

conquête de Jérusalem, et le 22 juillet Godefroi de Bouillon était « présenté au sépulcre du Seigneur¹ » avec la mission expresse de « combattre les païens et de défendre les chrétiens² ». En échange Arnulphe fut élu comme patriarche par le parti normand. Quant au comte de Provence, se considérant comme déshonoré, il partit en pèlerinage vers le Jourdain³.

Comme les Égyptiens paraissaient du côté d'Ascalon, Godefroi rappela Tancrède et Eustache, qui avaient aussitôt recommencé leurs courriers. Raymond, Robert de Normandie, Robert de Flandre ne purent pas refuser leur concours. La victoire du 12 août, qui livra aussi un important butin, assura la possession de Jérusalem. Mais la discorde habituelle entre le duc et le comte empêcha l'occupation d'Ascalon elle-même. Le pèlerinage étant considéré comme terminé, les deux Robert partirent vers Constantinople pour revenir dans leur pays. Raymond lui aussi pensait à faire ce voyage et il établit sa femme à Laodicée. De son côté, Bohémond, qui n'avait pas pris part même à la conquête de Jérusalem, cherchait, de concert avec les Pisans, arrivés sur cent vingt vaisseaux, à se saisir de Laodicée et de Dschébel. Le port de

1. Obtulerunt eum ad sepulchrum Domini ; *ibid.*, p. 300.

2. Qui debellaret paganos et custodiet christianos ; *Gesta*, p. 161.

3. Raymond d'Aguilers, p. 301.

Laodicée était tout plein de pèlerins sur le départ, pendant que Godefroi s'occupait à réduire Arsouf et à fixer de ce côté aussi des frontières capables d'être retenues à ce qui devait bientôt être appelé royaume de Jérusalem.

Pendant ce temps Bohémond préparait son propre voyage de Jérusalem. Il s'associait Baudouin et l'archevêque de Pise, Daimbert, qui était arrivé sur la flotte. Ils arrivèrent en décembre, pour les fêtes de Noël, avec toute une armée. Godefroi, l'« avoué du Saint-Sépulchre », fit mine de les recevoir avec enthousiasme. Après le pèlerinage à Bethléem Arnulphe fut écarté et Daimbert prit la crosse de patriarche.

Or, le patriarche c'était le détenteur légitime, au nom du Saint-Siège, de Jérusalem récupérée. C'était un partisan de Bohémond, — toutes les sources le disent, — et les quatre évêques élus à la même occasion, pour Tarse, Mamistra, « Artasia » et Édesse, appartenaient au même parti. Aussitôt après le départ des princes qui revenaient à leurs résidences, Daimbert redemanda à Godefroi « la ville sainte dédiée à Dieu et la garde de cette ville, ainsi que Joppé avec son territoire¹ ». Il fallut se contenter pour le moment du quart de la ville de Joppé. Mais, le jour de Pâques suivant, 1^{er} avril

1. Patriarcha reposcente ab eo civitatem sanctam, Deo adscriptam et ejusdem civitatis praesidium simulque urbem joppensem cum ejus pertinentiis; Guillaume de Tyr, X, xvi.

1100, Godefroi se professa, solennellement, homme lige du Saint-Sépulcre représenté par l'archevêque, qui n'oublie pas de communiquer à Bohémond le succès complet de leur action¹. Le duc se réservait le seul usufruit de ces possessions, Jérusalem, la Tour de David, Joppé, jusqu'à ce qu'il aura pu se saisir de « Babyloine » elle-même ou « d'autres villes² ». Quant au comte Raymond, comme il se voyait, à Laodicée, abandonné par la plupart des siens, il partit pour Constantinople avec « sa lance apocryphe³ ».

Jamais Godefroi ne fut donc, modeste à part, roi de Jérusalem. La qualité royale ne pouvait être accordée que par le Pape ou par l'empereur d'Occident : aucun de ces deux chefs de l'Église catholique n'aurait consenti à se créer une espèce de rival dans le chef couronné de la ville sainte. Il n'y eut, du reste, aucune tentative de couronnement jusqu'au moment où, atteint par la peste à Joppé, Godefroi se fit transporter à Jérusalem, où il ferma les yeux le 18 juillet 1100. Pendant sa maladie, Daimbert prit le commandement de l'armée qui alla

1. Jam ultra superba sapere aut in saeculari pompa confidere respuens..., cuncta quae erant Ecclesiae libera reddidit et homo S. Sepulchri ac noster, fideliter se Deo et nobis amodo militaturum spondit; dans Guillaume de Tyr, X, 14.

2. Donec illum Deus in captione Babylonis aut aliarum urbium amplificasset, *ibid.*

3. Apocrypha illa cuspis; Raoul de Caen, dans les *Histories*.

assiéger Acre, s'arrêtant d'abord à Caïpha, et comme il avait à ses côtés Tancrède, accouru à la première nouvelle de la maladie du duc, il paraissait vouloir en faire son futur « avoué ».

Mais le parti d'Arnulphe, que le nouveau Pape Pascal allait condamner, existait encore, et il s'appuyait sur Baudouin, maître d'Édesse : on voulait en faire le nouvel administrateur de ce que le chroniqueur Orderic Vital appelait « le règne de David ». Aussitôt Daimbert, qui avait défendu à Baudouin de se présenter, appela son protecteur Bohémond, qui serait, dans son opinion, le plus digne successeur. Or, il était engagé dans une entreprise du côté de Mélitène, où l'avait appelé le prince arménien Gabriel-Gavras et il tomba entre les mains du « fils de Danichmend », l'émir qui menaçait cette place dont il convoitait lui-même la possession. Baudouin accourut le délivrer. Jérusalem paraissait devoir accepter comme roi Tancrède, qui venait de prendre Caïpha. Mais le comte d'Édesse sut intervenir à temps et il eut l'héritage, cédant à son cousin, Baudouin de Bourg, la principauté d'Édesse, mais seulement à titre de bénéfice. C'était, avec la soumission comme vassal de Gavras de Mélitène, le premier acte qui consacrait en Terre Sainte l'introduction des coutumes féodales de l'Occident, qui plus tard allaient être codifiées dans les *Assises*, le plus important recueil de droit de l'époque.

Mais déjà le Saint-Siège venait réclamer son droit. La flotte génoise amenait un légat, Maurice, évêque de Porto. Il voulait trancher en maître, et des lettres furent adressées à Baudouin et à Tancrede, qui n'auraient eu que le devoir d'exécuter des instructions impérieuses. Mais le frère de Godefroi ne l'entendait pas de cette façon. Avec quelques centaines de chevaliers, il se dirigea vers Antioche, où il se fit reconnaître comme suzerain par la population qui l'acclamait¹. A Laodicée il s'entendit avec le légat, puis il visita Dschébel, Maraclée, Tortose, « Archas », Tripoli même, où l'émir lui fit des présents, entre autres du « miel de forêt, dit sucre », Sidon, Tyr, Acre, Gibelet, Joppé. Le concours des Génois lui fut assuré. Passant par des défilés que les Turcs voulaient lui interdire, il arriva, au commencement de novembre, à Jérusalem, qui avait refusé de recevoir Tancrede, dont l'apparition à Joppé avait été été ensuite tout aussi vaine. Le patriarche refusa de sortir au-devant d'un prince qu'il ne reconnaissait pas, mais il y avait dans la foule le clergé grec et syrien, Baudouin étant l'époux d'une princesse arménienne et représentant à leurs yeux un esprit de fraternité entre les confessions chrétiennes. On lui prêta serment et devant le Saint Sépulcre il « se soumit

1. C'est le sens du passage d'Albert d'Aix (VII. xxxi) : « urbem ei obtulerunt si princeps aut dominus illius fieri voluisset ».

pour toujours à son service »¹. Suivit la revue générale de ses États, selon la coutume de l'Occident. Il attaquait les places insoumises et enferma les Bédouins dans les cavernes de leur refuge.

Les fêtes de Noël approchaient. L'image de Charlemagne se présentait aux esprits du chef franc appelé à défendre les droits éternels de l'Église et à soumettre par le glaive les Infidèles récalcitrants. Ce fut sans doute le légat qui mit ordre aux affaires de la croisade, embrouillées par les rivalités personnelles et par le particularisme inhérent au monde féodal. Sans qu'il apparaisse dans les documents existants, il réconcilia Daimbert avec Baudouin. Au nom du Pape, le patriarche avait le droit de créer un roi, et il le fit dans les formes d'usage devant l'hôtel de l'église de la Vierge à Bethléem. Ce n'était pas, du reste, un nouveau royaume, mais bien le *Regnum David* qui ressuscitait. Ekkehard d'Aura ajoute que la bénédiction du légat ne manqua pas à l'oint du Seigneur².

1. Ekkehard d'Aura, dans les *Historiens*, V, p. 28 : « inclinans caput suum super Dominici Sepulcri tumbam, ipsius se servituti perpetualiter subjugavit ».

2. Per legatum apostolicae sedis accepta regali benedictione coronatur (loc. cit., p. 28) ; Cf. Hagenmeyer, ouvr. cit., p. 338. Les relations entre le roi, le légat et le patriarche subirent plusieurs vicissitudes ; les détails dans Röhricht, *Gesch. des Königreiches Jerusalem*, pp. 181, 24-241, 43 ; Röhricht, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, p. 70 et suiv.

CHAPITRE III.

Les premiers temps du royaume de Jérusalem.

Déjà cependant les futurs maîtres réels de la Terre Sainte reconquise se présentaient. On a vu le rôle des Pisans, qui avaient imposé comme patriarche leur archevêque. Les Vénitiens avaient envoyé en Levant une puissante flotte, de deux cent six vaisseaux, qui parut à Rhodes, à Myrrha, où furent exhumés les reliques de Saint Nicolas, à Joppé. Ils avaient amené la prise de Caïpha. Les Génois avaient transporté le légat sur une flotte de vingt-six galères et six autres vaisseaux. Godefroi s'était retiré de Joppé¹ devant le tumulte continu des marins italiens². Leur pèlerinage à Jérusalem ressemblait à une mise en possession. De leur côté, les Génois se donnaient l'air d'avoir créé cette royauté de Jérusalem. Tous ces riches marchands considéraient avec compassion le nombre restreint

1. *Ibid.*, pp. 269, 289, 291.

2. Nulla affabilitate potuit comunicare; récit de la translation des reliques de Saint Nicolas, dans les *Historiens*, V. p. 272,

des soldats du seigneur de Jérusalem et surtout leur accoutrement mesquin. Ils amenèrent la conquête d'Arsouf et de Césarée. Établis dans les villes du littoral, ils se réservaient, comme les Vénitiens à Tripoli, leur quartier et prétendaient même rester maîtres exclusifs de la place en servant une redevance annuelle au chef des croisés, devenus leurs simples gardiens armés du côté du désert, vers Alep, Damas, Mossoul et l'Égypte des Soudans.

Ce n'était pas la conception du Pape sur le sort de ces régions délivrées. Et c'est pourquoi il fit des efforts plus énergiques qu'auparavant pour fournir au royaume vassal du Saint-Siège de nouveaux contingents de croisade.

Déjà le comte de Poitiers s'était occupé, en novembre 1100, de la prédication d'un nouveau « voyage », indispensable. Le comte Guillaume de Poitou s'était empressé de prendre la croix. Sous l'impulsion des Génois, on prêcha la guerre sainte en Lombardie et l'archevêque de Milan, Anselme, réussit à gagner les évêques de Pavie et de Plaisance, celui de Parme, les comtes de Biandrate et autres seigneurs subalpins pour l'idée de la campagne qui devait poursuivre l'œuvre déjà accomplie, jusqu'à la conquête plénière, rêvée par Godefroi, « du royaume de Babyloine¹ ». Raymond

1. Hagenmeyer, ouvr. cité, pp. 317-318.

de Provence était décidé à revenir avec de nouvelles forces pour réclamer ses droits en Terre Sainte. D'autres « déserteurs » de la première croisade, comme Hugues le Grand et Étienne de Blois, sentaient le besoin de se faire pardonner leur erreur. Et, aussitôt échappé de sa prison de Césarée dans le désert, Bohémond crut nécessaire un tour en Occident pour mettre ensemble une nouvelle armée, disciplinée à la normande.

Le nombre des nouveaux pèlerins armés fut assez grand. Il faut citer parmi les Français les évêques de Lyon, de Paris, de Laon, de Soissons, de Clermont, Odon et Étienne de Bourgogne et Hugues de Lusignan, parmi les Espagnols, occupés jusqu'ici à l'œuvre de récupération contre les Maures, l'évêque de Barcelone, parmi les Allemands, qui ont maintenant le premier chroniqueur de croisade, Ekkehard d'Aura, le duc Welf et Ida, marquise d'Autriche.

Les premières troupes furent celles de Raymond, des Lombards et des Français : ils durent demander le simple passage à Alexis, qui, après l'expérience faite avec les premiers pèlerins, les laissa périr misérablement à Angora (juillet 1101). La plupart des chefs revinrent à Constantinople, une grande partie des soldats arriva à Jérusalem par la voie d'Antioche. Dépassant Angora, les compagnons du comte de Nevers furent battus à Éregli. Quelques semaines plus tard, les Allemands unis

aux Poitevins eurent, à la même place, le même sort¹. Ensuite Étienne de Blois et Étienne de Bourgogne, combattant aux côtés du roi de Jérusalem, furent faits prisonniers par les Sarrasins. Les Anglais arrivèrent en 1102. Quant à Raymond de Toulouse, qui avait lui seul jusque-là renouvelé l'ancien pacte avec Byzance et jouissait de l'appui des Génois, il prit Tortose et Gibelet et imposa un tribut aux Turcs de Tripoli, dont il n'avait pu faire la conquête; ses courreries s'étendaient jusque vers Alep du côté du désert. Il continua ses exploits jusqu'en 1105, date à laquelle il laissa en mourant ses possessions en Terre Sainte à un neveu qui ne devait jamais venir les gouverner, le comte de Cerdagne. Baudouin, de son côté, avait dû rechercher, pour la première fois après son établissement en Orient, l'amitié d'Alexis, auquel il envoya, par une ambassade solennelle, deux lions.

Byzance n'intervenait cependant pas. Elle était arrivée à reprendre possession de l'Asie Mineure, à soumettre bientôt (1104) les châteaux de Cilicie, et cela lui suffisait. Ambitionner la récupération de la Syrie, cela aurait signifié la guerre avec le puissant Soudan d'Égypte, dont les Arabes, les Éthiopiens et les azapes revenaient souvent à la charge contre les usurpateurs francs, pendant que la flotte d'Alexandrie paraissait sur la côte.

1. D'après Albert d'Aix, VIII, ch. xxii-lxi et Foucher de Chartres, II, ch. xviii.

La nouvelle apparition de Bohémond devait cependant susciter un intérêt plus vif à Byzance. Le prince d'Antioche et le suzerain de la Cilicie arménienne, délivré de sa prison, s'était réconcilié avec son neveu, qui avait espéré le remplacer définitivement. Parti de Terre Sainte après avoir perdu ses places arméniennes, il avait demandé du secours, non seulement aux Normands de l'Italie méridionale, mais aussi dans la lointaine Angleterre; au cours d'un voyage en France, dans la compagnie d'un légat, il avait été reçu par le roi, dont il épousa la fille, Constance, à Chartres; Cécile, la sœur de Constance, fut promise à Tancrède. A un nouveau concile de Poitiers, Bohémond avait présenté ses doléances contre l'empereur byzantin. Mais, lorsqu'il s'agit de reprendre avec des forces nouvelles son activité en Orient, la résistance byzantine à Durazzo brisa ses efforts : il dut pactiser avec Alexis, lui promettant la restitution de Laodicée, ainsi que de Valania, de Tarse, d'Adana, de Maracée, de Tortose, etc., l'admission à Antioche, sans concurrent latin, d'un patriarche grec. Comme sébastos, il devait recevoir une solde de deux cents « michaélistes », par an, et on lui reconnaissait le droit d'étendre ses possessions jusqu'à Alep elle-même¹. En arrivant plus tard à Volo, le nouveau comte de Provence, Bertrand, dut prêter l'hommage

1. Anne Comnène.

au basileus. L'empereur arriva ensuite nécessairement à un conflit avec Tancrède pour le château arménien de Mopsueste.

Pendant ce temps, le roi de Jérusalem avait maintenu ses frontières, auxquelles il ajouta, avec le concours des Génois, Acre. Mais une attaque contre les ports de Phénicie (1108) ne lui réussit pas. Son homonyme, prisonnier des Turcs, pendant quelques années, se maintint à Édesse. Mais c'est par l'intervention des croisés que Bertrand, comte de Provence, regagna l'héritage de son père : Tripoli fut arrachée enfin aux Musulmans et son nouveau possesseur se reconnut vassal du royaume (1109); son cousin, Guillaume, qui avait dû se contenter de Tortose, sous la suzeraineté de Bohémond, lui transmit bientôt, par sa mort inopinée, cette place aussi. En 1110, on pouvait procéder, avec le même concours des Génois, à la conquête de Beyrouth. Avant la fin de l'année, Baudouin se servit des pèlerins norvégiens du roi Sigurd pour s'annexer Sidon. Si le siège de Tyr dut être levé à l'apparition de Togtèkin, la mort, en Italie, de Bohémond, délivra le roi de Jérusalem d'un concurrent dangereux.

Tancrede avait dû se reconnaître vassal direct de la couronne. Richard del Principato, administrateur d'Antioche, fonctionnait dans la même qualité. Par l'envoi d'une ambassade solennelle, Alexis paraissait reconnaître les droits de ce roi chrétien, indépen-

dant, dont il entendait cependant être « le père¹ ». Pour imposer son autorité aux indigènes, celui-ci employait les dehors de la souveraineté orientale, le manteau impérial, les cothurnes de pourpre, le bouclier d'or timbré de l'aigle, la barbe et demandait à être adoré². Son troisième mariage, — il avait répudié sa femme arménienne Arda, — avec la duchesse veuve de Sicile, Adélaïde, lui avait procuré des moyens pécuniaires nouveaux. Le royaume, qui au commencement s'appuyait seulement sur les débris d'une cohue de pèlerins qui, devant les privations et les dangers, s'était effritée, gagnait, dans les chevaliers disciplinés de nouveaux ordres, des défenseurs capables de fournir une milice permanente expérimentée au gardien du Saint-Sépulchre. En 1113, Gérard du Puy, un Français, fondait l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean et, dans quelques années, ses Hospitaliers gagnèrent un rang honorable dans l'histoire des conflits incessants avec les Égyptiens, toujours à la rescousse, leurs moyens étant inépuisables, ou avec les bandes de Turcs de Mossoul, d'Alep, de Damas, avec les essaims de Bédouins du désert, agissant, parfois, de leur propre initiative. Cinq ans après l'établissement de ce premier ordre de chevaliers-moines, astreints à toutes les règles du couvent, bien qu'ils

1. *Gesta*, p. 542; cf. Röhricht, *Jerusalem*, p. 120, note 3.

2. Guibert de Nogent, VII, chap. xxxix, pp. 254-255 (*Histoire des croisades*, IV).

fussent incessamment en quête d'aventures au service de la croix, Hugues de Payens prenait avec un groupe de chevaliers d'une nouvelle « milice » la garde du temple de Salomon, et les Templiers allaient être, non seulement de bons soldats de la guerre sainte, mais aussi, avec leurs riches commanderies en Occident, les plus entreprenants parmi les banquiers qui moyennaient le change entre l'Orient franc et les régions dont ils tiraient leur origine. L'institution militaire byzantine des Turcopoules, enfants de musulmans élevés pour combattre à la manière de leur nation, avait été aussi introduite dans les fondations franques en Terre Sainte.

Harassé de fatigue, le défenseur infatigable d'un royaume que son énergie seule avait fondé, complété et maintenu, réunissant sous son sceptre tous les établissements indépendants au début et écartant toute prétention de la part du patriarche, qui lui avait cependant imposé le sacrifice douloureux de sa liaison, considérée comme non canonique, avec Adélaïde, sentit, en 1118, sa fin approcher. Il mourut en route vers Jérusalem, à El Arich, recommandant aux siens d'élire comme successeur au trône son frère Eustache, un inconnu pour les gens d'Orient, ou bien Baudouin d'Édesse. Une inscription dans le style de la Bible orne son tombeau à côté de celui qui contient les restes de Godefroi.

Son successeur, le second Baudouin, élu le 14 avril, qui était un jour de Pâques, apportait une longue expérience de prince croisé, une expérience douloureuse même, car, comme comte d'Édesse, il avait passé cinq ans dans la prison des Musulmans, ses vainqueurs. Marié à une Arménienne, Morfia, fille du prince Gavra, il en avait trois filles portant les noms occidentaux de Mélisende, Alice et Hodierna : une quatrième princesse devait s'appeler Yvette. Originaire d'un château dans les Ardennes, c'était un Français de race pure, dont les attaches avec ce monde oriental, depuis quelque temps apparenté, non seulement avec les chefs francs, mais aussi avec leurs barons et avec leurs soldats, devaient lui être particulièrement utiles. Il était plus que son prédécesseur mêlé aux races et aux intérêts de l'Orient. Et, comme les émirs turcs en étaient arrivés à immiscer dans leurs querelles presque continuelles ces étrangers qu'ils ne pouvaient plus considérer comme des hôtes de passage (Ilghazi et Togtékin avaient combattu leur rival Borsouk avec le concours de ce comte d'Édesse lui-même et grâce aux troubles d'Alep les chrétiens levaient l'impôt aux portes de la ville), comme la succession à Bagdad aussi bien qu'au Caire venait de s'ouvrir, son règne s'annonçait devoir être plutôt paisible et heureux.

Cependant de tous côtés les Musulmans, Turcomans et Égyptiens, essayèrent une revanche. Les

courrieres des deux côtés recommencèrent. Roger d'Antioche fut complètement battu par Ilghazi et il resta parmi les morts. Le vainqueur réunit ses troupes à celles de Togtékin et un féroce enthousiasme animait les bandes turcomanes. Mais déjà le roi était apparu à Antioche, organisant la résistance et la revanche; le nouveau comte de Tripoli, Ponce, était accouru sous ses drapeaux. La victoire du 14 août 1119 sauva Antioche, mais les Musulmans s'attribuèrent le succès et les prisonniers francs amenés à Alep furent soumis à un martyre atroce. C'est seulement après cette bataille libératrice que Baudouin fut couronné, le jour de Noël de l'an 1119, à Bethléem, d'après la coutume déjà établie.

Une attaque d'Ilghazi contre Édesse ne réussit pas. Quelques semaines plus tard les deux émirs durent demander la paix à Baudouin, qui fit transporter la Sainte Croix d'Antioche à Jérusalem. Le roi était devenu par ces victoires souverain de son pays. Mettant à profit les discordes entre les Turcs d'Alep, il apparut à la tête de son armée à l'extrême frontière orientale de ses possessions. Mais le neveu d'Ilghazi, l'entreprenant Nour-ed-Daoula, rompit la trêve et dans une rencontre heureuse se saisit de Joscelin, qui commandait à Édesse.

La mort d'Ilghazi, dont les possessions furent partagées, le rendit le champion de l'Islam contre les Francs. A l'occasion d'une courrière du côté de

Samosate, où le nouveau chef des Turcomans avait commencé le siège de Karkar, Baudouin lui-même fut surpris au gué de l'Euphrate et emmené prisonnier à Chartpert (18 avril 1123). Ce hasard heureux contribua à lui gagner Alep, devenue de nouveau un boulevard contre les chrétiens. Mais, à cette époque d'aventures, il était possible que les prisonniers se saisissent de Chartpert pour que, du reste, quelques jours plus tard, Nour-ed-Daoula revînt pour envoyer Baudouin dans une prison plus sûre, au Harran. Ordéric Vital, qui raconte la vengeance atroce du jeune seigneur turc, prétend même qu'il fit arracher quatre dents au roi de Jérusalem¹. Malgré les incursions renouvelées de Joscelin, qui avait regagné sa liberté, Baudouin resta entre les mains des Infidèles pendant deux ans, mais leur héroïque commandant était mort dès le 5 mai 1124, au milieu d'une victoire complète gagnée sur Joscelin².

Le seigneur de Césarée et de Sidon, Eustache, avait été chargé d'administrer le royaume de Jérusalem, exposé, pendant l'absence du souverain, à une attaque des Égyptiens. Il sauva par une victoire Acre, Joppé et la capitale. Le doge lui-même était apparu avec une flotte de croisade pour

1. IV, ch. xi, c. 827 de l'édition Migne (*Patrologia latina*, - CLXXXVIII).

2. Toutes les dates chronologiques sont prises dans Röhricht, dont nous suivons les lignes générales de l'exposition.

détruire les vaisseaux du Soudan. A ce moment, Guillaume de Bures avait remplacé Eustache, mort subitement. Bientôt la conquête de Tyr par les Vénitiens et les chevaliers (7 juillet 1124) montra aux Musulmans que le sort du royaume de Jérusalem ne dépend nullement de la liberté du roi, que *les intérêts de la chrétienté entière et en première ligne celui des républiques italiennes sont engagés dans le maintien de la conquête.*

Aussi, lorsque Baudouin recouvra, au même moment, sa liberté, promettant, en dehors d'une somme d'argent, de livrer un château, — pour se prévaloir ensuite de ce que le patriarche n'avait pas été consulté et le refuser, — il pouvait apparaître en vainqueur. On lui offrit même une alliance dirigée contre Alep. Le roi parut sous les murs de cette place livrant le Coran aux pires injures et il était sur le point de faire entrer ses chevaliers dans la ville, lorsque l'arrivée d'Aksonkor, atabek de Mossoul, délivra les assiégés.

Baudouin, après s'être rendu solennellement à Jérusalem, eut aussi la satisfaction de briser, en juin 1125, les forces réunies d'Aksonkor et de Togtékin, qui menaçaient Antioche. Une paix favorable aux chrétiens fut conclue avant le retour de l'atabek à Mossoul. Devant Damas, sa capitale, Togtékin subit une nouvelle et grande défaite, en janvier 1126 : il ne survécut pas longtemps à ce malheur.

La force des Chrétiens en Terre Sainte parut s'accroître par l'arrivée du nouveau prince d'Antioche, Bohémond II, un jeune chevalier aux cheveux blonds, qui amenait vingt-deux vaisseaux et de l'argent. Baudouin l'attira aussitôt de son côté, lui faisant épouser sa fille Alice. Puis les chefs de cette chrétienté orientale, le roi, son gendre, Joscelin et Ponce essayèrent de se saisir de Damas. Mais, comme, en 1130, Bohémond fut tué près de Mopsueste, le roi entra comme souverain à Antioche, tout en reconnaissant les droits de sa petite-fille Constance.

CHAPITRE IV

La succession du « royaume de David ». Impériaux byzantins et musulmans.

La mort de ce prince énergique, le 21 août 1131, fut un grand malheur pour le royaume de Jérusalem.

Si Baudouin était arrivé au trône avec une connaissance parfaite des choses d'Orient, il n'en fut pas de même pour son successeur. Foulques d'Anjou, le propre frère de Geoffroi Plantagenet, né d'un premier mariage, avait été déjà recommandé au roi comme un futur croisé par le Pape Honorius II, en 1128, et bientôt après Baudouin lui avait offert, avec la main de sa fille Mélisende, la couronne de David. Arrivé en Terre Sainte pour célébrer son mariage, il eut, en attendant son règne, la possession d'Acre et de Tyr. Aussitôt après la mort de son beau-père, il fut couronné (14 septembre), pas à Bethléem, mais dans l'église même du Saint-Sépulcre, devant les tombeaux de

Godefroi et de son frère, ainsi que devant celui, tout récent, de Baudouin II lui-même.

Il ne jouissait d'aucune autorité sur les barons. Joscelin d'Édesse avait laissé, en mourant, ses possessions entre les mains d'un métis du même nom, dont la mère était sœur du prince arménien Léon¹. Ponce de Tripoli s'unit à ce jeune homme et à la propre fille de Baudouin II, Alice, pour s'opposer à Foulques, qui dut lui livrer bataille, ce qui jusqu'ici n'était jamais arrivé entre les barons de Terre Sainte. Une conspiration contre le roi suivit. Pendant qu'il cherchait un mari pour la princesse Constance dans la personne de Raymond de Poitou, qu'Alice elle-même aurait épousé volontiers, Roger de Sicile demandait l'héritage de Bohémond. Le patriarche d'Antioche commençait à y jouer un rôle pareil à celui que les événements avaient plusieurs fois donné à celui de Jérusalem.

Pendant ce temps, les Musulmans avaient perdu dans Schems-el-moulk de Damas un chef puissant et décidé. Restait cependant un adversaire plus redoutable des Francs dans Imad ed-din Zemki, possesseur en même temps de Mossoul et d'Alep. Le roi de Jérusalem dut capituler devant lui dans la citadelle de Barin (août 1137), heureux d'avoir sauvé sa personne, celles de Raymond, fils de Ponce de Tripoli, et de ses chevaliers.

1. Sur Léon, fils de Constantin et frère de Toros, sur la

Quelle que fût cependant la valeur politique et militaire du nouvel atabek, les Byzantins paraissaient pouvoir se présenter, sous le nouvel empereur Jean, comme continuateurs de la politique de récupération impériale, inaugurée par son père Alexis.

Jean, qui se plaignait de ce que le prince d'Antioche avait épousé la promesse de son propre fils Manuel, s'occupa d'abord à soumettre les seigneurs arméniens considérés comme des rebelles opiniâtres, l'un d'eux, Léon, ayant arraché même à l'Empire Séleucie et quelques autres places¹. Bien qu'ancien ennemi des Francs d'Antioche, celui-ci demanda et obtint contre le basileus l'appui de ces derniers. Léon fut pris cependant et envoyé à Constantinople avec sa famille; il devait y mourir et de ses deux fils l'un mourut aveuglé. Toute la Cilicie dut accepter les garnisons de ses anciens maîtres; les Grecs occupèrent le port d'Alexandrette; Chypre était colonisée avec les prisonniers arméniens. Antioche fut assiégée par les Byzantins, le prince dut se reconnaître vassal, s'engager à recevoir désormais son suzerain dans la ville et dans la citadelle, élever les drapeaux de l'Empire sur ses murs et promettre d'échanger ce fief contre les

veuve, résidant à Marach, de Kogh-Basile, voyez Röhricht, *Jerusalem*, p. 106, 114.

1. D'après les sources arméniennes et arabes, Röhricht, *Jerusalem*, p. 209 et suiv.

villes musulmanes de l'Est, que l'empereur se proposait de conquérir dans une nouvelle et prochaine campagne : Homs, Hama, Césarée (Châsar) et même Alep. Comme on le voit, la diplomatie impériale en revenait aux clauses qui avaient été jadis imposées à Bohémond I^{er}. Le chroniqueur byzantin Cinnamus prétend que les Hospitaliers et les Templiers n'hésitèrent pas eux aussi à reconnaître l'autorité du maître suprême. Le comte de Tripoli suivait une ancienne tradition de sa maison en prêtant le serment de vassalité.

Bien qu'il eût reçu des présents de la part de l'atabek, occupé à organiser une marche musulmane unique sur les confins du désert, l'empereur s'attaqua, le printemps suivant, à Imad ed-din Zemki lui-même. Il se dirigeait vers Alep avec une belle armée, occupant les châteaux, emmenant en esclavage les habitants, étouffant, à la manière franque, les réfugiés dans les grottes. Les comtes de Tripoli et d'Édesse lui avaient amené leurs contingents. Il assiégea Alep, mais le manque d'eau et de provisions le contraignit au retour (avril 1138). Césarée put résister aussi, et l'empereur dut se contenter des cadeaux du sultan de Bagdad, qui alla jusqu'à lui offrir un tribut annuel. Il voulut avoir au moins la possession effective d'Antioche, mais le prince sut lui opposer une agitation violente des habitants, qui avaient l'air de vouloir attenter même à la personne impériale. Tout ce qu'il avait gagné du

côté d'Alep fut aussitôt repris par les Musulmans.

Imad ed-din Zemki ne réussit pas cependant à organiser la marche musulmane de l'Ouest. Les émirs eux-mêmes étaient à la discrétion des bandes turcomanes pillardes et, d'un autre côté, entre certains d'entre eux et leurs voisins chrétiens les relations devenaient amicales. L'autobiographie de l'émir Ousama le montre suffisamment. Il y eut trois années de paix relative, et une nouvelle ère paraissait s'ouvrir, réconciliant sur ce territoire, sacré pour les deux religions, leurs fidèles appartenant à toutes les races. On comptait cependant sans l'impérialisme oriental de Byzance et l'impérialisme occidental des croisades, du Pape et, plus tard, aussi de l'autre empereur.

Jean Comnène avait formé le projet de créer et de restaurer un duché de frontière vers le Sud pour son fils Manuel : il aurait compris, avec l'île de Chypre et la Cilicie arménienne, Antioche et son district. Il apparut en 1142 à Attalie, la Satalieh des Turcs, où mourut son fils Alexis ; plus loin il perdit son puîné Andronic. Arrivé devant Antioche, il demanda au prince d'accomplir ses engagements antérieurs. Les habitants de la ville déclarèrent ne pas vouloir les reconnaître, ce qui amena des hostilités de la part des Byzantins. La soumission d'Antioche fut cependant ajournée pour l'année suivante.

L'empereur ne revint pas. Témoignant de son

désir de visiter Jérusalem, il reçut de la part de Foulques la réponse qu'il ne serait pas capable de recevoir une armée entière. Comme le Comnène finit bientôt ses jours près d'Arizarba, à la suite d'un accident, le danger byzantin fut écarté pour quelque temps. Mais, comme un autre accident mit fin, en automne, aux jours du roi de Jérusalem, le problème de l'avenir de la Terre Sainte restait ouvert des deux côtés.

De fait la couronne du royaume appartenait à la veuve de Foulques, Mélisende, qui avait deux enfants en bas âge, Baudouin et Amaury : elle se fit sacrer avec le premier, après avoir déjà été sacrée dans la compagnie de son mari.

C'était justement ce qu'il fallait pour préparer hâtivement la liquidation de ce royaume improvisé en face des émirats musulmans et en marge du désert turcoman et bédouin.

L'Empire grec avançait de nouveau. A la mort de Jean Comnène, le prince d'Antioche avait espéré pouvoir regagner son indépendance. Il protesta et argumenta pour finir par une attaque contre les garnisons byzantines en Cilicie. Il fut complètement battu par les légions et la flotte du nouveau basileus Manuel. L'île de Chypre servait de base pour les attaques renouvelées contre ce vassal agité. Il fallut bien se soumettre, et dans une forme qu'aucun des barons francs n'avait accomplie jusqu'ici :

il se rendit à Constantinople, prêta serment au nouvel empereur et promit d'installer à Antioche un patriarche grec. Il devait admettre d'autant plus cette restauration religieuse que les patriarches latins, qui osaient disputer avec Rome sur l'ancienneté et l'hégémonie, avaient réclamé plus d'une fois des droits de quasi suzeraineté sur les princes.

L'impérialisme turc, représenté par l'atabek Imad ed-din Zemki ne tarda pas aussi à mettre à profit l'absence d'un roi de Jérusalem capable de défendre ceux qu'il considérait comme ses vassaux; Joscelin II, tout seul, n'était pas en état de garnir Édesse, depuis longtemps menacée et désertée par le prince pour une résidence improvisée. Vers la fin de l'année 1144, les Musulmans y entrèrent après un grand massacre; l'archevêque lui-même était parmi les morts. Le patriarche syrien fut toléré et la population soumise à un nouveau régime, assez doux, qui continuait surtout les anciennes traditions.

Bien que l'atabek eût été tué dans une conjuration quelques mois plus tard, en septembre 1146, et que jusqu'à cette date même les Turcomans n'eussent rien entrepris pour continuer leurs conquêtes, la perte d'Édesse fut douloureusement ressentie en Occident. Un retour offensif de Joscelin réussit à regagner la ville, mais l'émir d'Alep accourut pour sauver la citadelle, et les chrétiens durent quitter en désordre les quartiers qu'ils

avaient occupés. Comme punition, Édesse fut détruite en grande partie. Une attaque du jeune roi contre Damas finit par une défaite, et on avait craint un moment que Baudouin III lui-même ne devînt le prisonnier de l'émir vainqueur.

La situation des Francs en Terre Sainte ne s'était donc pas améliorée. L'intervention des représentants en Occident de la race française, fondatrice de ces États féodaux dans le lointain Orient, était devenue nécessaire, sinon indispensable. Et surtout l'apparition des chefs de ce monde français était requise à cause du manque d'autorité de tous les chefs locaux : l'enfant qui régnait dans la ville de David, Joscelin chassé deux fois de sa capitale, Raymond devenu le vassal, sans aucune solidarité avec ses frères latins, de l'empereur de Byzance.

Des secours avaient été déjà demandés par l'évêque de Gibelet, Hugues, au pape Eugène III, un Français qui, en plus, représentait ce nouvel essor de la France incorporé dans la grande personnalité dominatrice de Saint Bernard. C'est en effet à ce chef spirituel du catholicisme que fut due, malgré le serment de croisade, prêté dès 1131, par le père et prédécesseur du roi de France, Louis VII, la nouvelle croisade, à laquelle une rivalité, explicable, aussi bien que la vigueur de la propagande entreprise par le grand orateur

français sur le Rhin, réunit le concours du roi allemand Conrad.

Le jour de Noël de l'an 1145, eut lieu d'abord un congrès à Bourges; on décida une nouvelle assemblée du clergé et des fidèles pour le jour de Pâques de l'année suivante¹. Saint Bernard lui-même prêcha en mars 1146 au concile purement national de Vézelay; pendant les fêtes de Noël il était à Spire, accomplissant la même œuvre enthousiaste d'exhortation, avec le même succès.

Le roi de France partit accompagné des évêques de Langres et de Lisieux, de son frère Robert de Perche, de son gendre Henri de Troyes, du beau-frère de Baudouin III, Thierry de Flandre, et d'un nombre assez restreint de ses barons. Ayant traversé paisiblement les provinces de l'Empire, il se présenta à Constantinople devant le puissant Manuel Comnène dans l'attitude la plus amicale, sans que l'étiquette byzantine eût fait des concessions à ce roi de l'Occident latin. Louis admit de se séparer des siens, qui allèrent répéter à travers les montagnes et les déserts d'Asie Mineure et de Syrie la triste aventure des croisés de Pierre l'Ermite; il s'embarqua dans le port byzantin d'Attalie, mais non pour se rendre directement, en simple pèlerin, à Jérusalem, où on l'aurait reçu comme

1. Cf. *Patrologia latina*, CLXXX, pp. 7. 1064 et le récit d'Odon du Dueil. Cf. Röhrich, *Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge*, II, pp. 57-104.

tel. Il alla faire visite au prince d'Antioche, oncle de la reine Aliénor, et, importuné par les assiduités de celui-ci auprès de sa nièce, il se rendit à Jérusalem pour y reprendre le fil de ses intentions guerrières, plus d'une fois interrompues par la légèreté et les caprices.

La suite de Conrad, à laquelle devaient s'ajouter des pèlerins venus par mer, était plus nombreuse. Elle contenait les évêques de Metz et de Toul, les ducs d'Autriche et de Souabe, le marquis de Bade, le futur duc de Bavière; les Lombards, marquis de Montferrat, comte de Biandrata, faisaient partie du contingent impérial. L'évêque Otto de Freisingen, l'historien de son époque, se rallia plus tard à l'armée.

Comme à la fin du xi^e siècle, les Allemands se livrèrent au pillage. On ne connaît pas si exactement que pour la première croisade les incidents qui en furent la suite : on peut être certain cependant que ce furent les mêmes. Les conflits avec les soudoyers de Manuel, parmi lesquels des Sarrasins comme Prosouch, ne manquèrent pas. A Andrino-ple on en vint aux mains avec les habitants. Lorsqu'il se présenta à Constantinople, Manuel, menacé par le Sicilien Roger, qui avait débarqué des troupes sur son territoire, ne pensa pas à lui faire conclure, non plus qu'à Louis VII, un traité d'alliance. Il savait bien qu'une croisade entreprise dans ces conditions n'aura aucun résultat pratique

et, du reste, si de pareils résultats s'étaient produits, ils seraient revenus au compte des fondations de croisades existantes, ayant à leur base des traités formels. Mais, comme l'armée allemande incommodait les habitants de Péra, on lui fit quitter ce quartier. Mal guidée et secourue, elle fut brisée par les Seldschoukides à Dorylée, sur la place de l'ancienne victoire, dont le souvenir avait peut-être séduit les nouveaux croisés.

Une flotte byzantine porta le roi allemand, qui après sa défaite s'était rencontré avec Louis et avait cherché un abri à Constantinople, à Acre. Conrad se dirigea aussitôt vers la ville sainte, où il fut logé dans le Temple. Il avait encore une petite armée et paraissait disposé à combattre.

Il y avait des personnes qui pensaient à Édesse, dont le prince ne parut cependant dans aucune des cérémonies qui accompagnèrent l'arrivée de ces hôtes illustres. Le prince d'Antioche avait proposé au roi de France une attaque contre Césarée du désert ou contre Alep. Les conseillers de Baudouin III espéraient plutôt pouvoir se saisir de Damas. Pour arriver à une décision et pour ménager des ambitions politiques divergentes, on décida une assemblée générale, le 24 juin, dans le bosquet de palmiers, la « palmerie » près d'Acre. L'expédition contre Damas fut acceptée.

Elle ne regardait cependant que le roi de Jérusalem, car les seigneurs d'Antioche et d'Édesse

continuaient à se tenir opiniâtrément à l'écart. Les hostilités commencèrent, avec le concours des Hospitaliers et des Templiers, vers la fin du mois de juillet. Ce fut plutôt l'occasion d'exploits individuels de la part des chevaliers des deux races. Devant la seule possibilité d'une concentration musulmane, comprenant l'atabek et l'émir d'Alep, on abandonna misérablement le siège de Damas. Tout concours des barons de Terre Sainte manqua pour une tentative sur Ascalon. Bientôt Raymond de Tripoli allait demander le concours du nouvel atabek Nour ed-din Mahmoud contre un prétendant.

L'impression laissée aux nouveaux croisés par cette collaboration était détestable. Les gens à pied de France, se querellant avec les Syriens, les couvraient d'injures, disant franchement qu'il ne fallait pas que les Français leur conquissent des cités, ni travailler et faire des dépenses pour les Syriens, car les Turcs sont meilleurs et plus fidèles qu'eux, qui n'observaient ni foi envers Dieu, ni fidélité envers le prochain¹. De son côté, le Pape Adrien IV reprochait au roi Louis de ne pas avoir consulté les gens de Terre Sainte². Saint Bernard

1. *Populus pedestris de Francia, cum Syrianis litigando, improperebant et aperte dicebant quod non erat bonum Francigenis pro eis civitates acquirere, nec laborare et sumptus pro Syrianis diffundere, quia Turci meliores erant et fideliores illis, qui fidem nec Deo, nec proximis observabant; Gesta, p. 408, apud Röhrich, Jerusalem, p. 256, note 4.*

2. *Inconsulto populo Terrae, hierosolymitanum iter minus caute aggressi estis; Jaffé, Regesta, n° 10. 546.*

lui-même dut répondre à des critiques amères. Conrad partit aussitôt par mer; après les fêtes de Pâques de l'année 1149, le roi de France en fit de même. *On peut dire, qu'après la fin de la croisade populaire par la catastrophe de Pierre l'Ermitte et de Gauthier Sans Avoir, la croisade des princes et des barons dans l'ancien sens du mot venait de faire définitivement faillite.*

De nouveau, l'atabek, d'un côté, le basileus, de l'autre, travaillèrent à détacher les morceaux de ce royaume que Baudouin I^{er} et Baudouin II avaient solidement organisé. Nour ed-din Mahmoud vainquit le comte de Tripoli en 1149, Raymond et le seigneur de Marach restèrent sur le champ de bataille, et la tête, la main droite du premier furent envoyées à Bagdad¹. Après avoir fait passer ses armées victorieuses devant Antioche épouvantée et avoir poussé jusqu'au bord de la mer, il se saisit d'Apamée.

Un nouvel ennemi musulman, le sultan de Koniéh, Masoud, devenu beau-père de l'atabek, avait paru dans ces régions menacées, et Joscelin fut en danger de perdre aussi Tell-bacher, sa résidence habituelle : quelques mois plus tard, des rôdeurs turcomans se saisirent de sa personne et l'offrirent à l'atabek aussi bien qu'à l'émir d'Alep, qui en fit

1. La seule source est désormais Guillaume de Tyr, un contemporain pour cette époque.

acquisition; l'ancien seigneur d'Édessé languit pendant huit ans, jusqu'à sa mort, en prison; à l'exception des habitants de Tell-bacher, Aïntal, Samosate, les Arméniens seuls restèrent pour mener une existence précaire sur les bords de l'Euphrate. Baudouin III parut dans ces régions pour les offrir à l'empereur Manuel; un traité formel fut conclu dans ce sens seulement et le drapeau à l'aigle byzantine fut levé, après des siècles, sur les murs de ces citadelles dominant le rivage occidental de la Mésopotamie soumise au calife. Ce n'était cependant qu'une occupation provisoire jusqu'au retour offensif de l'atabek. Ce qui sauva les Francs fut, d'un côté, l'alliance avec l'émir de Damas, qui, craignant Nour ed-din Mahmoud, consentit à payer un tribut au roi, puis l'anarchie qui régnait au Caire: elle permit la prise, en 1154, de la forte place d'Ascalon.

Ce royaume qui paraissait parfois en pleine dissolution, que des bandes de Turcomans pouvaient oser assiéger, comme en 1152, ne jouissait pas au moins d'une paix assurée dans Jérusalem elle-même. La reine-mère, s'appuyant sur son beau-frère, le connétable, et sur tout un parti, prétendait, invoquant le testament de son père, avoir les mêmes droits au pouvoir que le jeune roi. On en arriva à un partage, qui laissait à Baudouin III seulement les revenus de Tyr et d'Acre. Celui-ci

contraignit Mélisende, en l'assiégeant dans la Tour de David, à lui abandonner Jérusalem aussi. Le comte de Tripoli était en discorde avec sa femme Hodierna, sœur de Mélisende, et il finit sous les coups des assassins. Plus tard, les Hospitaliers prirent les armes contre le patriarche et lancèrent des flèches dans l'église du Saint-Sépulcre.

Byzance recommença donc librement son œuvre diplomatique et militaire pour pénétrer en Syrie. Antioche devait passer définitivement et directement entre les mains des Comnènes. On pensa d'abord à marier la princesse veuve, Constance, avec un Roger de Sorrento, Normand, qui était veuf de Marie, sœur de Manuel. Constance préféra un chevalier français, Raymond de Châtillon, un terrible homme, qui fit oindre de miel son ennemi le patriarche et l'exposa aux insectes. Il attaqua de concert avec l'Arménien Toros et dévasta l'île de Chypre; lorsqu'il fut contraint de l'abandonner, parmi ses prisonniers se trouvait un Comnène, Jean, fils d'Andronic. Mais, comme Nour ed-din cherchait à réunir à ses possessions celles de son beau-frère d'Anatolie, mort en 1152, comme il avait fini par arracher Damas, en même temps que les Égyptiens, ayant chassé leur vizir incapable, infestaient les places du littoral et même les châteaux de l'intérieur, Baudouin n'avait qu'une issue : l'alliance avec les Byzantins, la reconnaissance formelle de leur hégémonie.

En juin 1137, le roi venait de subir une grande défaite de la part de Nour ed-din Mahmoud, et les Musulmans de Damas avaient assisté au long défilé des prisonniers francs, leurs alliés, leurs suzerains jadis. Le comte Thierry de Flandre, un des soutiens du royaume, ce prince énergique qu'avait épousé Sibylle, sœur de Baudouin, recommanda à celui-ci un mariage byzantin. Le roi de Jérusalem épousa donc la très jeune princesse Théodora, fille d'Isaac, un des frères du basileus : elle lui apportait, en dehors de 400.000 perpères pour les fêtes mêmes du mariage, 100.000 autres à titre de dot, en échange pour un domaine viager comprenant Acre et son territoire. Elle fut couronnée solennellement à Jérusalem.

Aussitôt après, Manuel fit marcher ses troupes contre l'Arménien Toros, qui entre Kilidsch Arslan II, le nouveau sultan d'Anatolie, le prince d'Antioche, les Templiers de Gaston et l'empereur, était arrivé à rendre la Cilicie à sa race. Il s'agissait aussi de punir, de chasser peut-être le prince d'Antioche, dont le roi de Jérusalem brigait l'héritage.

La Cilicie était déjà complètement occupée, lorsque Raymond de Châtillon parut devant l'empereur, en haillons, nu-pieds, la corde au cou, pour demander grâce. Il l'obtint comme vassal, obligé aussi au contingent et à condition de tolérer à Antioche un seul patriarche : l'orthodoxe.

Aussitôt, le roi de Jérusalem se présenta, lui

aussi, devant le puissant prince, maintenant son parent, dont il avait dû se déclarer, par le traité du mariage même, le vassal. Tout ce que le cérémonial byzantin avait de plus savant fut employé pour lui en imposer. Arrivé devant la tente de Manuel, on voulut le faire descendre de cheval ; le siège qu'on lui avait préparé à côté du trône impérial était très bas (ainsi qu'on l'avait fait, du reste, pour Louis VII). Amaury, frère de Baudouin, remplit le même devoir. Par leur intervention Toros fut enfin pardonné.

Quelques mois plus tard, le jour de Pâques de l'année 1159, Manuel se fit recevoir comme empereur d'Orient par les récalcitrants bourgeois d'Antioche. Le roi de Jérusalem et son frère étaient présents. On lui avait imposé de suivre à pied, sans ornements royaux, le basileus monté sur un cheval dont le prince d'Antioche tenait très humblement les rênes. Après avoir été béni par un patriarche grec, dans l'église de Saint-Pierre, le Comnène tint pendant huit jours tribunal dans le palais des princes. Les Francs purent contempler aussi Manuel en chevalier vainqueur dans un brillant tournoi. Le roi, étant invité à une chasse, ne put la suivre sans accident. Nour ed-din Mahmoud, malade, sauva ses possessions, car il était question d'une attaque sur Alep : il dut délivrer ses prisonniers chrétiens et conclure un traité secret qui assurait les pèlerinages.

En quittant ces régions, Manuel était si certain d'y avoir rétabli dans son sens l'ordre légitime qu'à un certain moment il fit convoquer par un de ses généraux, pour une expédition contre Rhodes, le roi et les barons francs. Des troupes grecques étaient restées dans le pays pour surveiller l'atabek¹.

Veuf de sa première femme, Irène, Manuel demanda, en 1161, la main d'une princesse franque : Mélisende, sœur de Raymond de Tripoli, ou Marie d'Antioche, fille du prince Raymond : il obtint cette dernière. Le mariage qui faisait d'une fille de croisé l'impératrice d'Orient fut célébré à Constantinople le jour de Noël². Comme une mort précoce, le 10 février 1162, finit la brève carrière royale de Baudouin III, les avantages du double mariage furent amoindris pour le Comnène.

La politique byzantine fut cependant reprise par le second fils de Mélisende, qui avait précédé au tombeau son fils aîné. Élu par le peuple et aussitôt couronné (il l'affirme lui-même : « in bona omnium hominum nostrorum voluntate³ »), Amaury, qui avait dû se séparer pour des raisons de consanguinités de sa première femme, fille de Joscelin II, allait épouser, en 1167, Marie, nièce de Manuel, et recommencer le chapitre de l'avance chrétienne,

1. Röhricht, *Jerusalem*, p. 305.

2. Cinnamus et Guillaume de Tyr.

3. Cf. Guillaume de Tyr, IX, chap. I et suiv.

latine et grecque en même temps, aux dépens des Musulmans de l'atabek et de ceux d'Égypte. Contre les Soudans dégénérés ce nouveau roi de Jérusalem, jeune et énergique, animé d'un grand esprit guerrier, — il demanda à l'archevêque de Tyr la rédaction de la première histoire générale du royaume, — espérait pouvoir, grâce aussi à cette grande alliance byzantine, se rendre maître de l'Égypte entière.

Il avait prétendu d'abord, en 1163, le paiement du tribut de 160.000 pièces d'or qui aurait été promis à Baudouin III, lequel, ainsi qu'on l'a vu, avait aussi l'émir de Damas comme tributaire musulman. Une première campagne sans succès amena les Francs jusqu'à Bilbaïs. Bientôt cependant, au cours des troubles qui donnèrent le pouvoir au vizir Chaver, le nouveau roi obtint de la part de ses adversaires une promesse dans ce sens. L'intrigue fut rendue vaine par un nouveau changement de décor. Chaver occupa l'Égypte avec l'aide des Turcomans de Nour ed-din Mahmoud, commandés par l'émir Asad ed-din Chirkouh. Bientôt entre Chaver et le commandant des troupes asiatiques éclata un conflit qui ne devait finir qu'avec l'assassinat du mamelouk par son rival turcoman, qui lui-même ne survivra pas plus de quelques jours à sa victime. Ce sera encore un Turcoman de Syrie qui, en laissant vivoter la personne sacrée du calife, recueillit l'héritage des deux, ce Saladin Mélik el

Nassir, qui devait être reconnu comme une des plus grandes personnalités de son époque.

Pendant ces discordes Amaury avait été plusieurs fois invité à intervenir, avec des offres de tribut augmenté et de paiement pour ses soldats.

Au commencement le roi parut comme allié de Chaver, ce qui lui permit, en 1164, d'avancer jusqu'au Caire. En son absence, le nouveau prince d'Antioche, neveu de l'impératrice Marie, Bohémond, et le jeune Raymond de Tripoli, Joscelin III d'Édesse, toute la nouvelle génération des princes francs, soutenaient la résistance contre Nour ed-din qui cherchait à délivrer son général; le gouverneur grec de Cilicie, Constantin Ducas, et les princes arméniens des montagnes collaboraient à cette œuvre, qui pour la première fois employait toutes les forces chrétiennes à l'exécution d'un plan nouveau et hardi. Les chefs furent cependant pris tous, à l'exception de Toros, dans une grande bataille malheureuse et menés à Alep.

Leur captivité fut cependant d'assez brève durée : ils durent à ce qu'il paraît, leur liberté non seulement au prix de rachat mais aussi au prestige de Manuel. Car Bohémond se rendit aussitôt à Constantinople et il fut le premier à exécuter la clause du traité qui imposait à Antioche le patriarche grec, à l'exclusion de son concurrent latin¹. Pen-

1. Baniyas fut conquise par Nour ed-din peu après.

dant son absence, Amaury, qui avait fait évacuer l'Égypte par les gens de Nour ed-din, administra, jusqu'en 1165, Antioche.

Une nouvelle attaque de Chirkouh à travers le désert rappela le roi en Égypte. Ses envoyés eurent l'occasion de contempler dans son palais du Caire, au milieu des pompes traditionnelles, la divinité immobile du calife ; on prétend même qu'il put être amené, contre l'étiquette religieuse des Musulmans, à prêter serment selon la coutume occidentale. On vit les soldats francs défendre sur les créneaux de la capitale égyptienne la légitimité du chef des chiites contre les Turcomans sounnites du désert.

Godefroi de Bouillon n'aurait jamais pensé que sa croisade pourrait avoir un pareil résultat. Après une bataille perdue, le roi de Jérusalem, qui avait reçu des renforts, était encore en état d'entreprendre le siège d'Alexandrie. Cette fois aussi il obtint la retraite des soldats de Nour ed-din, et la bannière de Jérusalem put flotter librement sur une des tours d'Alexandrie, que les Francs eurent la permission de visiter après avoir signé un nouveau traité avec Chirkouh (août 1167). Il laissait une garnison en Égypte ainsi que les receveurs du tribut.

Ces événements se passèrent avant le mariage byzantin, qui devait donner une plus large base à des projets d'une si haute envergure¹. Depuis

1. A ce moment un Comnène, Andronic, résidant à Beyrouth,

longtemps déjà, en 1163, des ambassadeurs de Terre Sainte s'étaient présentés à la cour de Louis VII, pour lui demander de collaborer à une nouvelle croisade, qui se présentait dans des conditions infiniment plus favorables. De ce côté il n'y avait rien à attendre pour le moment.

Le traité avec Manuel dans le but de cette nouvelle et brillante conquête fut conclu à Ochrida, pendant l'été de l'année 1168¹. Aussitôt Amaury envahit l'Égypte, demandant pour se retirer un énorme accroissement du tribut. Il soumit Bilbaïs, pendant que sa flotte se saisissait de Tanis, puis il se dirigea sur le Caire dont les vieux quartiers furent incendiés par Chaver, dans son désespoir. Amaury se croyait déjà maître de l'Égypte et il délivrait les prisonniers, les considérant comme ses sujets². Comme il y avait eu à Bilbaïs un affreux massacre, les habitants du Caire firent un suprême effort pour se défendre. Un appel chaleureux fut adressé par le calife lui-même à son ancien ennemi Nour ed-din. Comme, aussitôt après, Chirkouh se mit en marche avec une armée importante, le roi se contenta de mettre à rançon la capitale égyptienne qu'il était sûr de pouvoir occuper.

En décembre les Francs durent cependant enlever la veuve de Baudouin III, Théodora, qui demeurait à Acre.

1. Guillaume de Tyr, XX, ch. 4, p. 947 (« Historiens occidentaux des croisades », I, 2^e partie).

2. Röhricht, *Jerusalem*, p. 338.

abandonner leurs conquêtes, n'étant pas en état d'affronter les Syriens, dont l'enthousiasme religieux accroissait les forces. Le premier acte du chef de l'armée libératrice, arrivée au Caire en janvier 1169, fut l'arrestation et le supplice immédiat de Chaver, ami des chrétiens et auteur des malheurs de l'Égypte. Nous avons déjà dit que la mort de Chirkouh suivit de près celle de son rival, et que le pouvoir resta entre les mains de son neveu, le brillant chevalier musulman Saladin.

Malgré l'alliance byzantine, une nouvelle ambassade, composée du patriarche de Jérusalem, de l'archevêque de Césarée et de l'évêque d'Acre, fut envoyée, non seulement vers les trois princes latins, le roi de France, celui d'Angleterre et celui de Sicile, ainsi que leurs vassaux, les comtes de Flandre, de Troyes et de Chartres, mais aussi vers l'empereur germanique, bien qu'ennemi déclaré et opiniâtre du Pape Alexandre III. Comme un naufrage empêcha les ambassadeurs d'accomplir leur mission, on députa vers le Pape et lesdits rois de France et d'Angleterre l'évêque de Baniyas et le précepteur des Hospitaliers, puis Guillaume de Tyr. Ce qui est extrêmement intéressant c'est que, *au moment où la grande action contre l'Égypte avait de nouveau échoué, le royaume de Jérusalem reconnaissait la suprématie de ce monde latin de l'Occident qui l'avait créé : se rappelant l'hommage*

fait à Charlemagne par la chrétienté orientale, il envoyait aux rois de France et d'Angleterre, chef de la féodalité française, les clefs du Saint Sépulcre.

Mais l'empereur Manuel tenait absolument à l'accomplissement de son projet ; il ne se rendait pas compte de ce que signifiaient la popularité et l'initiative, les grandes qualités militaires de ce jeune émir Saladin qui de plus en plus se détachait de son maître Nour ed-din pour le remplacer ensuite en Syrie aussi, enveloppant des deux ailes de sa puissance le royaume de Jérusalem, bientôt incapable de lui résister.

Deux escadres byzantines se dirigèrent vers Tyr et Acre en septembre 1169 et les troupes franques fixèrent en octobre leur premier camp à Ascalon. On s'arrêta, dans l'attaque combinée, devant Damiette. Comme cependant les Grecs manquaient de provisions, il fallut se contenter, après cinquante jours de siège, du maigre profit de l'approvisionnement dans la ville qu'on n'avait pas réussi à conquérir. Aussitôt les deux flottes, impériale et franque, mirent voile, et l'armée de terre se retira dans la direction de Tyr. *Il paraît bien qu'Amaury, dont la politique se dirigeait, ainsi qu'on l'a vu, vers l'Occident, espérait avoir pour lui seul cette Égypte qu'il croyait lui revenir de droit ; un partage avec les Byzantins, dont l'alliance commençait à lui devenir pesante, contrariait les grands*

projets de son ambition. Mais déjà Nour ed-din rêvait la conquête de la mosquée Aksa à Jérusalem¹. Un an après l'apparition d'Amaury devant Damiette, Gaza était assiégée par Saladin. L'année suivante, le calife du Caire étant mort, le jeune Turcoman fit mentionner dans les prières le nom de l'atabek schismatique, en attendant d'imposer le sien propre.

Amaury n'avait reçu encore aucun secours de la part des Occidentaux, qu'il priait sans cesse d'accourir. Il fallut se décider au voyage de Constantinople, le premier qu'un roi de Jérusalem eût entrepris. C'était vraisemblablement l'expiation que lui demandait Manuel pour avoir fait échouer la grande expédition de 1169.

Il était accompagné de l'évêque d'Acre et de ses vassaux de second rang, car Antioche et Tripoli paraissaient avoir rompu leurs liens avec Jérusalem. A Gallipoli il fut salué par son beau-père byzantin. Par Héraclée il se rendit ensuite à Constantinople, où comme son prédécesseur, il eut l'honneur de l'escabeau placé à côté du trône. Des festivités brillantes étaient destinées à accroître dans son opinion la puissance de l'Empire, dont il visita aussitôt les provinces florissantes. Quand il s'agit cependant des conditions d'un secours militaire, il fallut consentir à la *δουλεία* dont parle

1. Abou Schamah, *ibid.*, p. 347, note 3.

Cinnamus¹, à l'hommage; les siens avaient baisé le pied du glorieux basileus.

Ce traité n'eut pas cependant de suites. L'Arménie cilicienne tomba, après la mort de Toros, entre les mains d'un ancien Templier renégat. Un peu plus tard, en 1173, on craignait pour Antioche elle-même, où Bohémond III continuait un pouvoir sans prestige. Heureusement la mort de Nour eddin le 15 mai 1174, parut promettre une trêve. Mais Amaury lui-même succomba cette même année (11 juillet), à peine âgé de trente-huit ans, laissant le pouvoir à un pauvre infirme, le « mes-sel », le lépreux Baudouin IV. Et, deux ans plus tard, Manuel était complètement battu par les Turcs d'Asie Mineure à Myrioképhalon, au moment où il voulait venir à la rescousse du royaume franc, menacé d'une ruine complète. La nouvelle expédition byzantine et franque contre l'Égypte, qui devait avoir lieu en 1177, fut donc abandonnée, aussi à cause des tergiversations du comte Philippe de Flandre, auquel les barons de Terre Sainte offraient le commandement.

Le chapitre byzantin avait fini; ainsi celui d'une nouvelle croisade commençait. Mise en œuvre d'abord par l'empire de Frédéric Barberousse, par la poussée allemande vers l'Orient, Balcan, Constantinople et Terre Sainte, puis par une revanche

1. P. 312.

des Latins, elle ne tendait plus à secourir un État féodal mourant pour maintenir des formes facilement vieilles et tombées bientôt en désuétude, mais à le remplacer par une domination effective, de la part des représentants d'une race ou de l'autre.

CHAPITRE V

Impérialisme germanique et latin dans l'Orient de croisade.

Malgré les instances répétées du roi de Jérusalem, aucun contingent français plus important n'était arrivé en Orient. La guerre entre le roi de France et son vassal anglais retenait toutes les forces. Il n'y eut que l'apparition passagère du comte de Blois, qui épousa une des filles d'Amaury : il fut pris au retour par les Musulmans. En 1176, Guillaume de Montferrat devint le mari de Sibylle, l'autre fille, et, comme il voulait rester en Terre Sainte, on en fit un comte de Jaffa et d'Ascalon ; en 1177, on offrait au comte Philippe de Flandre la couronne de Jérusalem ; malheureusement il succomba l'année suivante. Il était question aussi d'une alliance entre la veuve et le duc de Bourgogne. Le comte Henri de Champagne fit le voyage de Terre Sainte en 1179. Guy de Lusignan devait être bientôt, en 1180, par un mariage avec Sibylle, candidat à la succession du royaume. Sa sœur

Isabelle fut promise au connétable Honfroy de Toron.

Mais les contingents amenés par ces parents de la famille royale étaient d'une très faible importance. Un événement beaucoup plus important que l'apparition de ces groupes de pèlerins incapables d'entreprendre une action fut l'attaque du roi de Sicile, en juillet-août 1174, avec de nombreux vaisseaux, contre Alexandrie.

En ce qui concerne les Allemands, Henri le Lion, le chef des Guelphes, parut en 1172. Après avoir visité Jérusalem, il voulut retourner par la voie de terre, bien qu'il ne fût que très faiblement accompagné. Il passa quelques jours à Antioche, puis, comme la Cilicie appartenait alors au Templier renégat dont il a été déjà question, il passa par mer, du port S. Siméon, près d'Antioche, à Tarse. Invité, à cette époque où les rapports entre chrétiens et musulmans étaient fréquents, par le sultan d'Anatolie, il se rendit en sa présence : il apprit de sa propre bouche que le Turc descend d'une aïeule allemande, probablement Ida d'Antioche, qu'il aime les chrétiens, qu'il entretient des rapports avec Frédéric I^{er}, qui l'intitule dans ses lettres « notre ami¹ », qu'il a écrit au Pape lui-même ; en effet on parlait en Occident du

1. Cf. Röhricht, *Jerusalem*, p. 356, note 1. On attribuait une descendance chrétienne par les femmes à Nour ed-din et à Saladin eux-mêmes; *ibid.*, p. 358, note 3.

projet qu'il avait formé de marier son héritier à une fille de l'empereur!

Dès le mois de septembre 1174, Frédéric avait été invité par les tuteurs du roi enfant à continuer son appui au royaume de Jérusalem, qui se serait maintenu par le seul prestige lointain de la couronne impériale d'Occident¹; un envoyé de l'empereur se rendit, en effet, aussitôt auprès de Saladin, qui cherchait à écarter la concurrence du fils de Nour ed-din, Malek-Salih (+ décembre 1181), qu'il n'avait pas reconnu comme suzerain. Plus tard aussi, tel Génois se présenta au nom de Frédéric à la cour de Saladin, qui ne tarda pas à déclarer ouvertement qu'il réclame Jérusalem comme son héritage. Manuel, de son côté, aurait voulu en faire son allié contre les Normands de Sicile.

Déjà en 1174 l'ambitieux Turcoman, qui s'était posé, dès le commencement, comme but de sa politique, la conquête de la mosquée Aksa à Jérusalem², s'était saisi de Damas, puis de la ville de Hims et de Hama; Alep seule put lui résister : les troupes de l'atabek furent complètement battues, en mars 1175, après la prise de la forteresse de Hims et de Baalbek. Les Francs, encouragés par la présence du comte de Flandre, l'irritèrent

1. Chronique royale de Cologne.

2. Annales de Stade, dans les *Monumenta Germaniae Historica*, XVI, p. 350.

contre eux par une tentative de récupération à Hama en 1177. Ils obtinrent même, bien que les seigneurs d'Antioche et d'Édesse récemment délivrés, ainsi que celui de Tripoli ne fussent pas à leur tête, une victoire signalée contre Saladin, qui avait envahi la Syrie, le 25 novembre. Une cruelle revanche musulmane devait suivre cependant l'année suivante.

La mort du fils de Nour ed-din rappela définitivement l'émir turcoman de l'Égypte dans sa patrie asiatique; tout l'héritage de son ancien maître lui revint bientôt (en 1182). En 1183, Alep eut le même sort que Damas et les autres places conquises.

Dès ce moment, la guerre sainte de l'Islam, la contre-« croisade » du restaurateur de la domination musulmane se poursuivit sans interruption. Les conditions de la défense étaient déplorables. Le roi, devenu aveugle, s'était réservé la couronne et un revenu convenable, laissant le pouvoir réel entre les mains du petit seigneur poitevin dont il avait fait son beau-frère; l'autre beau-frère, le seigneur de Toron, ne valait pas mieux : la reine-mère Agnès entretenait des relations avec le nouveau patriarche Ernoul, qui se compromettait avec la femme d'un « mercier de Naples » que le peuple nommait en dérision la « patriarchesse¹ ». Bohé-

1. Ernoul, dont le récit doit être désormais mis en regard de celui de l'archevêque Guillaume, qui sert de base.

mond d'Antioche avait répudié sa femme, la princesse grecque Théodora, pour épouser une « sorcière ». L'archevêque historien Guillaume de Tyr, le nouveau chroniqueur Ernoul, ainsi que d'autres auteurs contemporains, signalent, avec douleur, la totale absence de mœurs même parmi les bourgeois, qui offraient leurs sœurs, leurs filles, leurs femmes pour de l'argent aux pèlerins.

Les courreries de Saladin atteignaient Nazareth, le mont Tabor, dès 1182. Devant le grand danger d'une ruine complète, les barons se décidèrent à écarter, comme incapable, Guy de Lusignan. Ils firent sacrer comme roi futur l'enfant né du mariage de Sibylle avec le marquis de Montferrat. Cet enfant de cinq ans n'apportait, bien entendu, malgré la tutelle du comte de Tripoli, aucune garantie militaire et aucun prestige politique. A travers les discordes, l'œuvre de dissolution immanquable se poursuivit donc rapidement. On pensait déjà, si l'héritier du trône venait à mourir, à soumettre la question de la succession éventuelle au Pape, à l'empereur, aux rois de France et d'Angleterre. Ce qui est significatif c'est que pour la seconde fois les clefs de Jérusalem furent envoyées à Philippe-Auguste, celles de la Tour de David à son rival d'Angleterre, car, en 1184, le patriarche lui-même et les chefs des ordres latins, après avoir visité le pape Lucius II, allèrent prêcher une croisade libératrice à Paris et en Angleterre. Il y eut des

adhésions individuelles, entre autres celle de Jean-sans-Terre, fils du roi, mais aucune préparation sérieuse pour secourir le royaume de Jérusalem, qui agonisait.

Le malheureux roi ne devait pas assister au dernier acte d'une tragédie que sa maladie affreuse n'avait fait qu'accélérer : il avait fini, au mois de mars 1185, ses longues souffrances. Une trêve de quatre ans fut conclue par le tuteur de Baudouin V, retenu à Acre, sous la surveillance du comte Joscelin, son gouverneur. Ce prince éphémère y mourut au printemps de l'année 1186. C'était en vain que son grand-père, le marquis Guillaume, était venu en Orient, espérant pouvoir le diriger.

D'après la convention que nous avons mentionnée, il fallait s'adresser pour l'héritage aux chefs de la chrétienté occidentale. On passa par-dessus cet engagement ; le parti de Sibylle et de sa mère Agnès ne tinrent pas compte au moins de l'opposition du grand-maître de l'Hôpital et des barons rassemblés à Naplouse. Le grand-maître du Temple et un voleur de grande route, qui avait osé pousser une entreprise de piraterie jusque dans les eaux de la mer Rouge, Raynaud du Karak, menèrent la fille de Baudouin III dans l'église de Saint-Sépulcre. Elle y fut couronnée avec une des deux couronnes arrachées aux Hospitaliers qui en avaient la garde. Elle mit l'autre sur la faible tête de son mari. La

cérémonie eut lieu huis clos, pour empêcher une irruption de la part des adversaires (20 juillet 1186). Si Honfroy de Toron avait voulu, ils l'auraient proclamé roi légitime.

Guy de Lusignan ne pouvait se maintenir que par une victoire sur Saladin. Il offrit une réconciliation au comte de Tripoli, qui avait demandé du secours à Saladin lui-même, et l'obtint, bien que tard et avec difficulté. Bohémond d'Antioche envoya son fils à l'armée. Comme Raynaud de Karak venait d'accomplir, aux dépens d'une caravane de pèlerins musulmans, un nouvel acte de brigandage, Saladin avait de nouveau proclamé la Guerre sainte.

Ce que le nouveau roi de Jérusalem pouvait lui opposer dépassait de beaucoup tout ce que les seigneuries de Terre Sainte, les ordres de chevalerie et le contingent occidental des pèlerins avaient pu donner jusque-là. Ils accoururent pour délivrer Tibériade, où était assiégée Échive, la femme de Raynaud; l'opinion de ne pas se risquer à travers le désert pour un but aussi peu important ne vainquit pas. La bataille dut être livrée le 4 juillet, avec des forces totalement épuisées à travers une plaine brûlante, dont les hautes herbes avaient été mises en flammes. Les gens de pied fléchirent; les chevaliers firent de leur mieux, mais sans aucun résultat heureux.

La bataille de Hattin signifiait la fin de la domi-

nation franque à Jérusalem. Le roi lui-même se trouvait parmi les prisonniers, et son beau-frère, son frère, avec le grand-maître du Temple, un mauvais conseiller, avec Guillaume de Montferrat et Raynaud de Karak, qui fut aussitôt massacré. Le seigneur de Tripoli avec tous ses fils adoptifs et le fils du prince d'Antioche avaient pu s'échapper : ils allèrent s'enfermer, en pleurant, à Jérusalem.

Le siège de la ville sainte commença le 17 septembre, après la prise et le pillage d'Acre, de Nazareth, de Césarée, de Sébaste, de Naplouse, de Sarepta et d'Ascalon, ainsi que de Ramleh, Hébron et Gaza. Il ne dura pas longtemps. Balian de Naplouse, qui avait épousé la reine veuve Marie, avait accepté la mission de défendre la ville sainte, avec le concours des deux ordres de chevalerie et sous l'autorité du patriarche; la reine Sibylle se trouvait entre les murs. Les bourgeois se montraient disposés à tout sacrifier pour empêcher, en dehors de ce qui pouvait les atteindre personnellement, la profanation musulmane. Tous les moyens de la religion furent employés pour encourager la résistance. Mais les chrétiens grecs et syriens n'avaient pas le même intérêt à maintenir une domination qui leur avait été pesante et pleine d'humiliations. Lorsqu'il fallut négocier, Saladin demanda une rançon, assez élevée, qu'il consentit à réduire.

Le 2 octobre ses drapeaux furent hissés sur les

créneaux. Les conditions furent strictement observées et même il y eut des cas de compassion chevaleresque de la part des Musulmans : Malik el-Adil, père de l'émir, demanda mille esclaves pour les mettre aussitôt en liberté; tous ceux des pauvres qui purent sortir pendant une journée entière par la porte de Saint-Lazare échappèrent ainsi, par ordre exprès des conquérants, à l'esclavage. Les Arméniens furent exemptés du prix de rachat, le patriarche eut la permission d'emporter les ornements des églises, qui furent profanées, la sainte croix étant traînée par la ville. Les princesses franques, la reine à leur tête, furent libres d'aller voir leurs maris captifs. Les soldats qui accompagnaient les exilés leur témoignèrent une compassion touchante, surtout aux femmes et aux enfants.

La supériorité morale de Saladin ne pouvait pas être documentée d'une manière plus brillante. Il lui fallut cependant employer des menaces pour contraindre les vaisseaux des républiques italiennes à prendre à bord ces malheureux¹. Les chefs des colonies s'étaient empressés, du reste, à conclure, partout, après les premiers excès des conquérants, des conventions avec l'émir. .

Si Tyr, où s'était fixé Conrad, le fils, venu d'Occident, de Guillaume de Montferrat, put résister, l'année suivante, Tripoli aussi fut ajou-

1. Röhricht, *Jerusalem*, pp. 461-463.

tée aux possessions de Saladin. « Notre devoir est », disait-il « de faire la guerre aux Infidèles. »

Dès l'année 1187, la prédication de la croisade avait recommencé en Occident, sous l'impulsion des Papes Grégoire VIII et Clément III. Barthélemy de Tours prêchait en France, l'évêque de Strasbourg, Henri, en Allemagne. Si le roi de France et celui d'Angleterre ne restèrent pas indifférents à cet appel, si des vaisseaux siciliens et de nombreux pèlerins italiens parurent en Syrie, l'empereur Frédéric entendait terminer par une grande expédition à la tête des princes de l'Empire, peut-être même de la chrétienté entière, une longue carrière de lutttes, à la fin victorieuses, contre les prétentions de la papauté et les tendances vers la liberté municipale des cités d'Italie.

Deux fois, à Ivois et à Mouzon, le César germanique eut des rencontres avec Philippe-Auguste; en 1188, ce prince signa une trêve avec son vassal d'Angleterre. Déjà, à la diète de Mayence, Frédéric avait annoncé la croisade pour la Saint Georges de l'année suivante.

Cette fois, on voulait une expédition parfaitement ordonnée. Saladin avait été sommé d'abandonner ses conquêtes. Il promit de restituer la Sainte Croix et de permettre les pèlerinages et le service chrétien, si on lui cède Tyr, Tripoli, dont le prince venait d'obtenir un terme de grâce, lequel

passé, la ville, n'étant pas secourue par les Latins, devait capituler.

En même temps, à la diète de Nuremberg, on vit des envoyés du sultan d'Asie Mineure, Kilidsch-Arslan, des Serbes et de l'empereur byzantin, Isaac l'Ange, qui cependant avait conclu un pacte avec l'émir conquérant, avec lequel il échangeait des présents¹, et venait d'admettre une mosquée à Constantinople en échange pour la restitution du culte grec en Palestine. En échange pour cette mission de Jean Ducas, un ambassadeur allemand, avec une suite de cent chevaliers, se rendit à Constantinople. Quelques mois plus tard, en avril 1189, Frédéric, ayant pris toutes ces précautions, annonçait qu'il conduirait lui-même la croisade.

Déjà des pèlerins allemands s'étaient dirigés vers la Terre Sainte, où le roi Guy, délivré de sa prison, sous condition de ne jamais combattre contre Saladin, avait réuni des troupes assez nombreuses, de toute espèce et de toute provenance, pour assiéger, en août 1189, Acre. On remarquait dans le camp, à côté des évêques de Besançon, de Vérone, de Pise et de Ravenne, de Henri de Champagne, du comte de Bar, d'André de Brienne, de Jacques d'Avesnes, le landgrave Louis de Thu-

1. Il avait été dirigé aussi contre Kilidsch-Arslan. L'empereur aurait eu la suzeraineté sur Jérusalem et ses environs restitués à la liberté; *Scriptores rerum germanicarum*, XVII, p. 513 et suiv. Cf. Röhricht, *Studien*, II; *Jerusalem*, p. 490 et suiv.

ringe et le comte de Gueldre. Du reste, dans cette immense cohue de gens pieux et d'aventuriers, des Catalans étaient réunis aux gens de Cologne et de Frise qui venaient de descendre à Lisbonne et de prendre Selves en Portugal, sur les Maures, puis aux Anglais et aux Scandinaves, aux Danois, commandés par le neveu de leur roi.

L'armée allemande de l'empereur contenait ses fils, puis le comte de Hollande, le seigneur de Berg, les évêques de Würzburg, de Passau, de Bâle, de Münster et d'Osnabrück. Elle se dirigea, par voie de terre, sur Constantinople, dont on connaissait vraisemblablement les relations intimes avec l'ennemi, tout aussi bien que l'antipathie, prouvée par les récents massacres des Latins de Péra sous Andronic Comnène, prédécesseur d'Isaac, à l'égard des Occidentaux, sans distinction de race, de langue et d'appartenance politique. On traversa l'Europe centrale, le duché d'Autriche, dont le seigneur, Léopold, se réunit aux croisés, et la Hongrie : comme Frédéric de Souabe, un des fils de l'empereur, avait épousé une princesse hongroise, le roi Béla contribua, de même que son voisin de Bohême, à la formation de cette expédition supérieure en nombre et en qualité, — car les « ministériels » allemands étaient une troupe disciplinée, — à toutes les autres. De Gran on avança sur Bude, sur la ville « franche », du Danube, sur Belgrade. Les chasses, les tournois occupaient journellement

cette nombreuse et brillante noblesse, qui ne paraissait guère disposée à faire la connaissance des mécréants de Syrie. Par Branitschévo on entra dans la « forêt bulgare ».

Cette fois, la puissance byzantine n'était pas la seule dans les Balkans. Il y avait d'abord les Serbes, et un projet de mariage fut esquissé entre l'héritier du roi slave et la fille du duc de Méran, un des croisés¹. Puis les Valaques de Thessalie s'étaient soulevés contre les fonctionnaires abusifs et les lourds impôts de l'empereur; leur chef, Pierre, pas un simple pâtre, mais un riche propriétaire de troupeaux, offrait un fort contingent d'archers, en échange pour sa création, par l'empereur, comme roi des territoires qu'il s'était annexés et des populations roumaines et bulgares dont il était le représentant.

De leur côté, par deux ambassades, dont faisaient partie l'ancien ambassadeur en Allemagne, Ducas, et le latin Guy, domestique de l'Occident, Isaac l'Ange demandait un traité formel, garantissant à son Empire « la moitié » des conquêtes à accomplir. De plus, les Byzantins ne voulaient pas plus qu'autrefois reconnaître le titre impérial de cet hôte incommode.

On ne s'entendit pas. Kamytzès et Guy attaquèrent donc en embuscade les Allemands, qui,

1. Voy. Jirecek, *Geschichte der Serben*, I, p. 171.

de leur côté, combattirent contre ces Grecs méprisés, de même qu'ils l'avaient fait contre les habitants pillards de la Grande forêt. Les Hongrois, rappelés par leur roi, qui était devenu le beau-père d'Isaac, quittèrent le camp à Philipopolis. A Philipopolis même, à Andrinople, à Démotika, on entra de force, et l'empereur signifia à son allié Saladin ce qu'il devait souffrir par intérêt pour la cause musulmane. D'autres bandes allemandes passaient en ennemies par Béroé et Vodéna, butinaient jusqu'à Salonique les troupeaux des Valaques et occupaient leurs cités. En échange, des soudoyers valaques et coumans harcelaient ces intrus.

Devant cette résistance et cette mauvaise volonté, si évidentes, Frédéric avait demandé des vaisseaux aux Génois, qu'il considérait comme ses sujets, aux Vénitiens, qui refusèrent tout concours, ayant conclu tout récemment, après leur pacte de 1175 avec les Normands de Sicile, un nouveau traité de privilèges avec l'Empire grec, en 1187¹, aux Pisans, qui s'offrirent à risquer un coup sur Constantinople, et même aux Ancônitaïns.

Mais, malgré ces conventions avec les Musulmans, l'empereur byzantin offrit pour faire passer, pendant une vingtaine de jours, toutes ces troupes de Gallipoli à Sestos une grande flotte de trans-

1. Voy. Heyd. *Histoire du commerce du Levant*, I, p. 22 et suiv.

port. Après s'être accordés dans ce sens, — *et probablement aussi sur le sort des futures conquêtes*, — cinq cents Grecs jurèrent dans l'église de Sainte Sophie, cinq cents Allemands dans leur camp d'Andrinople.

La route suivie en Asie Mineure, au printemps de l'année 1190, fut celle par Philadelphie, qui fut prise d'assaut et saccagée, par Laodicée et Akchéir ou Philomélion. Malgré la famine, due au manque d'intérêt des Byzantins et aux fausses assurances du sultan turc Koutbeddin, Frédéric se saisit de la capitale des Seldschoukides d'Anatolie, Konieh-Iconium. Nulle part il n'établissait des garnisons. Puis, ayant reçu de nouveaux otages turcs, l'empereur se dirigea sur Larendah. Il rencontra sur les bords de la rivière du Sélef les envoyés du prince arménien Léon II, frère de Toros et cousin de Roupen.

On était en juillet. L'empereur descendit dans le précipice au fond duquel coulaient les ondes fraîches du Sélef; on l'en rapporta mort (10 juin 1190). Un coup d'apoplexie avait mis fin à ses projets qui avaient provoqué l'inquiétude de Saladin, encourageant les chrétiens à continuer le mémorable siège d'Acre.

Aussitôt, l'armée qu'il avait tenue fortement en main se dispersa : certains partirent par le port arménien, voisin, de Gorigos (Korykos); d'autres cherchèrent un refuge à Tripoli. La plupart sui-

virent Frédéric de Souabe à travers la Cilicie arménienne, à Tarse, à Mamistra, jusqu'à Antioche, où on prétend qu'il aurait demandé à Bohémond l'hommage. Conrad de Montferrat vint s'entendre avec lui. Les restes de l'empereur furent déposés dans la cathédrale de Tyr. Mais la peste mit fin sous Acre, le 20 janvier 1191, aux jours du jeune César allemand, et cette expédition, partie à grand fracas et sous les meilleurs auspices, n'aboutit à rien.

C'était maintenant le tour des rois de France et d'Angleterre, réclamés par la même tâche de secourir le roi Guy et le marquis Conrad et d'amener, par la victoire sur les forces qu'avait concentrées Saladin à Acre la possibilité de récupérer Jérusalem.

Philippe était parti par Gênes, Richard Cœur-de-Lion par Marseille. Les Vénitiens, négligés en Syrie, sinon en Arménie, venaient d'obtenir de nouvelles concessions à Constantinople et ils n'avaient aucune disposition de participer à une entreprise qui aurait pu devenir gênante pour les intérêts de l'empereur byzantin. Le roi de France, après s'être longuement reposé à Messine et avoir pris part à l'attaque contre cette ville, se dirigea droit vers la capitale de l'Orient grec, pendant que son voisin et rival s'arrêtait indéfiniment en Sicile, où sa sœur Jeanne avait été femme du roi Guillaume. Il y prépara son mariage avec Béragère de Navarre, qu'il devait épouser,

en mai 1191, dans l'île de Chypre, à Limassol. Le tyran grec qui s'y était établi, l'ancien gouverneur de Cilicie, Isaac Comnène, fils du prince Isaac et d'une fille de Jean de Brienne, avait espéré, en partant de cette base maritime, pouvoir rétablir, avec le concours de la flotte sicilienne et des princes francs voisins, alliés et parents de Manuel, et même de Saladin, la puissance de sa Maison. Il fut capturé et retenu prisonnier par Richard, qui prit, en tant que croisé, possession de l'île. En arrivant en Syrie, les deux rois devaient trouver, sous les murs d'Acre, tout ce que pouvait fournir les forces mêmes des croisés de Terre Sainte et étaient en état d'y ajouter les pèlerins de l'Occident roman.

Il y avait les comtes de Champagne, qui commandait, de Troyes, de Blois, de Dreux et de Brienne, des chevaliers français et anglais, les évêques de Pise, de Besançon et de Beauvais, de Cambrai, de Salisbury; plus tard on trouve aussi ceux de Chartres, d'Évreux, de Bayonne, de Langres.

Les Génois, les Pisans jouaient un rôle actif au siège d'une ville qu'ils réclamaient pour leur commerce : on voyait, aux heures de l'attaque, le carroccio lombard au drapeau blanc semé de croix rouges¹. L'archevêque de Pise fonctionnait comme

1. Röhricht, *Jerusalem*, pp. 492-493.

légal et celui de Cantorbéry remplaçait le patriarche malade de Jérusalem. De son côté, Saladin avait réuni tous les contingents dont il pouvait disposer, même ses trois fils, émirs de Damas, Alep et Bosra, à leur tête, et, se posant en champion de l'Islam, il avait demandé le secours du lointain sultan du Maroc, descendant du Prophète, contre les ennemis d'Allah et leur chef le Pape¹.

On en était revenu à la croisade française, l'ancienne rivalité entre le royaume et l'empire² étant décidée, sur ce point, en faveur du premier, grâce à l'expansion admirable dont était capable alors la race même. L'avant-garde du roi Philippe parut dans le camp immense dès la fin du mois de novembre 1190. Le prince lui-même, accompagné du duc de Bourgogne, des comtes de Flandre et de Perche, n'arriva que le 20 avril de l'année suivante et il trouva la famine, les maladies inconnues, affreuses, le découragement.

Guy de Lusignan, qui alla se présenter, en Chypre, devant Richard d'Angleterre, étant, comme Poitevin, un ancien allié de la Maison d'Aqui-

1. *Ibid.*, pp. 529-530.

2. *Veteri et pertinaci discidio ab Alemannis Franci dissident, cum regnum et imperium de primatu contendunt; Itinerarium, ibid.*, p. 532, note 10. — Sicard se plaint qu'après la prise d'Acre « solis Francigenis et Anglicis patebat ingressus, ceteris, sive de romano Imperio sive aliunde, licet per biennium laboravissent, opprobriose rejectis ». On sait que la bannière du duc d'Autriche fut descendue des créneaux.

taine, avait été écarté, après la mort de Sibylle et de ses filles, à cause de son incapacité notoire, et remplacé par l'énergique marquis Conrad, auquel on avait fait épouser, bien qu'il eût laissé une femme en Italie et une autre à Constantinople, Isabelle, fille du roi Baudouin, qui avait dû se séparer, contre son gré, du connétable de Jérusalem, son premier mari : il y avait cependant tout un parti, avec les seigneurs d'Antioche et de Tripoli, plus le connétable évincé, qui ne voulait pas reconnaître un roi trois fois marié et l'excommunication avait été même lancée contre le transgresseur des canons.

Conrad gagna le roi de France, en lui remettant, comme vassal, la cité de Tyr; Guy devint, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'homme lige du roi Richard.

Philippe-Auguste était venu cependant plutôt en pèlerin qu'en roi conquérant, capable de restaurer le royaume de Jérusalem. La suite de Richard, qui arriva au commencement du mois de juin et fut reçue avec cordialité par le roi de France, avec enthousiasme par les chevaliers, était, en tout cas, plus nombreuse.

Malgré la discorde entre les deux rois de Jérusalem et la rivalité entre Philippe et Richard, qui néanmoins, avaient conclu à Messine un traité pour le partage des terres qu'ils auraient conquises, malgré la maladie de ces princes, le siège d'Acre

fut mené désormais d'une manière plus active, l'émulation entre les chevaliers des diverses nations, — il y avait même un archevêque de Salonique et un « regulus » de Grèce, — s'y étant mise. On demandait aux défenseurs, qui auraient quitté volontiers la place, la restitution intégrale du royaume de Jérusalem, ainsi que la vraie croix et tous les prisonniers : c'était, du reste, le but, nettement proclamé, de cette nouvelle croisade sous la conduite de deux au moins parmi les quatre grands princes de l'Occident, desquels les Francs d'Orient attendaient depuis une vingtaine d'années le salut.

Le 12 juillet, les Musulmans durent capituler ; ils ne livraient cependant, avec Acre, que la précieuse relique, un certain nombre de prisonniers et payaient 200.000 pièces d'or pour la liberté de Saladin. Celui-ci avait consenti même à conclure un pacte avec les deux rois, s'ils voulaient l'aider contre un ennemi musulman, l'atabek de Mossoul. Mais le roi Philippe refusa l'invitation de poursuivre l'œuvre de la récupération jusqu'au terme de trois ans. La question de la couronne de Jérusalem fut décidée, dans une assemblée de princes, dans ce sens que Conrad, représentant sa femme vivante, devait être seulement l'héritier de Guy restauré dans ses droits, mais en touchant la moitié des revenus du royaume : si les deux rois venaient à mourir, le roi d'Angleterre déciderait de l'héritage. Ceci signifiait une victoire de Richard, qui refusait

de partager sa conquête de Chypre, et Philippe devait être d'autant plus poussé à hâter son départ.

Il quitta la Terre Sainte, le dernier jour de juillet, après avoir confié à Hugues de Bourgogne la troupe qu'il entretenait à ses gages : par Brindisi et Rome, s'étant fait dégager du vœu de pèlerinage à Jérusalem, il revint dans ses États, à la condition expresse de ne pas attaquer, aussitôt arrivé, les possessions de son compagnon de croisade.

Avec les chevaliers qui avaient survécu au grand siège, Richard continua, sous le prétexte que Saladin n'avait pas tenu ses engagements, la Guerre sainte. Il prit d'abord Césarée et vainquit Saladin près d'Arsur. Les nouvelles cottes de mailles des chrétiens leur permettaient d'affronter sans danger les nuées de flèches lancées par les ennemis. Dans une entrevue du roi d'Angleterre, chef unique de l'entreprise, sous ses drapeaux au dragon, avec Malik el-Adil, frère de Saladin, la demande de la réintégration complète du royaume franc, et même du tribut égyptien, fut renouvelée. Le soir, lorsqu'on plantait les tentes, le cri de ralliement était : « Seigneur Dieu et Saint-Sépulcre, aide-nous ». Les chrétiens trouvèrent cependant Jaffa démolie, et aussitôt Ascalon fut mise par les gens de Saladin dans le même état, plus tard aussi Lydda, Ramleh. Richard voulait pousser jusqu'à Jérusalem; on lui imposa de revenir à Jaffa.

Avant la fin de l'année cependant, le zèle de

Richard avait presque totalement disparu. En bon chevalier, il prisait les qualités de son adversaire, qu'il se croyait obligé de traiter avec ce que les mœurs de l'Occident avaient de plus raffiné en fait d'« intercourse » entre adversaires. Les ambassades se suivaient et les entrevues des princes mêmes ne manquèrent pas : si Saladin refusa de discuter personnellement avec le roi, celui-ci fit une visite dans la tente de Malik el-Adil, qui la lui rendit.

On commença du côté des chrétiens à présenter des conditions plus acceptables. Richard consentait, paraît-il, à ce que le frère de Saladin eût le littoral, sauf, bien entendu, les places occupées par les chrétiens, pourvu qu'un « certain droit » fût reconnu à ces derniers dans Jérusalem elle-même. Quant au projet de mariage entre Malik el-Adil et Jeanne, sœur de Richard, il paraît bien que les chroniqueurs arabes s'illusionnent.

C'était d'autant plus explicable que Conrad négociait séparément avec l'émir, espérant obtenir par une paix séparée Sidon et autres places dans les environs de Tyr, dont, en attendant mieux, il avait fait sa capitale. Mais ce qui est certain c'est que, le 1^{er} octobre de cette année 1191 encore, de Jaffa, le roi d'Angleterre déclarait hautement, dans une lettre, que son intention est bien d'attaquer, en janvier, Jérusalem elle-même. Saladin s'y attendait, puisqu'il y faisait élever sous sa propre sur-

veillance de nouvelles et puissantes fortifications. La marche était déjà commencée, mais elle fut interrompue par le refus absolu des chevaliers du Temple et de l'Hôpital. L'expédition finit dans les conditions les plus misérables. On se borna à rebâtir Ascalon.

L'anarchie fut bientôt complète : les Génois, partisans de Conrad, combattaient contre les fauteurs de Guy, les Pisans; Hugues de Bourgogne se présenta en ennemi devant Acre; Richard lui-même déclara la guerre à Conrad; les Français partirent avant Pâques. Le roi alla jusqu'à discuter avec Saladin le partage de la Ville Sainte : il avait annoncé déjà son départ et consentait à reconnaître Conrad comme roi, lorsque celui-ci fut tué, le 28 avril 1192. Un des meurtriers prétendit avoir été incité par le « Vieux de la Montagne », le *cheïk* de l'ordre redouté des Assassins.

La succession de Conrad ne revint pas à son rival, qui acheta du roi d'Angleterre Chypre, où les Templiers n'avaient pas réussi à s'établir. Rejetant les prétentions de Hugues de Bourgogne, qui demandait Tyr pour l'armée des Français, les barons de Terre Sainte s'unirent pour offrir la main d'Isabelle et la couronne de Jérusalem au comte de Champagne, qui s'était créé depuis longtemps des mérites envers le royaume. Il accepta, et, comme Richard, sans approuver, ne s'y opposait pas, Henri

épousa l'héritière, la seule héritière, en mai suivant.

Hugues consentit à le reconnaître et l'accompagna même pendant son voyage à Acre, dont il prit possession solennellement. Puis les deux se présentèrent sous les murs du château de Daroum, conquis par Richard. On essaya même d'une nouvelle marche sur Jérusalem, pour se décider ensuite à un coup sur le Caire.

Dans de pareilles conditions d'indécision et de passion pour les aventures, on ne pouvait arriver à aucun résultat sérieux. Les sources musulmanes prétendent que, peu après la sommation adressée par Henri à Saladin pour lui demander d'évacuer le royaume de Jérusalem, Richard avait commencé avec l'émir des négociations sur la base, très modeste, de la cession d'une seule église dans la Ville Sainte et du maintien de la domination chrétienne sur le littoral, Saladin n'aurait daigné qu'offrir la liberté des pèlerinages, et encore à condition que les fortifications d'Ascalon soient détruites. On ajoute même que le roi d'Angleterre aurait demandé enfin la seule admission des prêtres latins dans Jérusalem, pourvu qu'on puisse consolider les possessions acquises sur la côte. Le prince d'Antioche, l'empereur grec offraient, de leur côté, des conditions très favorables à l'émir, qui avait craint un moment pour Jérusalem elle-même.

Comme on n'était arrivé à aucun résultat, Saladin eut le courage d'attaquer Jaffa, qu'il gagna sauf la

citadelle, sans que Richard eût pu arriver à temps. Parmi les otages se trouvait le nouveau patriarche de Jérusalem. Le roi réussit cependant à reprendre la ville. Il était bien décidé à partir, rappelé depuis longtemps par les intrigues de son frère Jean et il fut heureux de pouvoir conclure, en août 1192, un traité par lequel, rouvrant la voie aux pèlerins et permettant la reprise des relations commerciales, Saladin reconnaissait aux chrétiens la possession de Tyr, d'Acre, de Caïpha, d'Arsouf, et de Césarée, ainsi que de Lydda et de Ramleh, de Jaffa, donc de presque tout le littoral. Ascalon devait rester sans fortifications pendant trois ans, terme après lequel on décidera sur son appartenance. Les seigneurs de Tripoli et d'Antioche, qui n'avaient pris part à aucune des récentes entreprises, furent compris dans cette paix, dans laquelle il n'était pas fait mention expressément du roi non couronné de Jérusalem. Plus tard, on admit les prêtres latins dans l'église du Saint-Sépulcre.

Les barons de l'Occident, qui avaient espéré pouvoir rétablir le royaume de Godefroi de Bouillon, durent se contenter de pouvoir accomplir à Jérusalem leur vœu de pèlerinage, payant le droit d'entrée à l'Éthiopien qui les attendait aux portes¹. Ils s'y rendirent tous, sauf Hugues de Bourgogne, qui avait succombé à une maladie. Mais Richard

1. Sicard. p. 617.

refusa de paraître en simple pèlerin dans la Ville Sainte où il avait cru entrer comme roi libérateur du Saint-Sépulcre. Il assurait vouloir revenir; ce furent les paroles avec lesquelles il se sépara, le 9 octobre, de Henri auquel revenait désormais la lourde tâche de maintenir presque tout seul le territoire reconnu par Saladin aux Francs d'Orient.

Ce qui facilita sa tâche ce fut la mort, presque inopinée de Saladin à Damas, le 3 mars 1193 : quelques mois auparavant Kilidsch-Arslan, sultan d'Asie Mineure, avait fini ses jours.

Les chefs de l'Islam disparaissaient au moment même où Henri VI, empereur d'Occident, se préparait à une brillante revanche, par-dessus l'Empire d'Orient conquis ou du moins soumis à son impérieuse hégémonie. Un des fils de Saladin, Malik el-Afdhal, hérita de Damas et de Jérusalem, un autre de l'Égypte, un troisième d'Alep, pendant que le frère du défunt, Malik el-Adil, devenu seigneur de Karak et de quelques places en Mésopotamie, prenait entre ses mains, comme tuteur, l'administration de la Syrie. Les guerres intestines éclatèrent aussitôt, livrant Jérusalem aux Égyptiens. Toute l'œuvre d'unification accomplie par le chef de la grande croisade musulmane s'était ainsi effondrée.

Pendant ce temps, Henri de Champagne réussissait à établir un certain ordre dans le territoire qui

restait encore de son « royaume ». Comme le prince arménien Léon II s'était saisi par trahison du prince d'Antioche, cherchant à se rendre maître de la ville elle-même, il intervint sans retard : Bohémond fut délivré, Antioche mise à couvert d'une nouvelle surprise et une réconciliation fut menée à bonne fin, par le mariage de la fille de Roupen, frère de Léon, Alice, avec le fils aîné du prince d'Antioche, Raymond : l'enfant né de ce mariage, Raymond Roupen ou Rupin, Franc de religion et de mœurs, devait avoir ainsi l'héritage de la Petite Arménie. Ayant amené à résipiscence les Pisans, partisans acharnés de Guy, il alla visiter en Chypre, après la mort de ce rival, son frère et héritier, Amaury, qu'il avait fait jadis, comme connétable du royaume, arrêter : par un traité formel les trois fils du seigneur de Chypre, devaient épouser les trois filles de Henri. De fait le seul survivant des princes de Chypre allait épouser, en 1208, Alice, une de ces trois princesses.

Henri VI n'avait pas encore pris la croix, lorsque les ambassadeurs d'Amaury lui demandèrent, comme au chef unique et indiscutable de la chrétienté catholique, le titre de roi dans sa possession de Chypre. Il lui fut accordé, et le pape Célestin III le reconnut dans cette qualité par l'envoi d'un légat. C'était aussi un moyen pour échapper à une revanche byzantine, car Amaury devait être informé des négociations commencées dans ce but par l'empereur

d'Orient avec Saladin lui-même. Le prince d'Antioche en avait agi de même, et c'est par un privilège impérial que Léon d'Arménie était devenu roi. Le départ de l'empereur pour la Terre Sainte était devenu d'autant plus nécessaire que le frère de Saladin avait rompu la trêve, se saisissant de Jaffa, et que Henri de Champagne venait de mourir par accident (10 septembre 1197) : on appela pour lui succéder le roi de Chypre, et Isabelle dut accepter ce nouveau mari, après quoi, il fut couronné dans la cathédrale de Tyr.

Déjà, la flotte allemande avait amené à Acre l'avant-garde de la grande croisade libératrice, avec le chancelier Conrad. C'étaient des gens querelleurs, cruels, dépensiers, déraisonnables, n'écoutant que leur propre volonté, invincibles à l'épée, ne se fiant qu'à leurs « nationaux ». Plutôt une bande dévastatrice : ils logeaient leurs chevaux dans le palais de Sidon et brûlaient pour leur cuisine, d'après le témoignage d'un contemporain, Arnold de Lübeck, du bois de cèdre. Les pèlerins français quittèrent aussitôt la Terre Sainte. Le roi de Jérusalem lui-même fut grièvement blessé par quatre chevaliers allemands.

Mais les Musulmans, terrifiés par la nouvelle des énormes préparatifs faits par l'empereur, ne résistaient pas. Amaury put donc se saisir de Beyrouth, le prince d'Antioche de Gibelet et de Laodicée. On pensait à attaquer Jérusalem. Mais le 28 septembre

Henri VI était déjà mort avant d'avoir pu faire le premier pas sur la voie de la croisade.

Ayant appris la mort de l'empereur, le chancelier fit aussitôt, au mois de mars, partir tous les siens. La croisade allemande n'avait eu d'autre résultat que cette conquête de Beyrouth, que le frère de Saladin céda formellement au roi de Chypre, et la création formelle de l'ordre germanique des Chevaliers Teutons, qui, fondé depuis longtemps, avait reçu jadis, du Pape, la reconnaissance, à la condition expresse que la plupart des chevaliers devront appartenir à la nation française.

La mission de croisade fut réclamée énergiquement par le nouveau Pape Innocent III, devenu chef de la chrétienté occidentale. Foulques de Neuilly avait commencé la prédication en France, — le chapitre allemand étant définitivement clos, — d'une nouvelle croisade, à laquelle le Saint-Siège avait indiqué comme but la délivrance de Jérusalem. Bien que le frère de Saladin eût rassemblé tout l'héritage, il créa des fiefs pour ses fils, bientôt en discorde, et on espérait en Occident que les deux qui avaient la possession de Jérusalem seraient disposés à la céder. On rêvait d'une attaque sur Alexandrie, d'une expédition contre le Caire, contre la grande « Babiloine¹ ». Certains

1. Villehardouin. Cf. Röhricht, *Jerusalem*, les notes des pages 686 et 687.

croyaient cependant qu'il faut débarquer à Acre pour essayer d'une surprise contre la Ville Sainte.

Le premier chef de la nouvelle expédition française au secours des Francs de Syrie devait être le comte Thibaut de Champagne. Son choix paraissait montrer qu'on avait l'intention de renouveler les prétentions de cette Maison féodale, si puissante, sur le royaume de Jérusalem, où venait à peine de s'établir le roi de Chypre. Comme il mourut le 6 mai 1201, son successeur fut le marquis Boniface de Montferrat, qui, de son côté, était le frère du défunt roi Conrad, dont il pouvait prétendre l'héritage. Il faut tenir compte aussi du fait que, si Isabelle avait déjà épousé Amaury de Lusignan, il y avait encore une fille de Sibylle avec ce Conrad, Marie, dont les droits à la couronne de Jérusalem pouvaient être rappelés et soutenus. Boniface eut, pendant les fêtes de Noël de cette même année, une entrevue avec le César allemand, Philippe de Souabe, dont la femme était Irène, fille d'Isaac l'Ange, remplacé, depuis peu, à Constantinople, par son frère Alexis, qui l'avait fait aveugler et jeter en prison; le jeune Alexis, frère d'Irène, se trouvait en fuyard à la cour de Philippe. Le marquis de Montferrat, seigneur d'un pays subalpin, d'influence française, était prince d'Empire.

Parmi ceux qui prirent la croix se trouvait cependant, à côté d'Odon de Bourgogne, parent du

comte Hugues, mort en Terre Sainte, du comte de Bar et des évêques de Soissons et de Troyes, Baudouin de Flandre, d'une famille qui avait joué, à un certain moment, un rôle important dans la défense du royaume de Jérusalem. C'était un prince puissant, qui pouvait bien avoir ses propres buts. Mentionnons aussi la présence à la tête des pèlerins flamands, qui débarquèrent en Terre Sainte pendant le cours de l'année 1202, de Thierry, fils du comte Philippe de Flandre.

On se décida à demander le transport des pèlerins à Venise. La République venait de conclure en 1198 un nouveau traité avec l'empereur grec, s'engageant à le défendre, si Henri VI venait à attaquer ses possessions¹. Elle avait entretenu les meilleures relations avec Isaac et la révolution de palais intervenue à Constantinople pouvait être considérée comme au moins malencontreuse. Les croisés avaient pensé à employer les vaisseaux vénitiens, probablement, parce que les Vénitiens et les Génois étaient occupés à se combattre en Levant.

Le doge et le Sénat conclurent, en mars 1202, un traité par lequel ils s'engageaient à fournir, pour la somme de 85.000 marcs, les vaisseaux de transport pour 45.000 chevaliers, accompagnés de 9.000 écuyers et 20.000 sergents. C'est pour la

1. Heyd, ouvr. cité, I, pp. 227-228.

première fois qu'on a le chiffre authentique d'une armée de croisade. Le terme de départ était fixé au 26 juin¹. On consentait à remplacer le paiement par le concours militaire que les croisés auraient accordé à la flotte vénitienne pour reconquérir Zara sur les Hongrois. C'était une clause que le Saint-Siège ignorait et qu'il n'aurait pas admise.

Zara fut prise, au grand scandale du pape Innocent. Le vieux doge aveugle, dont la présence sur la flotte, correspondant à celle d'un antécédent pendant la première Croisade, était significative, prit possession de la ville. Mais la « déviation » de la croisade ne devait pas s'arrêter à cet incident, qui provoqua des reproches amers.

A Zara, le jeune Alexis demanda le secours des pèlerins pour délivrer et restaurer son père. Il paraît que le pacte, qui prévoyait en première ligne le paiement d'une somme importante et la participation de l'héritier grec à la croisade d'Égypte, qu'on avait encore en vue, fut conclu avec le marquis de Montferrat, dont les relations avec Constantinople ont été déjà rappelées. Le légat pontifical ne fut pas initié cette fois non plus à l'aventure projetée, bien que le Pape, sollicité directement par le prince Alexis, eût fait discuter à Rome son offre, qui fut rejetée.

Ce fut seulement pendant le printemps de l'an-

1. Hanotaux, dans la *Revue historique*, année 1877, IV, v. pp. 74-102; cf. Röhricht, *Beiträge*, II, p. 216 et suiv.

née 1203 que l'armée, après avoir séjourné longuement dans les ports byzantins, arriva devant la cité merveilleuse, qui gardait, avec un prestige sans égal, de grandes richesses. Après un siège assez court, pendant lequel l'empereur Alexis montra bien son incapacité militaire, Isaac était tiré de sa prison et installé sur le trône avec son fils comme corégent (18 juillet) : ce dernier fut solennellement couronné quelques jours plus tard.

Aussitôt des lettres d'Alexis IV et des croisés avertirent le Pape de ce qui venait de se passer. Ces derniers se plaignaient de ce que les Constantinopolitains, au lieu de leur savoir gré d'avoir chassé le tyran, les traitaient en « peuple infidèle ». Ils croyaient fermement que le jeune empereur les accompagnera, au mois de mars prochain, en Syrie¹. Innocent consentit à peine à absoudre les croisés, mais il tint rancune aux Vénitiens, qu'il rendait responsables pour avoir dépassé, avec ses instructions précises, le but même de la croisade². Ceci d'autant plus que le roi de Hongrie, bien que, sous le drapeau de la croix, on lui eût arraché Zara, faisait des promesses de croisade³.

Le Saint-Siège était mécontent, avant tout, parce

1. Migne, *Patrologia latina*, CCXV, pp. 236 et suiv., 259, 260 et suiv.

2. *Ibid.*, pp. 301 et suiv., 511, 957 et suiv.

3. *Ibid.*, pp. 340-341. — Les Teutons avaient des hôpitaux dans son royaume (p. 344), et il allait les employer en Valachie roumaine.

que la présence des croisés sous les murs de Constantinople, avec toutes les conséquences que cela devait avoir, mettait en danger ses propres projets en Orient. Prenant la place de l'Empire, Innocent avait créé et couronné un « roi des Bulgares et des Valaques » dans la personne de Joannice le Roumain, frère de ce Pierre qui avait demandé une couronne à Frédéric I^{er}; le roi de Hongrie avait consenti au couronnement du grand-joupan de Serbie, qu'il considérait cependant comme un vassal¹; des relations avaient été nouées avec le Ban de Bosnie, Couline, patron des hérétiques patarènes².

Jusqu'au mois de novembre, Alexis IV guerroya avec ses seules troupes, en Thrace, contre son oncle. Revenu à Constantinople, il rencontra le mécontentement général des croisés, qui n'avaient été payés qu'incomplètement. Ils ne pensaient plus du reste à la guerre sainte, bien que des contingents de pèlerins eussent continué à arriver en Syrie, avec l'évêque d'Autun, le comte de Forez, etc., et que le cardinal légat eût débarqué dès le mois d'avril à Acre. On se bornait à incendier à Constantinople même la mosquée de Saladin, quitte à mettre en feu la ville entière.

Le 1^{er} janvier 1204, une ambassade du roi Amaury avait demandé secours aux chefs de la croisade. Il espérait pouvoir frapper un coup en

1. *Ibid.*, pp. 410-417.

2. *Ibid.*

Égypte où, de fait, en mai suivant, il attaquait Rosette. Mais Alexis Ducas, surnommé Mourtzouphlos, servit les instincts de vengeance de la population constantinopolitaine en usurpant le pouvoir. Isaac fut ramené en prison, Alexis IV tué. Aussitôt entre les croisés et les Vénitiens fut conclu, en mars, le traité qui prévoyait, d'après le projet présenté par le doge, dont on reconnaît bien le système politique, le partage de l'Empire. Avec un empereur élu par un collège de parité entre les associés, avec un Patriarche latin, on allait faire des « quarts », des « quarts et demi », plus tard des « tiers » de territoire, pour ce souverain lui-même, pour la République et pour les chevaliers français.

Alexis V ne fut pas plus heureux en 1204, qu'Alexis III l'année précédente. Lorsqu'il crut devoir s'enfuir, Théodore Laskaris, proclamé par la populace, ne risqua pas même une défense : il se réfugia à Nicée, ce qui était d'autant plus nécessaire que, près du pays des Lazes, des Géorgiens, près des possessions turques de la Mer Noire, des Comnènes proclamaient à Trébizonde la reprise de l'ancienne tradition dynastique. Le 13 avril, les vainqueurs faisaient leur entrée dans une ville désormais sans défense et le 9 mai, en écartant Boniface, auquel on offrit ensuite un royaume de Macédoine, ayant Salonique pour capitale, le collège, formé à la vénitienne, élisait Baudouin de Flandre comme

empereur de Constantinople. A ce moment même, le roi de Jérusalem, qui abritait dans ses États la femme de ce César latin, Marie-Anne, en pèlerinage, devait abandonner, n'ayant pas été secouru, l'expédition égyptienne, qui offrait des chances. Aussitôt, un grand nombre des chevaliers qui défendaient jusqu'ici la Terre Sainte se hâtèrent de passer à Constantinople pour jouir d'une victoire qu'ils n'avaient pas gagnée. D'autre part, le Pape lui-même permettait à des pèlerins qui avaient fait vœu de Terre Sainte d'aller combattre les « barbares » en Livonie¹.

Dans sa première lettre au Pape, Baudouin, s'intitulant empereur de Constantinople et toujours « auguste », comme ses prédécesseurs grecs, expliquait la conquête de la ville impériale, non seulement par la volonté divine, mais aussi par le manque de reconnaissance de la part d'Alexis IV, par le complot qui tendait à incendier la flotte vénitienne, par le refus des Grecs de remettre le palais des Blachernes comme garantie de leurs engagements, par les agissements des mêmes, qui créèrent d'abord un empereur éphémère à Sainte-Sophie, puis Mourtzouphlos lui-même, qui frappa de sa masse d'armes le corps du jeune Alexis. En un mot, tout a été fait pour l'honneur de la sainte

1. *Ibid.*, p. 429.

Église Romaine et le secours de la Terre Sainte¹.

Cette Terre Sainte n'en reçut rien que l'arrivée de pèlerins isolés comme l'évêque Conrad de Halberstadt. Le roi Amaury fut donc enchanté de trouver des dispositions pacifiques dans Malek el-Abdil, qui lui céda, par un traité conclu en septembre 1204, Nazareth. Au mois d'avril de l'année suivante, il mourait, laissant seulement deux filles, mariées, l'une au roi d'Arménie, l'autre au nouveau prince d'Antioche, Bohémond IV.

Aussitôt après avoir reçu cette nouvelle, le Pape s'adressa au roi de France, Philippe, exposant le danger qui menace les misérables restes du royaume de Jérusalem, dénué de chef, à un moment où le prince d'Antioche, aussi comte de Tripoli, soutient une guerre difficile contre ce roi d'Arménie, que consentaient à servir même, — nous le savons par d'autres sources, — des chevaliers d'Occident. La discorde sépare les Hospitaliers des Templiers.

A cette date, du reste, Baudouin, pris, dans la bataille d'Andrinople, par Joannice, le « roi », l'« empereur » valaque-bulgare, allait mourir dans sa prison de Trnovo². Et ce fut en vain qu'Innocent, même en menaçant le vainqueur de

1. *Ibid.*, p. 447 et suiv. La réponse du Pape, *ibid.*, p. 454 et suiv. La lettre de Joannice au Pape, concernant la conquête des Latins et leurs relations futures avec son « Empire », *ibid.*, pp. 551-554.

2. Migne, loc. cit., p. 698.

« la grande armée qui vient de Grèce » et d'une intervention hongroise, avait réclamé la délivrance du malheureux empereur¹. Même après la mort de Baudouin, le Valaque restait pour le Saint-Siège « son très cher fils Kalojoannès, roi illustre des Bulgares et des Blaques », et, recommandant la paix, il mettait en même ligne « Bulgares et Vlaques ». Et cependant, même après la mort de Joannice devant Salonique, qu'il voulait arracher à Boniface, la guerre continua contre les Vlach-Bulgares, dont l'empereur était maintenant Borila².

N'ayant pas réussi à conquérir la Thrace, arrêtée à Salonique par les « Lombards », sur les bords de l'Adriatique par un nouvel État grec d'Épire et, en Asie Mineure, par les deux « Empires » grecs, surtout par celui de Nicée, la fondation des Latins à Constantinople ne servit qu'aux intérêts vénitiens. Pour la croisade, elle ne signifia que, pendant un demi-siècle, le principal empêchement.

1. *Ibid.*, pp. 705, 706, 1037.

2. *Ibid.*, p. 1522.

CHAPITRE VI

Querelles locales et convoitises impériales.

Pendant ce temps, le roi de France, consulté sur le choix d'un nouveau roi de Jérusalem, après la mort d'Amaury, dont le fils, Hugues, en bas âge, succéda en Chypre seulement, avait désigné comme époux de la seule héritière, la princesse Marie, un vieux chevalier, -destiné d'abord aux ordres, Jean de Brienne, et, malgré son âge et malgré l'expérience répétée avec les seigneurs pauvres, on l'avait accepté dès le début. Couronné à Tyr, en octobre 1210, il s'appuyait, en dehors du faible contingent payé au compte du roi de France et du Pape, sur les seuls barons de Terre Sainte, qui menaient dans leurs châteaux une existence isolée selon la tradition féodale de l'Occident. Marie finit ses jours très jeune, deux ans après, laissant une fille, Isabelle, seule descendante des rois de l'ancienne dynastie. Un second mariage du roi, avec la fille du roi arménien Léon, ne remplaçait pas le prestige perdu par la disparition de

sa première femme. L'Arménien, depuis longtemps en conflit avec les Templiers et avec Bohémond IV, vassal déclaré de l'empereur latin, contre lequel il soutenait les droits de son parent Raymond Roupène (Rupin), était arrivé à se saisir, comme prince catholique, honoré de l'envoi d'un drapeau de croisade par le Saint-Siège, d'Antioche elle-même, où il installa pour quelque temps le prétendant. Léon s'adressa ensuite au roi des Romains Otto, dont il obtint une couronne précieuse, pour son neveu (1212). Une nouvelle prise de possession d'Antioche par les Arméniens eut lieu pour quatre ans en 1215.

L'Occident donnait dès 1212 le touchant mouvement des croisés enfants, qui vinrent tomber entre les mains des corsaires ou mourir de faim sur les voies de l'Italie.

Dès 1215, Innocent III avait décidé une nouvelle croisade, et il s'était adressé au sultan de Damas, pour lui demander la cession de Jérusalem. Le concile de 1215 ordonna le départ des croisés pour le 1^{er} juin 1217, sous la conduite d'un légat, car ce devait être, cette fois, une entreprise ordonnée et conduite par le Saint-Siège lui-même. Le jeune empereur Frédéric avait promis d'y participer, devant les reliques de Charlemagne. Le Pape invitait le roi Jean à se réconcilier avec Hugues de Chypre, qui avait déjà envoyé ses vaisseaux, comme corsaires en Égypte. On comptait aussi sur le roi de Géorgie, vainqueur sur les

Musulmans, auquel Innocent avait écrit déjà, dès 1214, pour l'exhorter à fournir un contingent. L'évêque d'Acre pensait même au lointain rois d'Abyssinie, le « prêtre Jean », devenu légendaire. Depuis longtemps, le roi de Hongrie, André, s'était offert à servir la cause de la croisade : il avait envoyé en Terre Sainte l'archevêque de Kalocsa, et, dès le mois de septembre 1217, à la place de l'empereur, qui avait des motifs pour tarder, le duc d'Autriche, qui s'était embarqué en Dalmatie, arrivait avec un certain nombre de chevaliers allemands. Cette fois encore, les croisés allemands se livrèrent à des violences qui leur aliénèrent les sympathies de la population¹. Aussitôt les Hongrois arrivèrent aussi.

La campagne commença, de fait, avant la fin de l'année. On avait décidé une attaque sur Damas, et, en attendant, les croisés assiégèrent le château du Mont-Thabor, un des principaux boulevards de Jérusalem. Mais la retraite inopinée du roi de Hongrie, excommunié par le légat², et, bientôt après, en janvier 1218, la mort du roi de Chypre désorganisèrent toute l'expédition.

Cependant, l'esprit d'offensive n'était pas épuisé. Au contraire, aussitôt après l'arrivée d'une nou-

1. Röhrich, *Jerusalem*, p. 723, note 3.

2. Il suivit la voie de terre sans être incommodé, ni par les Grecs de Trébizonde, ni par les Bulgares, ni par les Turcs.

velle troupe de pèlerins, on prit la décision de faire, sous la conduite du roi Jean, une tentative sur l'Égypte, centre de la puissance musulmane. Le siège de Damiette devait être, pour la foule bariolée des chrétiens, parmi lesquels des Provençaux, un roi scandinave, un comte de Poméranie, par leur discorde et leur désordre, la répétition des scènes qui avaient caractérisé celui d'Acrc.

Dès le commencement, le frère de Saladin venait de mourir (août) en Syrie. Ses fils, craignant pour Jérusalem, en firent détruire les fortifications. On redoutait aussi une attaque du roi d'Arménie, du sultan de Konieh († 1219). Mais le nouveau commandant suprême, qui fut le légat Pélage, évêque d'Albano, n'avait ni connaissances militaires, ni autorité. Le duc d'Autriche s'éloigna, croyant avoir parfait son vœu de croisade. Une attaque générale contre l'armée musulmane, venue pour sauver la ville, finit par une déroute complète.

Cependant, à ce moment encore, le nouveau Soudan avait offert pour faire partir ces ennemis opiniâtres, dont le nombre s'accroissait sans cesse, comme pendant la grande épreuve de Saladin, non seulement la Sainte Croix et les captifs, mais la restitution complète de la Terre Sainte, avec Jérusalem, rétablie telle qu'elle était au moment de la conquête musulmane et, pour deux seules places que les musulmans entendaient se réserver, un

tribut de 15.000 pièces d'or. Du côté des chrétiens, on voulait cependant « tout le royaume de Jérusalem », sans en excepter Karak et Montréal, et, avant tout, on espérait Damiette, le Caire, la possession de l'Égypte.

De fait, Damiette fut prise, le 5 novembre 1219, livrant une proie immense, objet de nouvelles discordes, entre le légat et le roi, auquel la ville fut confiée enfin seulement d'une manière provisoire, jusqu'à l'arrivée de l'empereur et la décision du Saint-Siège, entre Français et Italiens, Génois et Vénitiens, qui avaient pris une part très active au siège entre Frisons et Latins.

Bientôt après, Jean de Brienne accourut en Asie, pour soutenir, après la mort du roi d'Arménie, ses droits sur ce royaume, disputé entre Raymond Roupin († 1222), un prince indigène, Constantin, cousin de Léon, et Philippe, fils de Bohémond IV et gendre lui aussi du roi défunt. On ne voulut pas l'accepter, d'autant plus que sa femme arménienne mourut, ainsi que le fils qu'il en avait eu. Le sultan de Damas ayant assiégé Césarée, qu'il réussit à prendre, ainsi qu'un autre château de Palestine, le roi dût y accourir.

Cependant, en son absence, l'armée d'Égypte était restée sur place, il est vrai sans rien pouvoir entreprendre. Il paraît qu'il y eut une nouvelle offre de paix faite par Malik el-Muazzam, qui, prêt à abandonner Jérusalem, dont la population

avait été depuis longtemps transportée, en avait fait tirer les derniers restes de monuments. Ces propositions furent refusées et, au mois de juin 1221, une nouvelle expédition vers l'intérieur de l'Égypte commença sous des auspices très peu favorables, car tous les émirs de la famille de Saladin s'étaient réunis pour opposer, à Mansourah, une rigoureuse résistance. Le roi Jean, qui venait d'arriver, par Chypre, n'était pas d'avis qu'on puisse recueillir quelque profit, mais il prit part lui aussi, bien que les croisés eussent préféré son absence, à l'expédition. La reine régente de Chypre était de même avis. Mais on ne tint pas compte de leurs conseils. Frédéric II l'avait formellement défendu; il entendait regagner lui-même à la chrétienté Jérusalem. Le Pape n'admettait pas non plus cette solution, qu'il jugeait incomplète et hâtive.

Les chrétiens furent battus et pressés dans leur fuite, par l'inondation du Nil. Il fallut négocier pour échapper à un massacre. Les conditions de la trêve pour huit ans furent désastreuses : en échange pour le bois de la Sainte Croix, on abandonnait Damiette et toutes les conquêtes faites pendant deux ans (août). Seul un « roi couronné », venu d'Occident, avait ensuite le droit de rompre la paix. La conduite du Soudan Malik el-Camel envers les vaincus menacés de famine fut parfaite : « ceux dont nous avons tué les parents, les fils et

les filles, les frères et les sœurs, par divers tourments, ceux dont nous avons pris l'avoir et que nous avons chassés tout nus de leurs habitations, nous rendaient les forces en nous fournissant la nourriture, lorsque nous mourions de faim, et ils nous traitaient avec douceur, nous comblant de bienfaits, lorsque nous étions sur leur terre et entre leurs mains¹. » Et le même contemporain ajoute : « Si une bête de somme avait perdu la voie, elle était aussitôt restituée, dans le camp, à son maître. »

Mais déjà les vaisseaux de Frédéric étaient arrivés avec le chancelier de Sicile, et celui-ci prétendait, soutenu par tous les Allemands, parmi lesquels le duc de Bavière, et les Italiens, que le légat n'avait pas le droit d'abandonner Damiette, sur les murs de laquelle avaient été hissées les bannières à l'aigle de l'Empire. On en vint aux mains avec le parti du roi et les chevaliers des ordres de Terre Sainte. Mais il fallut bien évacuer la ville : dès le 7 septembre Frédéric envoya des vaisseaux à Acre, pour embarquer le roi Jean, le légat, le patriarche de Jérusalem, le grand-maître des Hospitaliers : ils devaient prendre part au concile

1. Hii quorum parentes, filios et filias, fratres et sorores diversis cruciatibus occidimus, hii quorum substantias distraximus et nudos de habitationibus eiecimus, nos fame morientes suo cibo reficiebant et multis beneficiis benigne nos pertracabant, cum in dominio et potestate eorum essemus constituti; Olivier apud Röhricht, ouvr. cité, p. 282.

général qui allait organiser la vraie croisade, celle que l'empereur lui-même aurait conduite, en son propre nom et pour son seul profit.

Devant Jean de Brienne et le patriarche, le grand-maître de l'Hôpital et celui de Sainte-Marie des Teutons, Hermann de Salza, Frédéric promit, en mars 1223, de partir après deux ans, en juin 1225. Pour gagner un titre de plus, il demanda en mariage la toute jeune fille du roi de Jérusalem, la vraie héritière du royaume. Le mariage eut lieu par procuration à Tyr et à cette occasion Isabelle fut solennellement couronnée. Elle partit en disant : « à Dieu vos commans, douce Surie, que jamais plus ne verray ».

On paraissait vouloir passer par-dessus la personne du vieux roi lui-même, qui avait traversé la France, l'Angleterre, quêtant des secours, et avait trouvé, à son âge, une nouvelle compagne dans la personne de Béragère, fille d'Alphonse, roi de Castille. Aussi se plaignait-il devant le Pape du nouveau retard apporté à la croisade, car Frédéric n'entendait, maintenant, partir qu'au mois d'août 1227. En novembre 1225 déjà, l'empereur, qui maltraitait l'enfant devenue sa femme, extorqua au vieux chevalier une abdication en sa faveur, et la traita aussitôt après de façon à lui faire chercher un refuge auprès du Pape.

La peste, à laquelle succomba le landgrave de Thuringe, empêcha, en 1227, le départ de Frédéric.

Il envoya cependant vers la Terre Sainte sa flotte et ses soldats, sous les ordres du duc de Limbourg.

Comme la guerre sévissait entre les membres de la famille de Saladin, le Soudan d'Égypte avait offert formellement à l'empereur, le royaume de Jérusalem : des sources musulmanes l'affirment. De son côté, son rival, Malik el-Muazzam, coupa les aqueducs de Jérusalem et détruisit les deux châteaux qui avaient été refusés aux croisés de Damiette, ainsi que Safed et Tibnin. Une ambassade impériale, composée de Siciliens, se rendit devant les deux émirs pour apprendre leurs conditions. La mort de celui de Damas rendit inutiles ces offres, mais elle paraissait favoriser la conquête.

Isabelle venait de mourir, en mai 1228, mais en laissant un héritier de la couronne de Jérusalem dans son fils Conrad, lorsque Frédéric, décrété par Grégoire IX comme ennemi de l'Église et excommunié, s'embarqua (juin) à Brindisi.

Arrivé en Chypre, il intervint comme suzerain dans la querelle entre le régent Jean d'Ibelin, — la reine veuve avait épousé un fils de Bohémond IV d'Antioche, — et ses adversaires ; il lui redemanda Beyrouth. Ayant cherché à se saisir de sa personne, il lui imposa par une vraie expédition de le reconnaître comme tuteur du jeune roi Henri. Les garnisons impériales entrèrent dans les châteaux. Bohémond avait paru devant lui, ainsi que le préten-

dant à la couronne royale de Salonique, Démètre de Montferrat. Le roi de Chypre et l'ancien régent durent accompagner en Terre Sainte l'excommunié, qui, par Beyrouth et Tyr, se dirigea sur Acre. Les Templiers le reconnurent pour maître, embrassant ses genoux.

Déjà les soldats commandés par le comte de Limbourg étaient arrivés, ainsi que les évêques anglais de Winchester et d'Exeter. Mais la possibilité d'une grande expédition n'existait pas : les princes de Terre Sainte craignaient ce brutal intrus, l'Arménie, la Géorgie n'entendaient donner aucun secours à l'ennemi, mis au ban, du Pape. Les Vénitiens étaient contre lui, les Français, qui ne voulaient nullement l'avoir pour chef, occupaient Sidon. Du côté des Musulmans, Malik el-Camel, l'Égyptien, venait de s'entendre avec ses parents, qui lui laissaient en toute propriété Jérusalem.

Frédéric lui demanda l'accomplissement de ses promesses. Le Soudan se borna à répondre par des compliments et des présents. Une pression fut essayée par la fortification de Jaffa. Mais, comme l'excommunication pesait lourdement sur toutes ses actions et comme la guerre avait été déjà déclenchée contre lui en Italie, l'empereur dut se réputer heureux d'obtenir le traité, — une trêve de dix ans, — du 11 février 1229. La Ville Sainte, démantelée, leur était cédée comme au roi de Jérusalem, les Musulmans se réservant leurs mosquées

avec le quartier environnant et la liberté absolue de pèlerinage; en plus, il obtenait Bethléem et Nazareth, la moitié possédée par eux de Sidon, Tibnin, Ramleh et Lydda, avec faculté de les fortifier à l'exception de Tibnin; le Soudan se réservait non seulement Ascalon, Montréal et Karak, mais aussi Naplouse, Tibériade, Hébron, Baniyas et Safed.

Mais Frédéric, que les seigneurs de Terre Sainte n'avaient pas reconnu, les excluait de son traité. Le 18 mars, il pouvait se vanter d'avoir accompli une œuvre « miraculeuse ». Quelques jours plus tard, Jérusalem lui était livrée, et dans l'église de Saint-Sépulcre, toute pleine de pèlerins, l'excommunié posait lui-même la couronne sur sa tête.

Aussitôt le patriarche lança l'interdit sur la Ville Sainte, ce qui ne l'empêcha pas de s'y établir. Lorsque l'empereur parut à Acre, les mêmes mesures furent prises contre lui, avec le concours des Templiers et les Franciscains, qui prêchaient contre l'ami des Musulmans. Il quitta la ville sous les injures, pour s'embarquer le 1^{er} mai suivant, laissant la régence entre les mains d'un Allemand et de Jean d'Ibelin. S'arrêtant en Chypre, il assista aux cérémonies du mariage conclu entre le jeune roi et la sœur du marquis de Montferrat.

Il ne voulut pas envoyer à Acre son fils Conrad comme roi de Terre Sainte, ce qui aurait consolidé la situation. Des bandes turques et bédouines atta-

quaient Jérusalem, dont les fortifications n'étaient pas terminées et les chevaliers du Temple et de l'Hôpital inquiétaient leurs voisins musulmans. La réconciliation de l'empereur avec le Pape, dès 1230, ce qui amena l'annulation de l'interdit et la reconnaissance du traité, ne mit pas frein à leur ardeur guerrière; le patriarche Gérald dut être dépouillé de sa qualité de légat. Mais aucune mesure n'était en état d'empêcher l'inimitié des Chypriotes contre le nouveau régime installé dans le royaume, leur propre royaume, et dans celui de Jérusalem.

Des scènes tumultueuses, qui dégénérent en guerre civile, se passèrent dans l'île; Jean d'Ibelin y combattait contre les barons, ses adversaires. Pour mettre fin à ce conflit, Frédéric y envoya un corps d'expédition sicilien sous le commandement de son maréchal, Richard Filanghieri. Les Ibelins s'opposèrent, bien que la flotte impériale leur eût pris, en Syrie, Beyrouth. Ceci provoqua la protestation solennelle des barons de Terre Sainte : ils rappelèrent que la première conquête de Jérusalem avait été l'œuvre de la chrétienté entière et que les « Assises » sont la loi fondamentale du royaume. Les Génois refusèrent de payer les nouveaux impôts demandés par le maréchal. La population d'Acre se saisit des vaisseaux siciliens qui se trouvaient dans le port. Les bourgeois italiens s'offraient à concourir pour la délivrance de Tyr. Les trois fils de Jean étaient en danger de périr,

dans une rencontre malheureuse avec les Impériaux, et le roi Henri dût s'enfuir; l'île de Chypre fut envahie. Jean d'Ibelin réussit, avec le concours des Génois, à se former une flotte et à débarquer à Famagouste, le maréchal fut réduit à s'enfuir chez les Arméniens de Tarse, puis à Tyr. Après la capitulation de Cérines, l'autorité impériale avait totalement disparu en Chypre (1233). Malgré l'intervention du Pape, cet état de choses dura jusqu'à la mort de Jean, en 1236.

Comme les descendants de Saladin devaient combattre en ce moment contre le sultan de Konieh, Ala ed-din Kaïkobod, ils ne profitèrent pas de cet état d'anarchie, ni de la mort du prince d'Antioche. Cependant, le Pape Grégoire IX désirait que la croisade fût reprise. Jean de Brienne venait de mourir en mars 1237, et il était question de confier la conduite des croisés au puissant prince français qu'était Thibaut, comte de Champagne. Frédéric promettait de les accompagner ou de leur confier son fils Conrad, lorsqu'un nouveau conflit de l'empereur avec le Pape amena de la part du Saint-Siège la défense formelle de mettre en œuvre la croisade.

Nonobstant cet empêchement, la féodalité française s'était dirigée vers la Terre Sainte. Parmi les princes qui avaient pris la croix il y avait le duc Hugues de Bourgogne, les comtes de Forez et

de Bar et toute une brillante chevalerie. Une partie des troupes s'embarqua à Brindisi, la plupart à Marseille. On était à Acre au commencement de septembre 1239 et, tout en décidant de fortifier Ascalon, on avait en vue une grande expédition contre Damas. Mais le comte de Bar tomba dans une entreprise inconsidérée contre Gaza. Quelques jours plus tard, sous les yeux de Théobald, les gens de Malik en-Nasir de Karak occupèrent Jérusalem, mais sans y placer une garnison.

En Égypte, Malik el-Adil II, fils du premier, fut assassiné par ses esclaves mamelouks, en 1240; un prince de Syrie le remplaça, qui tendait à réunir Damas à ses possessions. Son parent menacé offrit, en échange pour une campagne en Égypte, aux chrétiens ce qui leur manquait, pour compléter le royaume de Jérusalem. Théobald y consentit et réunit un certain nombre de chevaliers aux troupes de son allié musulman. L'entreprise, à peine commencée, échoua. Le comte de Champagne se contenta d'accomplir son vœu de pèlerinage à Jérusalem, pendant que les siens relevaient les fortifications d'Ascalon. Au commencement de l'année 1241, il quittait la Terre Sainte.

Mais, dès le mois de septembre 1241, les croisés anglais de Richard de Cornouailles, parmi lesquels Simon de Leicester, s'étant embarqués à Marseille, arrivaient à Acre. Aussitôt après, le Soudan lui offrit de ratifier la paix qui donnait aux chré-

tiens Tibnin, Tibériade, la montagne au-dessus du littoral, les palais entre Jérusalem et Jaffa. C'était la confirmation et le complément des concessions faites à l'empereur, qui, à cette époque, se préparait pour le dernier acte malheureux du drame de sa lutte contre la papauté. Ascalon fut confiée par Richard au représentant de Frédéric à Jérusalem, un chevalier français, puis le prince anglais s'en retourna, vers la fin de l'année.

Après le départ de cette dernière série de croisés, la petite guerre continua entre Richard Filanghieri, résidant à Tyr, et les gens d'Acre, fidèles à la famille d'Ibelin, et, en même temps, les Templiers combattaient contre les Hospitaliers et contre les Teutons. Le parti des Ibelin appela en Terre Sainte le prince Conrad, devenu majeur, la tutelle étant confiée à l'héritière, venant après lui, Alice, jadis reine-veuve de Chypre, qui était devenue femme de Raoul de Cœuvres. Les bourgeois italiens des trois républiques acceptèrent cette solution, qui était aussi celle des ordres de chevalerie. Mais, lorsque Tyr fut occupée et le maréchal définitivement écarté, on évinça aussi la régente.

Pendant, comme la guerre continuait entre les gens de Damas et les Égyptiens, les chrétiens purent continuer leurs succès. Le sultan de Damas leur céda le quartier musulman de Jérusalem; le clergé latin entra dans la mosquée de Sachra et

dans la célèbre maison de prière de l'Aksa. Mais à peine quelques mois s'étaient-ils passés et les Turcs du Kovaresm, appelés au secours du Soudan d'Égypte, parurent, ayant pris Tibériade; ils entrèrent à Jérusalem, le 23 août de cette même année 1244; la ville fut totalement dévastée, on n'épargna ni les églises, ni les sépulcres des rois. Peu de jours après, l'armée réunie des Syriens et des Francs fut détruite à Gaza par les Égyptiens. Les vainqueurs devinrent maîtres de la Ville Sainte, et il leur fut possible de rétablir à Damas, à Hims, à Baalbek, l'état de choses à l'époque de Saladin. Ascalon dut capituler (octobre 1247).

Dès 1245, Frédéric pensait à une nouvelle croisade, avec le roi de France ou sans lui¹, pour rétablir ce qu'il avait déjà obtenu en Orient: il feignait même de vouloir se consacrer à cette seule œuvre, s'établissant jusqu'à la fin de ses jours en Orient. De son côté, le roi Louis promettait de conserver tous les droits de l'empereur et de son fils en Terre Sainte. Mais le Pape transmit ces droits au roi de Chypre, qu'il émancipa de ses liens envers l'Empire.

1. *Vel cum rege Franciae, vel sine eo*; Huillard-Bréholles, *Historia diplomatia Friderici secundi*, VI, p. 349-351.

CHAPITRE VII

Efforts romantiques de délivrance.

La croisade revenait cependant sous une autre forme, *celle de la concentration royale*, aux « Francs de France ».

Sans poursuivre aucun but personnel et dans l'esprit pieux des moins égoïstes parmi les chefs de la première croisade, Louis IX s'embarqua à Aigues-Mortes, avec une armée royale, qu'il tenait, d'après l'exemple des deux Richard, strictement à sa solde, et s'arrêta à Limassol, en Chypre, pour recueillir des informations.

On lui transmit, de Terre Sainte, des nouvelles fabuleuses, comme elles circulaient depuis au moins une vingtaine d'années, sur « le pays des Trois Rois », sur Dschinguis-Khan, un nouveau « David », et ses fils qui brûlent du désir d'être chrétiens, sur les fidèles qui vivaient sous leur sceptre, sur l'intention de cet allié tout naturel, qui avait accueilli amicalement le roi Héthoum d'Arménie, de collaborer à la récupération du Saint-Sépulcre.

Les missionnaires connaissaient les bonnes dispositions du grand Khan. De prétendus ambassadeurs mongols parurent à Cérines, vers la fin de l'année, avec des ouvertures dans ce sens. Parmi les chrétiens, les ordres de l'Hôpital et du Temple s'empressèrent d'offrir leurs services. L'empereur latin, le roi d'Arménie, le prince d'Antioche saluaient le puissant roi catholique. Les républiques italiennes lui demandaient de continuer leurs privilèges en Orient. On espérait mettre à profit la discorde entre les deux sultans rivaux.

Il fallut beaucoup de temps pour obtenir une flottille de la part des Italiens du Levant. L'ayant obtenue, en mai, Louis fit savoir que le but de son expédition est l'Égypte. Aussitôt débarqué devant Damiette, il en obtint la possession (6 juin 1249).

Pour procéder à des hostilités ultérieures, le saint roi attendit l'arrivée de renforts, avec son frère Alphonse de Poitiers, ainsi que le concours des Francs de Terre Sainte. Seuls les Templiers et les Hospitaliers se présentèrent, en petit nombre et sans enthousiasme aucun, dans son camp.

Il paraît certain que cette fois aussi le Soudan aurait offert Jérusalem, Tibériade, Ascalon, mais le légat Robert, qui avait des instructions précises de la part du Pape, s'y opposa. C'était, en fait de diplomatie, la répétition des errements de 1221. Les errements militaires allaient suivre.

Profitant de la mort du Soudan (novembre),

l'armée s'avança vers le Caire. Le zèle de Robert d'Artois, autre frère de Louis, lui fit passer par la place où les croisés du légat Pélage et de Jean de Brienne avaient subi leur sort. Une catastrophe s'ensuivit. Le prince téméraire fut trouvé parmi les morts. Des offres de paix de la part des chrétiens furent rejetées par le nouveau Soudan, fils du défunt, Malik el-Muazzam Touranchah. Les croisés se retirèrent sans plan et sans conduite et bientôt (avril) Louis IX lui-même se trouva parmi les captifs. Après l'assassinat du Soudan par les Mamelouks, il obtint, avec une trêve de dix ans, sa liberté contre une rançon et la restitution de Damiette. On reconnaissait aux chrétiens, en Terre Sainte : Jaffa, Arsouf, Césarée, Chaïfa, Nazareth, Safed, Tyr, Tibnin et Tournon, Sidon, mais Jérusalem restait au Soudan¹. C'était tout de même un résultat appréciable dans le sens de ceux qui avaient déjà été atteints par Frédéric II et par Richard d'Angleterre.

Aussi le roi fut-il reçu avec des démonstrations de joie et de reconnaissance à Acre. Il se décida à rester en Terre Sainte jusqu'en septembre, surtout pour surveiller la délivrance, qui lui avait été promise, des captifs. On lui offrait, du côté de Damas, une alliance contre l'usurpateur de l'Égypte, le chef des Mamelouks, Aïbek : en

1. *Ibid.* Cf. Röhricht, *Jerusalem*, p. 881, note 7.

échange, les chrétiens regagneraient Jérusalem. Les Français s'occupèrent à terminer les fortifications d'Acre. On essaya de nouer des relations politiques avec les Mongols du Khan Goyouk, qui ne voulaient admettre cependant qu'une seule base : l'hommage d'un nouvel « esclave » et des présents comme preuve de la soumission. Des nouvelles arrivèrent sur l'invasion des nomades turcomans sur le territoire d'Antioche et de Tripoli, ainsi qu'en Arménie, sans qu'on eût pu risquer d'y envoyer des secours.

Sauf les Hospitaliers et les Templiers, aucun contingent de Terre Sainte n'était venu s'ajouter aux restes de l'armée royale.

Il paraît bien que Louis rompit la trêve, invoquant pour motif le mauvais vouloir des Égyptiens, qui n'avaient pas restitué tous les captifs chrétiens. Il se décida à fortifier Chaïfa et Césarée, où on le trouve souvent pendant toute une année, à partir du mois de mai 1251.

Le pieux roi avait fait ses dévotions à Nazareth et au Mont Carmel, mais sans toucher Jérusalem, en simple pèlerin humilié. La guerre entre les Musulmans d'Égypte et de Syrie lui donna l'occasion de conclure, en mars 1252, un nouveau traité avec le Soudan du Caire, qui promettait une plus ample restitution de territoires en échange pour un concours militaire. Tout en travaillant aux fortifications de Jaffa, Louis se préparait à accom-

plier ses engagements militaires. Mais ses alliés ne parurent pas devant Gaza.

Déjà des contingents étaient venus de Chypre : le jeune prince d'Antioche, Bohémond VI, dont la mère était fille du comte de Saint-Pol, avait demandé à être créé chevalier par le roi des Francs, prenant les armes de France sur son bouclier. Le Comnène de Trébizonde demandait la main d'une princesse française. Louis eut au moins la satisfaction de sauver la ville de Sidon, menacée par les gens d'Égypte, qui venaient de conclure la paix avec leurs coreligionnaires. Le 24 avril, le vaisseau qui le portait quittait le port d'Acre.

Après son départ, la guerre des Égyptiens contre le sultan de Damas fit obtenir, en 1255, aux chrétiens abandonnés une nouvelle trêve pour dix ans, qui ne comprenait pas cependant Jaffa.

Le comte de cette ville adhéra enfin aussi, après toute une série de massacres, l'année suivante, à ce traité.

Comme Frédéric II était mort et que son fils Conrad l'avait bientôt suivi dans la tombe, il fallut, bien que le Pape eût réservé les droits du jeune Conradin, fils du dernier, régler, entre barons de Terre Sainte, chevaliers des ordres et marchands italiens, la question dynastique. On reconnut, à l'exception des Hospitaliers et des

Génois, comme roi de Jérusalem Hugues II, roi de Chypre.

Mais la guerre éclata, pour des possessions dans la ville d'Acre, entre les Vénitiens, d'un côté, et, de l'autre, les Génois soutenus par les Pisans. De puissantes flottes parurent devant la ville pour vider cette querelle dont le résultat dernier devait établir la domination de Venise ou de Gênes dans les eaux du Levant. Les Pisans passèrent du côté des Vénitiens, les Ancônitains et les Catalans soutenaient les Génois, et la lutte continua. Les chrétiens de Terre Sainte se partagèrent entre les deux principales puissances maritimes : la plupart, avec Bohémond à leur tête, étaient pour Venise, les Hospitaliers seuls pour sa rivale. En juin 1258, puis en 1259, deux batailles navales décisives finirent la guerre au profit de la première. Les Génois avaient dû quitter Acre, où leurs possessions furent confisquées. Peu de temps après, les Templiers succombaient sous les coups des Hospitaliers. Les Génois préparaient à ce moment, de concert avec Michel Paléologue, empereur de Nicée, ce coup contre la Constantinople latine qui réussit en 1261, faisant du dernier César franc un roi errant et mendiant.

L'Orient appartenait alors aux Mongols. Sollicités par les Musulmans de Damas et même par leurs vassaux, le roi arménien Héthoum et le

prince d'Antioche, ils conquirent Alep, occupèrent Damas elle-même, puis Sidon, Naplouse, Hébron. Païens, ils profanaient les mosquées et, influencés par leurs sujets nestoriens, ils favorisaient ou au moins ils toléraient le culte chrétien, jusqu'à permettre dans les villes conquises le son des cloches, les processions. Arrivés à Gaza, les soldats du Khan pensaient à envahir l'Égypte, lorsque le chef des Mamelouks, Bibars, sortit à leur rencontre et brisa leur élan.

Une revanche égyptienne suivit. Les Mamelouks parurent à Damas. Les tentatives mongoles suivantes furent brisées et, après l'assassinat du Soudan, le vainqueur des païens, ce Bibars, lui-même un Mongol d'origine, devint souverain d'Égypte et de Syrie (octobre 1260). Aussitôt le traité avec les chrétiens fut dénoncé et des expéditions répétées amenèrent les gens d'Afrique jusque sous les murs d'Acre. En 1265, ils se saisirent de Césarée, de Chaïfa et d'Arsouf. Safed, Ramleh succombèrent en 1266, Jaffa en 1268, Antioche elle-même fut prise d'assaut le 19 mai de cette année. L'Arménie était envahie ; quelques-uns de ces princes furent pris ou tués. Les faibles groupes de pèlerins qui débarquaient en Syrie, comme celui du comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, ne pouvaient rien entreprendre et tous les princes de l'Occident échangeaient des ambassades avec Bibars. Les Génois continuaient, malgré

les supplications du Pape et de Saint Louis, leur guerre pour la possession d'Acre.

Le roi de Jérusalem était mort en 1265; son fils, Hugues III de Chypre, reconnu comme bailli, dès 1267, obtint, en 1268, une paix qui laissait aux chrétiens, avec Chaïfa, restituée, une partie de leurs anciennes possessions; le prince d'Antioche fut admis, dans une autre convention, comme seigneur de Tripoli seule; les Hospitaliers durent céder Gibelet. Et cependant on se disputait encore, entre Hugues de Chypre, Hugues de Brienne et la princesse Marie d'Antioche, — sans oublier Conradin, exécuté seulement plus tard, — cette vaine couronne de la Ville Sainte, possédée et profanée par les Musulmans. Le Chypriote obtint gain de cause, devant les barons en 1269; il fut couronné dans Tyr, en septembre.

Aussitôt, sous un prétexte quelconque, Bibars l'attaqua. Les croisés qui s'étaient annoncés furent empêchés de venir. Otto de Brandebourg oublia son vœu. Jacques d'Aragon, dont la flotte avait été dispersée par la tempête, se borna à envoyer ses deux fils à Acre. Des Frisons qui y débarquèrent ne purent rien entreprendre. Saint Louis avait préparé, dès 1267, une nouvelle croisade; le prince Édouard d'Angleterre s'était offert à l'accompagner; mais son frère, Charles d'Anjou, devenu, par ses victoires sur Manfred et Conradin, roi incontesté, au nom du Pape, des Deux-Sicules,

rêvait la conquête de Constantinople, avec toute la « Romanie » et l' « Esclavonie », et il avait rassemblé une flotte dans ce but.

Le roi de France se dirigea, en juillet 1270, sur Tunis, dont on espérait gagner le prince à la croisade. L'Égypte serait venue ensuite. Après la prise de Carthage, la peste se mit dans l'armée; le saint roi et son fils Tristan y moururent. La paix conclue par Charles d'Anjou lui assurait un tribut plus élevé de la part du roi africain. Il continua ensuite la politique orientale, qui en fit, en 1272, un roi d'Albanie, et après le mariage de son fils avec Isabelle de Villehardouin, un héritier d'Achaïe, menant ses troupes jusqu'à l'île de Nègrepont. Le Pape, de son côté, ayant réussi à faire signer par les Grecs l'acte d'union au concile de Lyon, faisait des efforts pour sauver le trône des Paléologues menacés.

Dès 1271, Bibars avait cependant recommencé la guerre en Syrie. L'arrivée du prince anglais à Acre, au mois de mai, donna de nouvelles espérances aux chrétiens profondément humiliés. Avec son frère et avec le nouveau roi de Chypre et de Jérusalem, qu'il considérait comme vassal, il se borna à des courriers insignifiantes. Pendant ce temps, les Égyptiens essayèrent, sans succès, leur flotte ayant fait naufrage, la conquête de Chypre elle-même. Ils finirent par accorder aux bourgeois

d'Acre une nouvelle trêve, pour le terme habituel. Lorsqu'un Musulman attenta aux jours d'Édouard, le Soudan lui fit présenter ses condoléances, l'assurant qu'il n'était pour rien dans le complot.

Le maître de la Syrie devait être préoccupé avant tout du danger mongol. Il punit le roi d'Arménie d'avoir accepté la protection du Khan Abagha, en ravageant de nouveau ses terres. Il attaqua aussi le nouveau comte de Tripoli, Bohémond VII, dont la mère, régente du comté, était la sœur du roi Léon III. Sa mort arriva, le 1^{er} juillet 1277, avant cette grande offensive païenne qu'il redoutait. Après quelques mois d'anarchie l'émir Saïf ed-din Kélavoun prit sa succession.

Leur adversaire chrétien, tout aussi redoutable, paraissait surgir en ce moment en Terre Sainte. Dégouté des querelles incessantes, Hugues III avait quitté Acre pour Tyr et il s'était embarqué enfin pour son île de Chypre. Il ne paraissait pas trop priser ce royaume de Jérusalem, qui ne pouvait lui causer que d'incessants déboires. Aussi reçut-il avec calme la nouvelle que Marie d'Antioche, reconnue comme vraie héritière, avait vendu ses droits à Charles d'Anjou, qui, comme roi des Deux-Sicules, entendait reprendre en Orient le rôle qu'avait joué son prédécesseur Frédéric II. Charles envoya une flotte à Acre et y établit son bailli, Roger de S. Severino. Les barons de Terre Sainte,

après avoir vainement demandé son avis au roi Hugues, finirent par reconnaître leur nouveau et puissant suzerain. Les Templiers, en guerre formelle avec le comte de Tripoli, l'acceptèrent et refusèrent de se rallier au roi de Chypre, lorsqu'il se présenta pour la dernière fois en Syrie. Mais l'ambition de Charles tendait vers Constantinople, qu'il comptait attaquer en 1283.

Les querelles entre Musulmans continuaient aussi, lorsque les Mongols entrèrent de nouveau dans ces régions. Devant leur énergique poussée, — Alep fut occupée en 1280, — le Soudan céda aux Francs Antioche et Apamée et renonça à ses prétentions sur Laodicée (1281). Mais les Arméniens, les Géorgiens, ainsi qu'un certain nombre de Latins, restèrent les fidèles vassaux du Khan. La bataille de Hims, à laquelle ils participèrent, força les Mongols à se retirer (octobre). Cependant le Soudan accorda la prolongation de la trêve.

Aucun secours n'était plus possible du côté de l'Occident. Édouard I^{er} d'Angleterre ne partit pas plus pour le voyage d'Orient que Philippe, le successeur de Saint Louis, qui avait cependant pris la croix. Les Vêpres Siciliennes avaient porté, en 1282, un coup mortel aux tendances orientales de Charles, « roi de Jérusalem », que Hugues de Chypre, peu de temps avant sa mort, avait cru pouvoir évincer. Après la disparition rapide du nouveau roi Jean, Henri II chercha à ravoir son héritage de

Terre Sainte, qui lui fut reconnu en 1285, après la défaite des Pisans, par les Génois, à Meloria.

Mais, malgré la trêve, les Égyptiens occupèrent Merkab et Maraclée et contraignirent le roi d'Arménie, la dame de Tyr à accepter leurs nouvelles conditions. Laodicée fut bientôt réunie à leur domaine. Le sort de Tripoli, dont le comte venait de mourir, laissant la voie ouverte à la cupidité génoise, se décida en 1289. Néphin et Batroum furent aussitôt perdues. La mort du Khan Arghoum, qui n'avait pas cessé d'offrir son alliance, en 1291, aux Occidentaux, même par l'envoi du vicaire nestorien¹, encouragea les Égyptiens.

Le Pape demanda le concours des Vénitiens pour sauver Acre, et la République offrit une vingtaine de galères dans ce but. On prêchait à travers l'Occident entier la croisade. Des Italiens se préparaient à partir. Le fils du doge Tiepolo conduisit l'expédition libératrice, à laquelle s'étaient ralliés des vaisseaux aragonais de Sicile et un ancien capitaine en Romanie de Charles d'Anjou. Cette fois encore, rien de sérieux ne fut accompli et le Soudan Malik el-Achraf, prétendant que la trêve a été rompue par les Latins, se décida à frapper le grand coup sur Acre.

L'armée musulmane comprenait les contingents

1. Chabot, dans la *Revue de l'Orient latin*, II, p. 568 et suiv.

de toutes les provinces qui avaient fait partie du royaume de Saladin. Le roi de Chypre et de Jérusalem accourut, mais le nombre de ses suivants était ridicule. Le 18 mai, la résistance héroïque des assiégés fut brisée. Mais il fallut prendre la cité, par des combats acharnés, un quartier après l'autre. Les maisons des ordres durent être attaquées tour à tour.

Tyr fut aussitôt abandonnée. Les Templiers qui occupaient Sidon prirent la fuite; Beyrouth fut prise par trahison. Chaïfa, Tortose et Athilith succombèrent les dernières parmi les places retenues encore par les chrétiens. Le nombre des captifs devint énorme; on vendait une jeune fille pour une drachme. *Le domaine latin en Syrie n'existait plus.*

Cependant, le Pape, qui avait envoyé des vaisseaux génois à Alexandrie, continuait à croire qu'on pourrait partir en croisade dès 1293. On pensait à faire collaborer le roi de France avec celui d'Angleterre, même avec l'empereur grec: un nouvel empereur d'Occident aurait conduit les croisés.

L'espoir de faire marcher les Mongols eux-mêmes contre les conquérants d'Acre restait donc encore vivant, et non seulement le roi d'Arménie, Héthoum II, s'était maintenu, mais un de ses fidèles, un prince, le moine Haython, rédigeait, en 1307, un traité pour exhorter les Occidentaux à revenir en Terre Sainte. Un autre prédicateur de

croisade mettait ensemble, en 1308, un traité tout plein d'informations nouvelles sur l'Orient européen, dans lequel, montrant la décadence grecque, les discordes serbes, la lâcheté des Slaves balcaniques, la sympathie que les Albanais et tous les habitants du littoral portent aux Latins, il demandait que le prétendant français Charles de Valois, « empereur de Constantinople », s'allie au roi de Hongrie, de la lignée des Angevins, Charles Robert, qui avait remplacé les Arpadiens, pour se saisir de la péninsule entière, de Constantinople mal défendue, et recommencer ainsi l'œuvre de croisade¹. A côté de Guillaume de Nogaret, Pierre Dubois présentait, en 1307-8, au roi d'Angleterre et puis à Philippe le Bel qui avait bien d'autres projets, l'exposition complète d'un autre plan de croisade : reprenant le projet de fondre tous les ordres de chevalerie dans un seul, sous les ordres du roi de Chypre, et proposant d'établir un Français comme empereur à la place du faible seigneur souabe, occupé à acquérir, qui était Rodolphe de Habsbourg, il lançait le premier l'idée d'un nouveau concile général, seul capable d'apaiser toutes les discordes. L'Égypte devait former un État séparé sous le fils homonyme du roi Philippe. Ce serait une colonie vénitienne dans le projet de Marino

1. Sur ce traité publié par L. Gôrka, voy. notre « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », 1921, p. 260 et suiv.

Sanudo. Sans compter d'autres idéologues comme le Catalan Raymond Lulle, qui avait fréquenté les Musulmans d'Afrique¹, Guillaume Adam, qui allait être évêque de Sultanieh, donnait des informations précises sur des pays qu'il connaissait par ses voyages, recommandant de refaire l'Empire latin à Constantinople, et Henri II lui-même montrait au Pape les voies les plus commodes pour refaire le royaume de Jérusalem dont il portait le vain titre.

Or la seule mesure qui fut prise consista dans la suppression de l'ordre des Templiers par Philippe-le-Bel : le grand-maître, Jacques de Molay, un des propagateurs de la prochaine croisade, périt dans les flammes. Et les colonies italiennes en pays musulman continuaient à pratiquer un commerce très prospère, dont une des branches principales était le trafic des esclaves.

Ce qu'il aurait fallu avant tout, ç'aurait été de concentrer toutes les forces de croisade dans cette île de Chypre dont le roi continuait à porter le titre de Jérusalem. Les Hospitaliers, le grand-maître à leur tête, qui avaient échappé aux hécatombes d'Acre, y avaient trouvé un refuge. Mais il était bien difficile de s'entendre avec cette chevalerie française de l'île, qui désirait être maintenue dans

1. Bréhier, *l'Église et l'Orient au moyen-âge, les croisades*, Paris 1914, p. 268 et suiv.

les bornes de ses possessions et considérait les entreprises de Syrie comme un fardeau gênant. Comme les Génois jouaient alors le grand rôle, à Péra près de Constantinople, à Caffa, dans la Mer Noire, les Hospitaliers, sous Foulques de Villaret, s'associèrent à un pirate ainsi qu'à un banquier florentin de cette ville pour attaquer Rhodes, terre presque délaissée par l'Empire grec des Paléologues : le 15 août 1309, après un siège de deux ans, la vieille citadelle byzantine capitula¹. L'ordre allait y rester pendant plus de deux siècles, pratiquant, des ports mêmes de l'île et des écueils voisins, une piraterie rémunératrice sous le drapeau de la croix, qu'il déshonorait parfois. Les riches prieurés qu'il conservait en France et dans ses autres provinces contribuaient aussi à lui donner du prestige et une certaine pompe à la cour du grand-maître, devenu de la sorte tout aussi souverain que, depuis trois quarts de siècle, celui des Teutons en Prusse.

La question de Constantinople aussi n'était pas élucidée. Le prince français Charles de Valois, dont on a vu les grandes visées, réclamait aux Paléologues la Rome nouvelle, comme époux de Catherine de Courtenay, sœur de l'empereur Baudouin. Thibaut de Chépoy arma une flotté sous son

1. John Edwards, *The Knights hospitaliers and the conquest of Rhodes* (extrait des « Proceedings of the royal philosophical Society of Glasgow »), 1920.

drapeau. N'ayant réussi à rien organiser, ses projets furent repris un peu plus tard par Philippe de Tarènte, époux de la fille de Charles avec l'héritière latine de Constantinople. Il essayait encore sa fortune en 1327¹. Déjà, après le grand rôle joué dans l'Empire par les soldats du Catalan Roger de Flor, créé mégaduc contre les Turcs, Athènes appartenait en 1310 à ces nouveaux venus, constitués en compagnie catalane. Le Pape les considérait en intrus, il se hâta d'excommunier ces « brigands », qui avaient tué dans la bataille du Céphise le duc Gauthier de Brienne, considéré comme « défenseur de l'Église », et soutint les prétentions de Gauthier II sur le duché².

Dans l'Empire grec, la guerre entre le vieil Andronique et le jeune Andronic, son neveu, avait ouvert la porte à toutes les compétitions. Un grand État serbe aux visées impériales se formait à l'Ouest, remplaçant, comme grande puissance slave, le Tzarat bulgare, vaincu au combat de Velboujd (1330), et destiné à s'émietter après la mort du pacifique tzar Alexandre. Étienne Douchane allait prendre le titre d'« empereur des Serbes et des Rhômées » et, par ses relations avec le littoral, où on frappait des monnaies à légende

1. Walter Nordau, *Papstum und Byzanz*, p. 671 et suiv.

2. Rubió i Lluch, *La Grecia catalana des de 1370 a 1377* (extrait de l'Annuaire de l'« Institut des études catalanes »), Barcelone 1914, p. 44.

latine, avec son nom, par sa qualité de citoyen de Venise il avait des attaches avec le monde occidental. Le Pape d'Avignon lui avait député, dans des buts de conversion à une époque où on cherchait à établir un évêché catholique à Arghesh, dans la nouvelle principauté de Valachie, le Français Pierre Thomas, évêque de Patti et de Lipari, légat de croisade, qui, trouvant des coreligionnaires même dans la garde allemande d'Étienne¹, prêcha librement dans les pays de ce terrible homme.

Une princesse de Savoie, Anne, fut l'épouse du jeune Andronic : elle devait être régente de l'Empire. Et, comme, après la mort de l'empereur, contre son jeune fils, Jean V Paléologue, s'éleva la compétition de son tuteur Jean Cantacuzène (Jean VI), en dehors des Serbes, des auxiliaires tout prêts, on appela les Turcs d'Asie Mineure, les émirs, de Smyrne ou d'Aïdin, de Brousse, les Osmanlis, qui s'étaient partagé l'héritage du dernier sultan seldschoukide et avaient arraché aux successeurs de Michel Paléologue tout ce qu'avait possédé cet Empire de Nicée dont ils étaient à Constantinople les continuateurs. Dès 1355, ces Osmanlis allaient établir un camp permanent, origine de leur domination, à Gallipoli, mais une dizaine d'années auparavant le rôle que jouait la flotte d'Oumour de Smyrne, allié de Cantacuzène,

1. Voy. le « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », année 1921, pp. 33-34.

était si grand, il détenait à un tel point la domination de la Méditerranée orientale qu'il fallut demander énergiquement, pour la liberté du commerce, mais aussi pour le maintien de la puissance franque à Chypre et à Rhodes, l'intervention de la chevalerie française, la seule dont la vitalité promettait un appui.

Autant que la guerre, qui devait durer un siècle, n'avait pas éclaté entre la nouvelle dynastie de Philippe de Valois et celle d'Édouard III, l'Anglais, qui réclamait l'héritage de la fille de Philippe le Bel après la mort des héritiers masculins, cet appui était possible. Le nouveau roi, suivant la tradition de ses devanciers : Philippe lui-même, Charles, Louis, croisés ou même capitaines-généraux de croisade, s'engageait à partir en 1333. Une ligue de croisade avait été conclue dès 1334.

Mais, lorsque la royauté française fut retenue par une lutte dont dépendait tout son avenir, les chrétiens de Chypre et de Rhodes restèrent seuls pour accomplir leur tâche difficile. S'il avait été question seulement du Soudan d'Égypte, qui venait de ravager l'Arménie, devenue une des bases dynastiques des Lusignans, Venise ne se serait pas mêlée aux croisades défensives qui allaient commencer. Mais l'émir de Smyrne patronnait, s'il ne la provoquait pas même, toute une activité incessante de pirates, qui menaçaient d'empêcher la navigation dans les eaux du Levant. Aussi, dès

1344, elle fournit, par elle-même et par les seigneurs terçiers de Nègrepont, par le duc de l'Archipel, largement son concours à une expédition destinée à détruire le nid même de ces corsaires, Smyrne.

La flotte que Clément VI, qui entretenait des relations suivies aussi avec l'Arménie des rois Léon et Constantin, avait mise sous les ordres du légat Henri, comprenait aussi les galères d'un nouveau seigneur latin en Orient. L'île byzantine de Chios avait été occupée par un des membres de la famille entreprenante des Zaccaria et, comme Martin Zaccaria venait d'en prendre la possession, il entra dans la ligue, prenant le commandement des quatre galères armées aux frais du Saint-Siège. Cette puissante flotte réussit, le 28 octobre, à se saisir de Smyrne, confiée aussitôt aux Hospitaliers. Bien que le retour d'Oumour, absent, eût amené la mort du légat et des Zaccaria, le drapeau de croisade y resta encore quelque temps¹.

Le succès donna des espérances au dauphin Humbert II de Viennois, prince romantique, qui venait de vendre ses possessions au roi de France. Il rêvait, à ce qu'il paraît, d'une seigneurie en Orient. L'île de Chios lui aurait plu; il en fut évincé par les Génois. Après avoir erré à travers

1. Iorga, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*, dans la « *Byzantinische Zeitschrift* », XV, p. 173 et suiv.

l'Archipel et les îles du Levant, Humbert s'en retourna sans aucun résultat. En 1348, bien que la ligue n'eût pas été dissoute, un traité avait été conclu avec l'émir d'Altologo.

Une dizaine d'années plus tard, le royaume de Chypre, dont le souverain continuait à porter le titre de roi de Jérusalem, obtint, avec le concours de nombreux chevaliers français et anglais qui ne prenaient pas part, pour le moment au moins, à la grande guerre d'Occident, la conduite d'une nouvelle croisade destinée à refaire l'état franc en Terre Sainte. Pour arriver à ce but, on cherchait des points d'appui aussi bien dans cette Asie Mineure, où les nouveaux exploits des croisés contre les Turcs du littoral donnaient des espérances, que dans les ports de l'Égypte.

Déjà Hugues IV, fils d'Henri II, avait eu un conflit avec ces émirs anatoliens. Son fils, Pierre I^{er}, un vaillant chevalier, qui, dans sa première jeunesse, était déjà parti pour goûter les aventures dans cet Occident chevaleresque, eut dès le commencement comme inspirateur un cadet de Picardie, Philippe de Mézières, qui se reconnaissait disciple de Pierre Thomas, le Carme, qui avait été patriarche latin de Constantinople et missionnaire dans la Serbie d'Etienne Douchane¹. Il

1. Cf. pour tout ce qui suit notre *Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle* (n^o 101 de la Bibl. de l'École des Hautes-Études). Paris, 1896.

avait des intelligences avec l'Arménie gouvernée jusqu'ici par des princes latins de la même famille : comme cette branche des Lusignans se montrait incapable de défendre ce qui restait de ce malheureux pays, assailli par les Sarrasins, on fit bientôt de Pierre un roi des Arméniens aussi et il frappa des monnaies dans cette qualité. Dès 1359, les Chypriotes avaient occupé le petit port de Gorigo (Korykos) et la prise de Satalie, en août 1361, donnait une base continentale pour des opérations ultérieures de ce côté-là. On vit même à Myrrhe, la ville de Saint Nicolas, les soldats de la nouvelle croisade.

Aussitôt, Venise se montra disposée à soutenir les entreprises ultérieures de ce prince brave et actif, qui, par la prospérité du port de Famagouste, où, depuis longtemps, se rencontraient toutes les races, disposait aussi, en partie, des moyens matériels nécessaires pour la réalisation de ses projets. Reçu très honorablement dans cette ville, il se rendit auprès du Pape Urbain, et, en mars 1363, le roi de France, Jean le Bon, prenait lui aussi la croix. Comme, cependant, il lui était impossible de partir, ce fut au roi de Chypre qu'échut la mission de capitaine général du « passage ». Pierre s'en alla, avant de revenir en France, où il devait rencontrer cette fois la froide sagesse de Charles V, à travers l'Allemagne et jusqu'à Cracovie, essayant d'intéresser les princes germaniques, ainsi que

les rois de Hongrie et de Pologne. N'ayant pas pourtant réussi à les séduire, il rassembla un nombre assez important de chevaliers prêts à l'accompagner dans toute tentative orientale.

Avec cette troupe d'aventuriers, plus les Hospitaliers et les barons de Chypre, ayant à sa disposition les vaisseaux vénitiens pontificaux, rhodiens, sans compter sa propre flottille, il crut être assez fort, pour frapper un coup sur Alexandrie elle-même. La ville était très faiblement garnisonnée et elle ne se défendit pas longtemps. Elle fut occupée, mise au pillage et puis, malgré les supplications du roi, abandonnée par ces soldats dont le seul but était de s'enrichir (octobre 1365).

Les projets futurs de Pierre I^{er} sur Beyrouth, sur Tripoli furent contrecarrés bientôt par le besoin de défendre Constantinople contre les Turcs ottomans, anciens soudoyers de l'Empire dont ils désiraient maintenant la possession. La régente, cette princesse de Savoie, obtint le concours de son cousin, le Comte Vert, Amédée VI. Celui-ci, un fameux chevalier lui aussi, s'adressa au même contingent que le roi de Chypre et il mena, avec ses Savoyards, des Genevois, des Français, contre Gallipoli et les ports de la Mer Noire jusqu'à Varna, demandant aux Bulgares la délivrance de Jean V Paléologue, dont ils s'étaient saisis à son retour de Bude (1366-1367). Deux ans plus tard, l'empereur grec devait faire à Avignon l'hommage

devant le Pape. Mais Philippe de Tarente, de la maison d'Anjou, continuait à porter le titre d'empereur latin de Constantinople, de même que Catherine de Valois, femme de l'empereur Charles¹, et Marie de Bourbon, veuve d'un prince de Chypre. Ce fut en son nom que Nicolas Acciaiuoli devint seigneur de Corinthe pour que son descendant Nerio arrivât au duché d'Athènes.

La même année qui vit le retour du comte fut signalée par une attaque du roi de Chypre sur Tripoli de Syrie, qui lui resta un peu plus qu'auparavant Alexandrie (septembre 1367). A Tortose, à Laodicée et à Jaffa aucune armée musulmane n'apparut pour empêcher l'œuvre des flammes qui consumaient ces places encore importantes. Quant à l'Angevin de Hongrie, Louis, lui-même « capitaine de passage général », il se borna à combattre ses voisins slaves ou roumains, cherchant à s'ouvrir, par Vidine, le chemin de Constantinople.

Mais Venise, qui avait réussi à arracher au Soudan tout ce dont elle avait besoin et qui, de plus, ne pouvait pas approuver cette destruction des ports où ses citoyens réalisaient de si beaux projets, n'était guère disposée à soutenir cette Guerre sainte qui lui paraissait être plutôt une brillante piraterie. Elle recommanda donc au roi

1. Sa nièce Antoinette de Baux épousa le roi de Sicile Frédéric III. A cette occasion la paix fut imposée par le Saint-Siège aux maisons rivales d'Anjou et d'Aragon.

une paix favorable avec le Soudan. Pierre revint désespéré de son second voyage d'Occident, pendant lequel il ne toucha pas la France; de retour, ses barons, qui, comme leurs prédécesseurs, n'entendaient pas servir au delà des frontières du royaume, se réunirent à la reine pour l'assassiner.

Son successeur fut un enfant, Pierre II, dont le règne signifie l'installation des Génois à Famagouste et l'impossibilité de tout autre effort vers la Terre Sainte.

Et, pendant ce temps, le roi d'Arménie Léon VI devenait le prisonnier des Égyptiens : ayant regagné sa liberté, il alla mourir à Paris, aux Célestins.

L'ancien chancelier de Chypre, Philippe de Mézières, n'en continua pas moins à prêcher l'idéal des croisades, en montrant de plus en plus le danger d'une offensive musulmane représentée par les Turcs de Mourad et de Baïéziid. Entré au service du Pape Grégoire XI, puis du roi Charles V, il ne cessait pas ses incitations à une guerre chrétienne qu'il sentait nécessaire. On a cité un passage des « grandes chroniques de France » qui fait paraître dans un entremets à l'occasion du voyage en France de cet empereur Charles IV, qui, fils du roi Jean tué à Crécy, était plutôt un prince français, la représentation de la conquête de Jérusalem par Godefroi de Bouillon et Pierre l'Ermite,

le coprovincial de Philippe. Ce dernier ayant vu la difficulté de gagner le roi de France et celui d'Angleterre, auxquels il avait parlé, par les allégories de ses « Songes » ou directement par des traités, songeait à fonder un instrument permanent de croisade, dans son ordre de la Passion, qui admettait aussi le tiers état et le peuple. Il devait cependant rester spectateur attristé d'une catastrophe de la croisade française, et allemande aussi, contre les Turcs d'Europe, à Nicopolis, en 1396. Quelques années auparavant, le duc Louis de Bourbon avait trouvé quelques centaines de chevaliers pour renouveler du côté de Tunis, à Méhédia, l'expédition de son ancêtre, Saint Louis.

Dès la moitié du *xiv*^e siècle, le Pape avait fait appel pour la croisade aux Catalans, encore sous l'interdit. Après le comte de Savoie, le premier ennemi latin des Turcs, gagné par les efforts du Pape Urbain V, fut le dernier maréchal de la compagnie, Roger de Lluria, seigneur de Thèbes, jusqu'en 1370 et appui principal, « vicaire » du duché d'Athènes, qui était réclamé alors par un d'Enghien comme successeur des seigneurs francs de la famille de Brienne¹. Il gardait ses relations avec le roi de Sicile, qui n'entendait pas cependant collaborer à l'œuvre de croisade. L'archevêque de Thèbes devint à cette époque successeur de Pierre

1. Robió i Lluch, loc. cit., pp. 44-45; cf. p. 43.

Thomas au patriarcat latin de Constantinople. Les d'Enghien, appartenant à la chevalerie française aussi bien qu'à la noblesse de Sicile, s'évertuaient à obtenir par les armes leur héritage d'Athènes. Il ne faut pas oublier non plus que la femme de Pierre I^{er} de Chypre était une princesse d'Aragon, Éléonore, parente de ce Jayme, roi de Majorque, qui fut parmi les idéologues de la croisade dans la première moitié du xiv^e siècle. Les Catalans étaient cependant, dès le commencement de leur régime en Levant, des excommuniés du Saint-Siège, incapables d'accomplir la fonction de croisade. Mais, lorsque, après la réconciliation des Aragonais de Sicile avec les Angevins de Naples, l'interdit fut enfin levé, en 1372, le Pape fixait Thèbes, leur capitale de Grèce, comme siège du concile qui devait préparer une croisade devant continuer celle du roi de Chypre¹.

Une nouvelle ère de luttes contre les Turcs devait commencer avec le xv^e siècle, gardant le caractère idéal et même l'atmosphère morale des anciennes croisades, mais servant plus que celles-ci des intérêts politiques, ceux d'une grande République marchande, Venise, des royautés et des monarchies princières, fixées sur la marche orientale de la chrétienté.

Un Jean de Hunyad, un S. Jean de Capistrano rappellent Bohémond et Pierre l'Ermite, mais

1. Cf., *ibid.*, p. 43-44. L'archevêque de Néopatras se rendit auprès du Pape pour lui signaler le danger turc.

parmi leurs « croisés » la majorité n'étaient plus animés des sentiments de jadis.

La croisade vivait, sous la menace et le défi des Turcs ; les vrais croisés seuls lui manquaient.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	VII
CHAPITRE PREMIER. — Facteurs déterminant les croisades.	1
I. Pèlerinages	1
II. Guerre sainte d'Occident.	15
III. Aventuriers Varègues et Normands en Orient.	27
IV. L'attaque normande contre l'Empire byzantin.	32
CHAPITRE II. — La première croisade jusqu'aux combats contre les Turcs.	39
CHAPITRE III. — Les premiers temps du royaume de Jérusalem	73
CHAPITRE IV. — La succession du « royaume de David », Impériaux byzantins et musulmans	86
CHAPITRE V. — Impérialisme germanique dans l'Orient de croisade.	113
CHAPITRE VI. — Querelles locales et convoitises impériales.	151
CHAPITRE VII. — Efforts romantiques de délivrance.	167